



POLITIK

Érosion

Malgré de timides avancées, l'attractivité du Luxembourg pour les institutions européennes et leurs collaborateurs continue d'insatisfaire

Please Pay Plenty (PPP)

Le gouvernement veut réinventer le logement abordable comme produit financier. Quel rendement sera-t-il prêt à offrir aux investisseurs ?

WIRTSCHAFT

Ob die CGFP sich in die LSAP verliebt?

Die LSAP hört nicht auf, nach den Pensionen beim Staat zu fragen. Vielleicht bringt sie damit die Rentenreform der CSV zum Stillstand

DOSSIER FINANCE

« Friction de marché »

Focus sur l'intermédiation financière durable. Entretien avec le professeur Diane Pierret

FEUILLETON

Anklage

Die feministische Künstlerin Deborah de Robertis kehrt seit einem Jahrzehnt den männlichen Blick um. Ein Porträt



Modern

IIII Luc Laboulle

„La lutte contre la pauvreté constitue une priorité absolue pour le Gouvernement“, heißt es im Koalitionsabkommen von CSV und DP. In seiner Rede zur Lage der Nation verkündete der CSV-Premierminister, der DP-Familienminister arbeite „intensiv“ am „nationale Plang fir d'Präventioun an de Kampf géint d'Aarmut“.

Luc Frieden weiß wenig über Armut. Um etwas darüber zu lernen, hatte er vor vier Wochen an einem Caritas-Forum teilgenommen. Dort erfuhr er, dass in Luxemburg ein Viertel der Kinder arm ist oder an der Armutsgrenze lebt. Deshalb nahm er den Begriff Kinderarmut in seine Rede zur Lage der Nation auf. Kinderarmut wurde weder im CSV-Walprogramm, noch im Koalitionsabkommen oder in der Regierungserklärung thematisiert. Arme Kinder berühren, sie rufen Bilder von unschuldigen verelendeten Wesen hervor. Arme Erwachsene rufen Bilder von bequemen Müßiggängern und arbeitsscheuen Sozialschmarotzern hervor. „Schaffe muss sech lounen“, mahnen CSV und DP.

Dass „Schaffen“ sich hierzulande häufig nicht mehr lohnt, haben Studien der Uni Luxemburg nachgewiesen. Die Armutsgefährdungsquote der Erwerbstätigen ist die zweithöchste in der EU. 2023 ist sie laut Eurostat erneut gestiegen und liegt bei 14,8 Prozent – doppelt so hoch wie in Deutschland und Frankreich, fünfmal so hoch wie in Belgien. Die Arbeitnehmerkammer hat berechnet, dass über die Hälfte der Working (yet) Poor wöchentlich mindestens 34 Stunden arbeiten. Um das Armutsproblem zu bekämpfen, sind staatliche Zuschüsse wie Teuerungszulage und Mietsubvention ungeeignet. Sie stigmatisieren die Betroffenen und fördern die Niedriglohnkultur auf dem Arbeitsmarkt. Die Wohnungskosten werden in absehbarer Zeit nicht sinken, selbst wenn es der öffentlich subventionierten Baubranche gelingen sollte, künftig „méi a méi séier“ zu bauen. Um Armut zu bekämpfen, bedarf es struktureller Reformen. Eine davon wäre die substanzielle Erhöhung des Mindestlohns. Eine 2022 vom EU-Parlament verabschiedete Richtlinie empfiehlt, den Mindestlohn auf 60 Prozent des Median- oder 50 Prozent des Durchschnittseinkommens anzuheben. Laut OECD lag er 2022 in Luxemburg sechs bis sieben Prozent unter diesem Mindestrichtwert.

Am 28. Februar hatte CSV-Arbeitsminister Georges Mischo im Parlament angekündigt, bald einen Entwurf zur Umsetzung dieser Richtlinie vorzulegen und eine Erhöhung des Mindestlohns in Aussicht gestellt. Der Premierminister widersprach ihm am Montag gegenüber *Reporter.lu*: „Wir haben eine Erhöhung des Mindestlohns zu diesem Zeitpunkt nicht vorgeschlagen.“ Sie würde das Armutsproblem allein nicht lösen und hätte „andere Konsequenzen“ für die Wirtschaft. Auf *Land*-Nachfrage antwortete Mischo diese Woche, der Anpassungsmechanismus für den Mindestlohn sei schon größtenteils konform zur EU-Richtlinie, sodass eine Reform nicht nötig sei.

Georges Mischo hatte im Februar ebenfalls angekündigt, noch vor den Sommerferien einen in der Richtlinie vorgeschriebenen Aktionsplan zur Erhöhung der tarifvertraglichen Abdeckung (von aktuell rund 55 Prozent) auf 80 Prozent vorzulegen. Am 4. Juli will er den Sozialpartnern seinen Vorschlag unterbreiten. Vieles deutet darauf hin, dass Unternehmenstarifverträge künftig nicht mehr ausschließlich zwischen Patronat und Gewerkschaften, sondern auch zwischen Betriebsführung und ihr unterstellten Personaldelegierten verhandelt werden können. Unternehmervverbände träumen davon schon seit 100 Jahren.

„Armut ist nur ein Teil des größeren Problems der wachsenden Ungleichheiten“, sagte im *RTL-Radio* Christoph Butterwegge, der auf dem Caritas-Forum sprach, dem Luc Frieden beiwohnte. Als Grund für den Anstieg der Ungleichheiten machte der Politikwissenschaftler die Deregulierung des Arbeitsmarkts und den Abbau des Sozialstaats unter dem Einfluss des Neoliberalismus verantwortlich. Unter dem Vorwand, Luxemburg zu „modernisieren“, setzen CSV und DP diese Deregulierung fort. Neben der „Flexibilisierung“ von Arbeitszeitorganisation und Sonntagsarbeit gehören dazu auch die *chèques emploi*, mit denen Beschäftigte künftig stundenweise bezahlt werden sollen. Vordergründig sollen sie die Schwarzarbeit eindämmen, gleichzeitig könnten sie Niedriglohnsektoren wie Gaststättengewerbe und Reinigungsbranche weiter prekarisieren. Ungleichheiten schaffen gesellschaftliche Parallelwelten, sie zerstören die soziale Kohäsion. Um sie zu bekämpfen, braucht es Steuermaßnahmen, die Arme entlasten und Reiche stärker belasten. Letzteres lehnt die Regierung ab. Ungleichheiten führten zu Drogenabhängigkeit, Kriminalität und Aggressivität, warnte Butterwegge. Deshalb wollen CSV und DP den repressiven Staatsapparat weiter ausbauen. ●





Sven Becker

Érosion

IIII France Clarinval

Malgré de timides avancées, l'attractivité du Luxembourg pour les institutions européennes et leurs collaborateurs continue d'insatisfaire



Le Bâtiment Konrad Adenauer, destiné aux services du Parlement européen

La nouvelle était attendue par quelques milliers de fonctionnaires européens basés au Luxembourg : une allocation de logement va être versée aux moins bien lotis d'entre eux à partir de l'année prochaine. Une aide ponctuelle de ce type avait déjà été promise en 2022, mais le projet a été abandonné pour des raisons budgétaires liées à l'invasion de l'Ukraine par la Russie et à l'inflation qui a suivi. Cette fois, le projet de budget 2025 du Parlement européen, en discussion actuellement, prévoit une enveloppe de 3 millions d'euros, pour financer ces aides, nous a appris cette semaine Nicolas Mavraganis, président de l'Union syndicale fédérale Luxembourg (USFL) qui regroupe une vingtaine d'organisations implantées dans différents lieux de travail du service public européen et international. Cette allocation de 500 euros par mois sera limitée aux agents qui vivent au Grand-Duché et qui se situent dans les tranches de salaire les plus basses.

Dans un premier temps, seules les personnes travaillant pour le Parlement européen – qui emploie autour de 4 000 personnes au Luxembourg – sont concernées, les agents des autres institutions de l'UE devraient ensuite recevoir cette indemnité, à condition que les budgets soient approuvés plus tard dans l'année, relate *Luxembourg Times*. L'allocation sera versée pendant quatre ans au maximum. Son montant sera progressivement réduit. Le personnel jusqu'au niveau AD6.i inclus serait éligible à l'allocation. Cela signifie que les secrétaires, les assistants et les diplômés avec quelques années d'expérience pourraient recevoir ce coup de pouce.

Le syndicaliste ne crie pas victoire. Il estime au contraire que « c'est une goutte d'eau » qui ne concernera qu'un petit pourcentage du personnel (environ 500 personnes). Il ajoute que la mesure sera annulée dès lors qu'une personne recevra une

augmentation ou une promotion. Interrogé par le *Land*, le député européen Marc Angel (LSAP) considère que cette solution n'est pas pérenne et qu'elle ne représente « pas grand-chose pour pas grand-monde ». Il alarme sur le fait que certains agents contractuels (des chauffeurs, des agents de sécurité...) gagnent moins que le salaire minimum luxembourgeois. « Les choses ont beaucoup changé en trente ans, l'image du riche fonctionnaire européen n'est plus qu'une illusion d'optique », confirme Charles Goerens, un autre député européen (DP). Le Parlement européen a d'ailleurs récemment lancé une campagne de recrutement pour les ressortissants luxembourgeois. Ils y sont sous-représentés car les salaires sont moins attractifs que dans la fonction publique nationale.

Actuellement, le Luxembourg compte quelque 14 500 fonctionnaires et agents européens. Cela représente environ trois pour cent du marché de l'emploi luxembourgeois et cela place les institutions européennes comme deuxième employeur du pays, après l'État luxembourgeois. Un chiffre qui reste en croissance : Les effectifs de la Commission et du Parlement européens stagnent alors que ceux de la Banque européenne d'Investissement (BEI) ont considérablement augmenté. « De plus en plus d'emplois restent vacants. Il est devenu très difficile de recruter en raison du coût élevé de la vie au Grand-Duché, principalement en ce qui concerne le logement », regrette le syndicaliste Nicolas Mavraganis.

Zacharias Kolias, le secrétaire général de la Cour des comptes européenne abonde et pointe des problèmes de recrutement à tous les niveaux. Cela commence par les stagiaires dont l'allocation mensuelle n'est pas suffisante pour vivre et se loger

[...]



Quelque 2 300 personnes travaillent à la Cour de Justice de l'Union européenne

[Suite de la page 3]

au Luxembourg. « Nous n'attirons finalement que des stagiaires riches dont les parents peuvent assurer les fins de mois. Ce n'est pas tolérable, c'est une question de justice sociale », s'empporte-t-il. Plus haut dans l'échelle salariale, les difficultés ne s'estompent pas. « Luxembourg n'est plus compétitif pour attirer les employés, notamment les plus qualifiés, du fait que les institutions de l'UE offrent le même salaire ici qu'à Bruxelles alors que le coût de la vie est sensiblement plus élevé au Grand-Duché », ajoute le haut-fonctionnaire. Il n'hésite pas à employer le terme de discrimination.

Pour les fonctionnaires européens qui travaillent dans d'autres pays, un coefficient correcteur a été mis en place. Calculé par Eurostat en fonction des prix à la consommation, du coût du logement et de celui de l'éducation, il permet d'ajuster les salaires aux réalités économiques des lieux d'affectation. Ainsi, les personnes qui travaillent dans des villes plus chères que Bruxelles voient leur salaire augmenter d'environ dix pour cent (La Haye, Vienne, Munich), voire de beaucoup plus, comme à Dublin ou Copenhague où le coefficient est de plus de trente pour cent. (Inversement à Budapest, Varsovie ou Athènes, les traitements ne représentent que 70 à 90 pour cent de ceux de Bruxelles.) Ce coefficient correcteur n'est pas accordé au Luxembourg. Au cœur de cette situation qualifiée d'injuste par beaucoup, ce trouve le règlement fixant le statut de la fonction publique européenne. L'article 64, paragraphe 3 précise : « Aucun coefficient correcteur n'est appliqué en Belgique et au Luxembourg, étant donné le rôle spécial de référence joué par ces lieux d'affectation en tant que sièges principaux et d'origine de la plupart des institutions. »

La Commission européenne réfléchit depuis des années à une solution, se heurtant principalement à des préoccupations budgétaires. En 2019, le commissaire sortant chargé du budget et des ressources humaines, Günther Oettinger, a présenté le rapport du prestataire Airinc, « Étude sur le coût de la vie pour le personnel de l'UE affecté à Luxembourg ». À l'époque, la différence de pouvoir d'achat avec Bruxelles était de 10,5 pour cent. Les syndicats ont critiqué ce chiffre parce que l'étude avait englobé les régions frontalières où vivaient près d'un tiers des effectifs. Eurostat a calculé un différentiel de 18 pour cent, qui correspond à ce qui est pratiqué par l'agence NSRF de l'Otan, basée à Capellen. Aujourd'hui, cet écart serait plutôt de vingt voire de 25 pour cent, selon les personnes interrogées.

La révision de l'article 64 pour y enlever la référence à Luxembourg est la revendication la plus soutenue tant par les syndicats, les chefs d'administration des institutions que par les députés luxembourgeois. « Il faut briser le tabou et que la Commission ose revoir le statut », martèle Marc Angel. Il ajoute que le Grand Duché a déjà fait beaucoup, par exemple en fournissant des terrains pour les bâtiments des institutions européennes, alors qu'ils doivent être achetés à Bruxelles. « Le Luxembourg doit utiliser ce poids pour que l'on s'attaque à l'inégalité actuelle. » Toutefois, Nicolas Mavraganis, à l'US-FL craint que la révision du statut ouvre la boîte de Pandore et amène d'autres changements moins favorables. « Le statut de

« Il faut briser le tabou et revoir le statut des fonctionnaires européens »

Marc Angel (LSAP)

la fonction publique européenne a été modifié quatorze fois depuis 2014. Une quinzième est nécessaire », indique de son côté l'Union syndicale Luxembourg dans un message en ligne. Début mai, le ministre des Affaires étrangères et européennes, Xavier Bettel (DP), a répondu à une question parlementaire de Liz Braz (LSAP) : « Le Luxembourg suit de près la discussion sur l'introduction d'un coefficient correcteur et reste ouvert pour s'engager dans cette lignée auprès de la Commission européenne. »

La question financière n'est pas le seul écueil attractif auquel Luxembourg fait face. « Un manque de perspective d'évolution de carrière se fait ressentir, même si c'est difficile à mesurer », détaille Nicolas Mavraganis. Il donne l'exemple d'un des postes les plus élevés basés à Luxembourg, la direction générale du personnel du Parlement européen. Ellen Robson a été choisie pour cette fonction l'été dernier. Elle résidait à Bruxelles au moment de sa nomination et y vit toujours. Cette anglo-allemande a été préférée à la Française Valérie Montebello, qui, elle, travaille au Luxembourg. « L'impression qui se dégage de ce choix, sans préjuger des compétences de chacune, est que celles et ceux qui sont basés à Bruxelles ont plus de chance d'évoluer. On ressent un plafond de verre à Luxembourg », poursuit le syndicaliste. Il note aussi que la direction de l'Office Infrastructures et Logistique (OIL), organe responsable des bâtiments, de la sécurité et de la restauration n'a pas de directeur depuis 2020. « On comprend qu'une fusion avec l'OIB, son homologue bruxellois, est en perspective. Les postes importants, même situés au Luxembourg, sont de plus en plus souvent occupés depuis Bruxelles. »

Dans les institutions dont les services sont partagés entre Luxembourg et Bruxelles (que Mavraganis appelle « transardennais »), le Parlement et la Commission principalement, « il y a un risque d'érosion du nombre et du niveau des fonctionnaires ». Ceux qui exercent à Bruxelles ont plus l'occasion de briller, de côtoyer les décisionnaires, de fréquenter la vie politique et les moments de networking. « Le soleil est à Bruxelles », résume le syndicaliste. Il considère que, dans leurs négociations de sièges, les gouvernements luxembourgeois se sont focalisés sur la quantité de fonctionnaires plutôt que la qualité. Il rappelle par exemple que l'Office des publications a énormément grossi avec l'arrivée de nouvelles langues, mais « ce service qui ne suscite pas de réunions internationales, ne fait pas venir des experts reconnus et n'induit pas de tourisme d'affaires ». C'est un des services pour lequel le député Charles Goerens est inquiet : « La qualité des traductions par l'intelligence artificielle risque de vider ces

bureaux, à moins que de nouvelles adhésions apportent de nouvelles langues. »

Pour promouvoir et consolider l'attractivité du Luxembourg comme place forte européenne, il en va de décisions politiques. « Le gouvernement continue à insister auprès de la Commission que l'accord Asselborn-Georgieva conclu en 2015 soit respecté », répondent les services de Xavier Bettel, en déplacement cette semaine. Cet accord a posé les bases d'une pérennisation et du renforcement des services de la Commission à Luxembourg. La Commission européenne s'y engage à assurer une « présence conséquente » au Luxembourg de ses fonctionnaires et employés. Cette présence doit non seulement se refléter dans un pourcentage fixe du nombre de personnel affecté au Luxembourg, mais également dans le niveau d'importance des postes à pourvoir au sein des services de la Commission européenne au Luxembourg. « Les résultats de cet accord sont en deçà de nos attentes », juge Charles Goerens. Il regrette par exemple que Francfort ait été désignée pour accueillir le siège de l'agence anti-blanchiment (Amla) et, bien avant cela, que la Banque centrale ait aussi échappé au Luxembourg. Il parle de dispersion « pour faire plaisir à tout le monde » et d'un manque de poids politique. En 2020, quand le siège de la Chafea (Agence exécutive pour les consommateurs, la santé, l'agriculture et l'alimentation) a quitté Luxembourg pour Bruxelles, le député libéral s'interrogeait déjà : « Est-ce le début de l'érosion du Luxembourg en tant que site de l'UE ? ». Comme les syndicats très médiatisés à l'époque, il craignait que cette décision ne constitue une première étape vers le démantèlement d'une série d'institutions basées au Luxembourg. Le souvenir de ce départ a été légèrement adouci par l'arrivée du Parquet européen en 2021. Et encore, « sur les 200 personnes annoncées, seules 130 sont effectivement en poste », croit savoir le président de l'USFL.

Pour freiner l'érosion, l'accord de coalition 2023-2028 note que « le Gouvernement poursuivra la valorisation et la promotion du Luxembourg comme siège des institutions européennes, en mettant l'accent sur ses pôles juridique, financier et digital. À cette fin, le Gouvernement se dotera des moyens et ressources adéquats pour l'élaboration et la mise en œuvre d'une approche ayant comme objectif le renforcement de ce statut de capitale européenne ». Plusieurs rendez-vous ont eu lieu dans ce sens. Xavier Bettel a rencontré le 4 mars les membres de la « Réunion des secrétaires généraux et des chefs d'administration des institutions et organes de l'Union européenne installés à Luxembourg » (appelée CALux) pour réfléchir à des solutions comme « l'introduction des concours de recrutement spécifiques pour les institutions et organes européens avec comme lieu d'affectation le Luxembourg ». Quelques jours plus tard, il voyait le Commissaire Johannes Hahn, en charge du Budget et de l'Administration « avec l'objectif d'obtenir des résultats concrets ». Des vœux pieux qui doivent être appliqués avec des faits, revendique le syndicaliste. « Le Luxembourg devrait pratiquer un monitoring des carrières pour vérifier l'importance et la vacance des postes. Il est essentiel que les postes basés au Luxembourg soient occupés par des personnes qui y vivent vraiment. » ●



La Cour des Comptes européenne



Erliefnes Europa Erlebnis
Expérience Experience

B L O G



PERSONALIEN

Luc Frieden, CSV-Premier, habe sich am Montag beim informellen EU-Gipfel „nicht dazu geäußert“, ob der vermutlich sozialistische künftige EU-Ratspräsident nach zweieinhalb Jahren Amtszeit Platz für jemanden aus der EVP machen soll. Das teilte das Staatsministerium dem *Land* auf die Frage mit, ob der Premier, um der EU rasch zu Leadership zu verhelfen, mit zweimal zweieinhalb Jahren einverstanden wäre. Unter anderem *Spiegel Online* hatte berichtet, die EVP wolle Portugals Ex-Premier Antonio Costa nur einmal zweieinhalb Jahre gewähren, danach einen der ihren in dem Amt haben. Sodass es am Montag keine informelle Einigung gab. „Das liegt nun in den Händen der sechs Unterhändler, die dem Europäischen Rat nächste Woche einen Vorschlag machen werden“, so das

Staatsministerium. Dann werde Luc Frieden sich mit anderen Staats- und Regierungschefs dazu erklären (Foto: sb). [PF](#)

Norry Dondelinger, langjähriger Berater und Abteilungsleiter der Handwerkskammer, ist seit Anfang Juni neuer Sekretär der CSV-Fraktion. Der 55-Jährige hat den früheren *Wort*-Journalisten Ady Richard ersetzt, der nun die Kommunikation des Finanzministeriums koordiniert. Dondelinger hatte die Handwerkskammer in den Verwaltungsräten von SNCI und Conseil national des finances publiques vertreten. Er stammt aus einer CSV-Familie: Sein Vater Arno Dondelinger war Gemeinderat und Schöffe in Monnerich. Norry Dondelinger ist Mitglied der CSV Frisingen und des CSV-Nationalkomitees. [LL](#)

POLITIK

Binet-Back L’OGBL appelle presque à voter le Nouveau front populaire. Mais juste presque. Ce mercredi, le bureau exécutif s’est réuni avec les sections frontalières pour déterminer

quelle consigne de vote donner pour les législatives en France. Alors que la CGT s’est explicitement ralliée du côté du Nouveau front populaire, l’OGBL (qui vient de renouveler son accord de coopération avec la CGT) s’exprime plus prudemment. Dans un communiqué publié ce jeudi, le syndicat luxembourgeois « appelle tous ses membres français à faire barrage à l’extrême-droite », désignée comme « l’ennemie des salariés, des retraités et de leurs familles ». Or, l’OGBL ne cache pas son dédain pour Macron, dont il critique « les politiques néolibérales mortifères » et le passage « brutal et antidémocratique » de la réforme des retraites. Ce qui, logiquement, laisse un seul choix. [BT](#)

GESUNDHEIT

Die AMMD ist wieder da Seit Bildung der CSV-DP-Regierung hat der Ärztesverband AMMD öffentlich keine politischen Forderungen mehr erhoben. Diese Woche meldeten sich Präsident Alain Schmit und Generalsekretär Guillaume Steichen (Foto: sb) in einem Interview mit der Ärztezeitschrift *Semper Luxembourg* zurück. Nach offenbar unvermeidlichen Rempelen gegen die LSAP



(„15 Jahre Planwirtschaft“) erklären sie unter anderem, „la question fondamentale“ sei die Krankenhausmedizin. Interessant ist das, weil die AMMD in der vorigen Legislaturperiode den Spitalsektor vor allem als ineffizienten *Waasserkapp* gebrandmarkt hatte. Doch am größten und kostenträchtigsten Teil der Gesundheitsversorgung entscheidet sich wesentlich, wie viel Staat und wie viel Markt im Luxemburger System sinnvoll sind und welche Rollen den Akteur/innen zukommen sollen. Darunter Ärzt/innen, die an keine Klinik gebunden sein möchten. In dem Interview denkt Alain Schmit auch über eine gemeinsame „gouvernance“ aller Spitäler nach. 2009 brachte diese Idee der damalige LSAP-Minister Mars Di Bartolomeo vor. [PF](#)

LOGEMENT

« Bagatelle-Grenz »

Ce mercredi, il aura fallu attendre la fin de la conférence (soit 90 minutes) pour que le ministre de l’Intérieur, Léon Gloden (CSV), prononce la phrase fatidique : « Mir hu jo de Prinzip vun der Autonomie communale dee spillt ». Avec ses collègues Serge Wilmes (CSV) et Claude Meisch (DP),

le ministre de l’Intérieur présentait le « 10-Punkte-Programm » pour la simplification administrative. Sortir de « la jungle des normes », cela nécessiterait du « courage ». Parmi les quarante mesures présentées, le principe « silence vaut accord » serait « un milestone », la pièce-maitresse, dit Gloden. Il ne cache pas que pour les communes et l’État, il s’agira d’un dispositif dangereux qui nécessitera une réorganisation des administrations communales et étatiques : « Dat ass ee Challenge, wierklech ee Challenge ». Un groupe de travail devra d’abord identifier les domaines où l’introduction de ce principe sera « juridiquement faisable ». (Un premier projet de loi est annoncé pour 2024.) Pour le reste, les procédures pour les autorisation de construire seront allégées, voire supprimées, selon une « Bagatelle-Grenz ». Un abri de jardin de moins de vingt mètres carrés devra à l’avenir simplement être déclaré et non plus autorisé. Une clôture de moins d’un mètre de haut ne sera même plus à notifier, pas plus que les panneaux photovoltaïques de moins de cinquante mètres carrés. Quelque peu marginalisé, Serge Wilmes a tenté d’expliquer le « changement de philosophie ». En matière des compensations, on passerait d’une « vue micro » à un « regard macro », c’est-à-dire que les biotopes détruits pourront être compensés dans un rayon plus large. Le Milan royal, la Sérotine et certaines espèces de chauves-souris se débrouilleront. Il y aura également une « révision de la liste des espèces protégées ». (*Spoiler alert* : Il y en aura moins.) Certaines mesures semblent particulièrement délicates, comme le passage à « un règlement des bâtisses national ». Le gouvernement compte le faire passer par règlement grand-ducal (vers la fin 2025). Il faudra d’abord

s’assurer de l’accord de la maire de la capitale, Lydie Polfer (DP). Mais puisque celle-ci se sent désormais appartenir à la majorité, c’est peut-être le moment ou jamais de s’attaquer à la sacro-sainte autonomie communale. Ayant le Syvicol dans sa poche, le CSV est le parti le mieux outillé pour oser un tel affront. Pour Luc Frieden, cela pourrait être un moment « Nixon goes to China ». [BT](#)

ÉCONOMIE

En berne

Le Luxembourg dégringole au *World Competitiveness Yearbook 2024*. Il passe de la vingtième à la 23^e place sur 67 pays. Dans ce classement pris comme une référence, le pays chute de dix rangs en deux ans. La Chambre de commerce, qui coordonne l’étude au niveau national, s’en réjouirait presque. Ce classement « le plus mauvais » témoignerait « de l’indéniable perte de compétitivité du pays », conclut l’institution patronale qui a déjà alerté ces dernières années et qui a fait du sujet l’un des enjeux des dernières législatives. La Chambre de commerce relève notamment le coût horaire du travail, le plus élevé de l’UE, à 53,90 euros, « ce qui freine considérablement », la compétitivité luxembourgeoise « par rapport à d’autres économies telles que l’Irlande et la Pologne où le taux horaire est respectivement de 40,2 euros et 14,50 euros ». L’institution encore présidée par Luc Frieden en début d’année dernière regrette aussi le peu d’heures travaillées au Grand-Duché (60^e avec 1 488 heures), « loin derrière le trio de tête constitué des Émirats arabes unis, du Qatar et de la Chine », où la moyenne annuelle dépasse les 2 400 heures. [PSO](#)



L’étai des taux se desserre

IIII Pierre Surlut

« Enfin », la Banque centrale européenne a abaissé ses taux directeurs, souffle (de soulagement) le Statec dans sa note de conjoncture publiée mercredi. Après une année en récession (-1,1 pour cent en 2023), les agrégats du premier trimestre rassemblés par l’Institut national de la statistique indiquent un basculement avec un retour annoncé à la croissance en 2024, à 1,5 pour cent, confirmé en 2025, à 2,3 pour cent. Ce retournement conjoncturel tient largement à la politique monétaire de Francfort. L’augmentation éclair des taux avait précipité l’économie européenne dans le rouge. Le retour à la croissance dépendra de l’intensité de la baisse. Ces enjeux sont considérables au Luxembourg. La note

de conjoncture révèle ainsi que la hausse des taux a particulièrement affecté le secteur de la construction (et par extension de l’immobilier). « Les entreprises jugent l’état de leur carnet de commandes de plus en plus insuffisant, la durée d’activité assurée est en baisse et plus de la moitié des entreprises témoignent en mai d’une demande insuffisante (bien plus que dans les pays voisins et en zone euro) », écrit le Statec.

Le secteur du bâtiment est celui qui a le plus souffert des faillites et qui a le plus licencié. Les services de Serge Allegrezza soulignent notamment que les entreprises luxembourgeoises, plus exposées au taux variable (95

pour cent des crédits) qu’ailleurs (85 pour cent), ont particulièrement souffert de la politique monétaire avec 62 pour cent de charge d’intérêt en plus entre 2021 et 2023, « ce qui est bien plus élevé que les autres pays de l’UE ». Or, les entreprises du bâtiment sont celles qui ont le plus recours à des financements bancaires (deux tiers d’entre elles contre vingt pour cent dans les autres secteurs). La baisse des taux d’intérêt « devrait redynamiser la demande, mais cela prendra du temps », fait valoir le Statec. La reprise des transactions concernerait d’abord les logements existants « dont les prix ont bien plus baissé que pour les logements vendus en construction ». Mais le retournement est sensible après plusieurs exercices en baisse :

au 1^{er} trimestre, les crédits immobiliers aux ménages ont augmenté de 21 pour cent.

D’ailleurs, les résultats du secteur bancaire continuent de progresser après des résultats records en 2023 (augmentation des bénéfices de 67 pour cent sur un an) « portés par la remontée des marges sur intérêts et la baisse des provisions pour couvrir les risques (liés en 2022 aux engagements envers des contreparties russes) ». Au classement des entreprises économiques contributrices aux recettes publiques, les établissements de crédit (36 pour cent contre 23 en 2022) dépassent donc les soparfis (29 pour cent contre 39 un an plus tôt) et les sociétés de gestion de fonds (27 et 28 pour cent). ●

Please Pay Plenty (PPP)

IIII Bernard Thomas

Le gouvernement veut réinventer le logement abordable comme produit financier. Quel rendement sera-t-il prêt à offrir aux investisseurs ?

C'est non sans pathos que Claude Meisch évoque le logement abordable comme « un devoir national ». « Nous ne voulons plus exclure [des acteurs], chacun doit y trouver sa place », a déclaré le ministre libéral du Logement lors d'une conférence de presse, ce mercredi. Le CSV et le DP le revendiquent depuis une décennie : « De Privatsektor mat an d'Boot huelen ». Mais la forme que devait prendre un tel *public-private partnership* (PPP) était restée vague. C'est à huis-clos qu'un modèle a été concocté au cours des derniers mois, en très proche collaboration avec les lobbyistes du secteur immobilier. Dans le cadre d'un groupe de travail issu du *Logements-dësch*, le ministre du Logement et ses fonctionnaires se sont réunis à quatre ou cinq reprises avec une demi-douzaine de représentants du secteur : Éric Lux, Roland Kuhn, Jean-Paul Scheuren, Paul Nathan et Michel Reckinger. Ce dernier a profité de son savoir d'initié pour faire la leçon à Nora Back, samedi dernier sur *RTL-Radio* : « Och do, Madame Back : Liest dat richteg ! Et ass net richteg, wat Dir do sot. » Évoquant « des marges très limitées, mais garanties sur vingt ans », le chef de l'UEL a instruit la cheffe de l'OGBL sur les détails du nouveau modèle PPP, avant que ceux-ci n'aient été présentés à la presse ou aux députés.

Le gouvernement propose un deal aux promoteurs : Qu'ils construisent, à leurs frais et sur leurs terrains, des logements abordables que l'État louera en bloc pour un loyer indexé, situé « knapps ënnert dem Marchéspräiss ». (Le Fonds du Logement s'occupera des locataires et de l'entretien courant.) Au bout de vingt ans, la main publique pourra exercer un droit de préemption, et racheter l'immeuble. Or, l'équation de Meisch comporte trois inconnues : La compensation de loyer, le prix de rachat et l'intérêt des promoteurs.

Alors que les logements abordables sont généralement loués entre quatre et six euros le mètre carré, la moyenne sur le marché privé dépasse désormais les trente euros. « De *Gap* am Loyer, deen iwwerhëlt de Stat », promet Meisch. Le locataire continuerait donc à payer son loyer plafonné (qui « suffit à peine à financer l'encadrement des locataires », selon Meisch), l'État y ajoutant le triple, quadruple, voire quintuple pour combler la différence. L'ardoise risquera d'être salée, et engagera l'État sur vingt ans (soit quatre mandatures). Le ministre y voit plutôt un avantage : « Déi Subventioun, déi streckt sech an der Zäit. Dat ka fir d'Gestioun vum Staatsbudget och interessant sinn. Mir ginn dovunner aus, datt den direkten *impact budgétaire* hei däitlech méi niddreg ass ». Aux ministères des Finances et du Logement, les fonctionnaires devront faire leurs calculs. Ceux-ci détermineront les dépenses publiques et les bénéfices privés. En mars, Meisch parlait de profits « raisonnables ».

Jusqu'où ce *top-up* étatique sur le loyer ira-t-il ? Claude Meisch reste très vague : « Wéi wäit, dat muss ee kucken... » On pourrait le fixer « au cas par cas, région par région », dit-il au *Land*. Et d'ajouter : « Si on veut que ça tourne, il faut que ce soit

« Un privé construit, loue à l'État, puis revend à un investisseur, par exemple un assureur privé ou un fonds immobilier. Ce dernier aurait ainsi placé son argent sans risques »

Claude Meisch

quelque part intéressant. Mais pas trop intéressant non plus. » Le président de la Chambre immobilière, Jean-Paul Scheuren, avance un chiffre très concret : « 80 pour cent du loyer de marché, c'est la base sur laquelle nous partons pour nos calculs », dit-il. « C'est le rendement dont nous avons besoin pour que le modèle commence à être intéressant pour l'investisseur. »

Les promoteurs luxembourgeois construisent pour vendre, pas pour louer. Garder les terrains dans leurs portefeuilles sur des décennies, cela ne correspond pas « au modèle d'affaires habituel », admet Meisch. Il dit « pouvoir s'imaginer » une structuration alternative : « Un privé construit, loue à l'État, puis revend à un investisseur, par exemple à un assureur privé ou à un fonds immobilier. Ce dernier aurait ainsi placé son argent sans risques. Cela pourrait être un modèle... » Les promoteurs pourraient vendre un *package* aux investisseurs institutionnels : L'immeuble avec ses locataires (gérés par le Fonds du Logement) et ses loyers (payés par l'État). Le gouvernement luxembourgeois assurera un rendement sûr et prévisible.

Dès le lendemain des législatives, le manager de Firce Capital avait expliqué aux auditeurs de *RTL-Radio* que le « Wunnengsmarché jäizt no méi Investoren », surtout « ces grands fonds immobiliers allemands ou anglais » qu'il faudrait attirer au Luxembourg par des avantages fiscaux. Le gouvernement leur offrira un nouveau produit : Une sorte d'obligation d'État adossée à l'immobilier abordable.

Jean-Paul Scheuren ne cache pas son enthousiasme. Il dit qu'une équipe dédiée serait déjà en train de faire la promotion du nouveau modèle PPP auprès des investisseurs internationaux. « Nos clients, ce seront les fonds », dit-il, éventuellement un jour le « Biergerfonds », prévu par l'accord de coalition pour permettre aux épargnants d'investir dans l'immobilier abordable et privé. Scheuren voit grand : « Il faudra des volumes importants. Au moins cinquante millions d'euros, un *package* de plusieurs résidences... Une résidence de trois millions, cela ne va pas suffire. »

« Le logement est attribué à des locataires remplissant les conditions socio-économiques », promet le ministère. Claude Meisch assure que « le modèle est conçu pour ceux qui sont prioritaires sur les listes d'attente ». (Celle du Fonds du Logement compte 5 996 ménages.) Mais il « n'exclut pas » qu'il pourrait un jour s'ouvrir à d'autres catégories de revenus.

La deuxième inconnue de l'équation meischienne, c'est le prix de revente à l'État. La main publique amortira durant vingt ans l'investissement privé, devra-t-elle de surcroît assurer la plus-value ? Claude Meisch y voit « une situation normale » : « Sur le marché privé, les investisseurs peuvent également faire ce qu'ils veulent de leur propriété, par exemple la vendre après l'avoir loué. » Le prix de revente à l'État pour-

rait être fixé dans la convention que signeront le promoteur et le ministère. Il pourrait par exemple être inversement proportionnel à la hauteur du loyer, voire au niveau de dégradation de l'immeuble (qui sera à construire selon le cahier des charges du ministère).

Il y a, enfin, une troisième inconnue : Une fois le marché repart, les promoteurs seront-ils toujours prêts à sacrifier leurs précieux terrains (et à risquer leurs pharamineuses plus-values) pour se lancer dans la nouvelle filière PPP ? Claude Meisch avance prudemment. Le modèle devrait d'abord être « expérimenté » comme projet-pilote, pour « voir si le marché suit ». Il n'y aurait pas d'automatisme, pas de droit à un PPP, mais un appel à candidatures pour déterminer quels projets pourraient convenir : « Si les privés ne participent pas ou si nous avons l'impression que c'est injuste pour l'État, alors nous n'allons pas poursuivre ». L'offre gouvernementale a déjà fait des malheureux : Les artisans et constructeurs se plaignent que le gouvernement laisse la planification et l'exécution des PPP aux nababs de la promotion. Paul Nathan, gérant de Poeckes Construction, plaide « pour qu'on donne une chance aux petits ». Il faudrait éviter que ceux-ci se fassent pressurer par les grands. Les artisans et les constructeurs savent d'expérience que leurs marges seront fortement comprimées par les développeurs. « Les divergences au sein de l'UEL ne sont pas mon souci principal », note le ministre. Dans le logement comme dans l'éducation, la rapidité et l'efficacité priment aux yeux de Meisch.

Il présente le nouveau modèle PPP comme une manière pragmatique de mobiliser des terrains privés pour le logement abordable : « Si nous ne faisons pas ceci, ils resteraient en main privée ; soit rien ne s'y passerait, soit des logements très conventionnels y seraient créés. » Le ministre n'a pas voulu franchir une ligne rouge : Le bradage de la réserve foncière publique. (Le gouvernement fait pourtant un petit geste symbolique envers les promoteurs ; ceux-ci pourront construire de l'abordable sur deux terrains publics.) « L'État ne dispose pas d'une réserve infinie de terrains publics sur lesquels on pourrait rapidement construire », a-t-il tenu à « souligner » lors de la conférence de presse. L'État devrait étoffer sa réserve, et devenir un acteur plus important sur le marché « fir méi staark kënnen ze dirigéieren ».

Le modèle initialement proposé par la Chambre des métiers a été rejeté. Selon cette « solution de rechange au monopole public du logement abordable », l'État devrait apporter ses terrains (en emphytéose) et verser des aides à la pierre (75 pour cent des coûts). Pour sucrer le tout, le lobby demandait un « incitatif fiscal qui augmente le rendement net ». C'était un peu trop demander, même au gouvernement Frieden, probablement le plus libéral depuis le gouvernement Bech (1926-1937). Jean-Paul Scheuren relate : « Le ministre nous a dit : 'Non, ça suffit. *Dir kënn net alles kréien.*' » ●



Ce mercredi, à la conférence de presse interministérielle : Claude Meisch, Léon Gloden et Serge Wilmes avec leurs hauts fonctionnaires

Sven Becker

« Pas notre responsabilité »

IIII Bernard Thomas

Dans un livre qui vient de paraître, Yves Schmitz présente une synthèse de l’histoire coloniale luxembourgeoise. Il y pose notamment la question d’un « Schuldeingeständnis » de l’État luxembourgeois



En 1960, le ministre des Affaires étrangères, Eugène Schaus (DP), dédouanait le Luxembourg : « Le régime du colonialisme n’est pas notre responsabilité ». C’est une autre citation du même Schaus qui a été choisie comme titre d’un livre commandité par Richtung 22 et qui vient de paraître chez Cappybarabook : « *Luxemburg war nie eine Kolonialmacht* ». Son auteur, Yves Schmitz, s’emploie à réfuter cette affirmation. Le jeune historien, qui a passé son doctorat à Marbourg en 2021 sur les trafics illégaux d’armes au XIX^e siècle, tente une synthèse de l’historiographie sur le passé colonial du Grand-Duché. Le livre prend la forme d’un manuel didactique. Son esthétique, ostensiblement sérieuse et sobre, rappelle d’ailleurs les « Que sais-je » ou la « Beck’sche Reihe ».

Dans la conclusion du livre, Schmitz rappelle que les « Luxemburger*innen waren tief in die kolonialen Projekte ihrer europäischen Nachbar*innen verstrickt, da sie in den Kolonien Handel trieben, missionierten, praktizierten, erkundeten und reisten, oder anthropologische und botanische Forschungen betrieben ». Il cite l’anthropologue finlandaise Ulla Vuorela, selon laquelle la « complicité coloniale » des pays situés en marge des centres culturels et politiques de l’Europe s’expliquerait par « the seduction by the hegemonic ». Une manière d’en être, note Schmitz : « Man wollte Europäer, ‘zivilisiert’, modern – und weiß – sein ».

La question centrale, celle de la responsabilité de l’État luxembourgeois et de son degré d’implication, reste sans réponse claire. « Es bleibt weiterhin offen : Wie genau haben Luxemburgs Gesellschaft und Staat vom Kolonialismus profitiert ? », écrit Schmitz en conclusion. Il estime que le sujet n’aurait jamais constitué une réelle priorité politique au Luxembourg : « Man kann nicht von einem allgemeinen, dauerhaften Interesse des gesamten Regierungsapparats an kolonialen Themen ausgehen ». Or, Schmitz montre que le gouvernement a tenté de s’insérer dans les réseaux coloniaux, à commencer par ceux du Congo belge. En 1953, l’ambassadeur luxembourgeois à Bruxelles, Lambert Schaus (à l’époque ex-ministre CSV et futur commissaire européen), dépose une couronne au

piéd d’un buste de Léopold II. Son discours, reproduit dans le *Wort*, est celui d’un propagandiste : « Fraternellement, côte à côte, Belges et Luxembourgeois ont travaillé ensemble pour répandre la civilisation dans cette merveilleuse terre africaine du Congo ». Le même Schaus propose au maire de la capitale, Émile Hamilius, de nommer une place en l’honneur du Congo belge.

En 1935, le Luxembourg condamne l’invasion par l’Italie fasciste de l’Empire éthiopien, comme le fait alors la quasi-totalité des membres de la Société des nations. Un « realpolitisches Manöver », estime Schmitz qui a trouvé un document dans les archives nationales dans lequel Joseph Bech, admet avoir voté en faveur des sanctions « mit schwerem Herzen ». En 1960, le gouvernement préfère ne pas se prononcer sur « la question algérienne » : Celle-ci relèverait « de la compétence interne de la France ». (La même année, c’est-à-dire en pleine guerre d’indépendance, les Amitiés françaises du Luxembourg visitent l’Algérie pour un voyage d’études.) Dans les années 1980, lorsque la question du boycott et des sanctions se pose pour l’Afrique du Sud et son régime de l’apartheid, ni le gouvernement ni le Parlement ne prennent d’initiative, écrit Schmitz. En fait, c’était pire : Au sein des institutions européennes, le Luxembourg comptait dans le camp des opposants à des sanctions économiques dures. On pense à la petite phrase prononcée en 2014 par Jacques Poos, ancien ministre des Affaires étrangères (et de l’Économie), qui estimait qu’aux yeux de Pretoria, le Luxembourg aurait été « aussi important qu’une puce sur le dos d’un éléphant ». Des sanctions n’auraient donc « absolument rien changé à la situation en Afrique du Sud ». Une affirmation qui passe sous silence le rôle joué par la place bancaire dans le financement du régime. Tout comme l’opportunisme de Luxair qui vantait l’Afrique du Sud comme destination touristique dans ses brochures : « Du modernisme le plus sophistiqué à la tribu la plus primitive, l’Afrique du Sud assume ses contradictions avec bonheur ».

« Die gesamte Kolonialgeschichte hindurch waren luxemburgische Unternehmen nur in relativ

geringem Ausmaß direkt in den Kolonien aktiv », note Schmitz en conclusion. Ce n’est pas faute d’avoir essayé. Dans les années 1950, la Fedil, en coopération avec le ministère de l’Économie, ouvre un « bureau commercial luxembourgeois » à Léopoldville. La Fédération des industriels pousse ses membres à s’intéresser au Congo comme marché d’export. Malheureusement, le livre de Schmitz ne fait qu’effleurer la place financière et ses réseaux coloniaux. Le sujet constituerait « ein lohnendes und wichtiges Forschungsobjekt », note l’auteur.

« Dieses Buch ist nur eine Zwischenetappe », admet Schmitz. Il veut proposer « un bilan » de l’état de la recherche existante. (Schmitz a également fait des recherches sur *eluxemburgensia* et dans les archives nationales, où il a trouvé des documents inédits.) À 93 reprises, le livre cite les travaux de Régis Moes, dont le mémoire de maîtrise (de 400 pages) avait constitué un événement lors de sa publication en 2012. Dix ans plus tard, l’exposition *Le passé colonial du Luxembourg* au MNHA remettait le sujet au centre de l’attention. (Le catalogue de l’exposition est toujours en phase d’élaboration.) Dans le sillage du mouvement Black Lives Matter, les réseaux afrodescendants Finkapé et Lëtz Rise Up se sont emparés du sujet. (Avec Richtung 22, Lëtz Rise Up avait mené une « campagne de décolonisation » de l’espace public, révélant « l’histoire cachée », car omniprésente, du colonialisme.) Schmitz a trouvé quelques rares « Vorreiter solcher Bewegungen ». En 1938, la revue illustrée A-Z publie une série d’articles du dramaturge béninois Paul Fabo dénonçant l’exploitation et la violence au cœur du projet colonial. (Sous le titre, extrêmement réducteur, « Ein Schwarzer erzählt von Schwarzen ».) Il y eut également le cheminot syndicaliste, politicien socialiste et anticolonialiste, Jacques Leurs (1910-1968), généralement présenté comme « premier citoyen noir » du Luxembourg, auquel un documentaire a été consacré en 2017.

Mais dans l’ensemble, la propagande coloniale imprègne le conscient collectif tout au long des XIX^e et XX^e siècles. Les motifs racistes sont massivement diffusés dans les discours officiels, la presse, la publicité, jusqu’aux chansons populaires (*Jängli*) et jeux d’enfants (« Wien fäert de Schwarze Mann ? »). Elle atteint son point extrême de déshumanisation dans les « zoos humains » qui apparaissent dans les années 1920 sur la *Schueberfouer*. Encore en 1973, la *Revue* publie une série d’articles de Joseph Thorn, un ancien fonctionnaire colonial, qui suintent la nostalgie, le paternalisme et le racisme : « Es waren primitive Menschenkinder. Ich liebte sie. Es waren nur Wilde ».

Au même moment, le mouvement tiers-mondiste commence à formuler une critique structurelle du colonialisme, qui s’articulera surtout dans *Brennpunkt*, la feuille de liaison de l’ASTM. En 1992, Romain Hilgert publie *Banken, Kaffi, Hädekanner – 500 Jahre Luxemburg und die dritte Welt*, un premier essai d’histoire populaire sur le sujet, que Schmitz décrit comme « mitreißende, aber oft polemische Anklageschrift ». « *Luxemburg war nie eine Kolonialmacht* » affiche sa prétention académique. Le sous-titre promet une « kritische Einführung ». Le lecteur doit d’abord franchir un « Vorwort », suivi d’une « Einleitung », puis d’un « Überblick » et enfin d’une « Auswahlbibliographie ». Au bout de 53 pages de revue de la littérature internationale et d’explications terminolo-

logiques, on doit encore surmonter dix pages traitant de la « Bestimmung einer ‘luxemburgischen’ Geschichte ». Schmitz y tente de dater le début de l’indépendance (1815, 1830, 1839, 1867, 1890 ?) et d’une « genuin ‘luxemburgische’ Gesellschaft ». Ces développements peuvent paraître fastidieux. Mais étant donné que l’auteur pose la question de la responsabilité morale de l’État luxembourgeois, ils ne sont pas entièrement dénués d’intérêt.

Une large partie du livre est composée de biographies. Elles se suivent à un rythme effréné, au point de se voir souvent réduites à un paragraphe ou deux. On y croise des botanistes et des linguistes, des industriels et des ingénieurs, des missionnaires et des mercenaires. Ensemble, ils forment une sorte de *worst-of* des Luxembourgeois impliqués dans le système colonial. On y retrouve notamment les deux Nicolas, le militaire Grang et l’ingénieur Cito. Le premier a fait détruire des villages africains récalcitrants à l’autorité de Léopold II, le second supervisait la construction de la ligne de chemin de fer Matadi-Kinshasa, qui coûta la vie à des milliers d’ouvriers africains (et qui est décrite par Conrad dans *Heart of Darkness*). Mais le livre vise surtout les grands notables luxembourgeois, comme l’industriel et « philanthrope » Jean-Pierre Pescatore (fondateur de la maison de retraite éponyme) qui détenait des participations dans une plantation de tabac à Cuba, sur laquelle travaillaient des hommes et des femmes réduits en esclavage. Son fils, Maurice Pescatore, possédait, lui, des plantations en Afrique. Dans *Chasses et voyages au Congo* (paru de manière posthume en 1932), l’homme politique libéral écrit à propos de la flagellation d’ouvriers noirs : « Comme ils sont peureux et craintifs, il est certain qu’il n’y a que la force qui leur en impose ».

Schmitz revient enfin sur le dossier Gérard Cravatte, un natif de Diekirch, devenu dirigeant d’une gigantesque mine de diamants au Congo. Il y a trois ans, Richtung 22 lui avait dédié une pièce de théâtre documentaire pour laquelle Schmitz avait assuré le consulting historique. Il s’agissait d’un véritable scoop : Il se trouvait que Gérard Cravatte, jusque-là un total inconnu dans l’historiographie luxembourgeoise, était impliqué dans des complots d’assassinat visant Patrice Lumumba. Cravatte avait en outre tenté de manipuler les élections et financé les sécessionnistes autour d’Albert Kalonji (qui finira exilé à Pétange). Dans le livre, le passage dédié à Cravatte tient malheureusement en une page. (Richtung 22 en a donné une version plus exhaustive dans le *Land*, à lire dans la rubrique « archive » de land.lu.)

Schmitz revient sur les mercenaires luxembourgeois dans les armées coloniales, du côté des Français en Algérie et en Indochine, et surtout du côté des Hollandais dans les Indes néerlandaises. (1 075 Luxembourgeois y auraient combattu entre 1815 et 1914, selon le décompte fait par Thomas Kolnberger et Ulbe Bosma.) C’est presque passant que l’auteur évoque une conséquence indirecte du colonialisme pour le Luxembourg. Il cite un passage d’un article rédigé en 2023 par le chercheur Bernardino Tavares et la médiatrice Aleida Vieira dans *Forum* : « Le colonialisme est forcément à l’origine de la migration lusophone au Luxembourg. En effet, de nombreux migrants portugais arrivent au Luxembourg pour échapper à la guerre menée pour l’indépendance des anciennes colonies en Afrique. »

Dans la conclusion, Schmitz aborde la question d’un « Schuldeingeständnis » de la part du gouvernement. En 2020, les Pirates l’avaient soulevée dans une QP : « Gedenkt den Här Premierminister sech am Numm vum Grand-Duché an am Numm vun der Regierung bei der Geschiedegte vun der Kolonialisierung fir d’Implicatioun vum Grand-Duché ze entschëllegen ? » Xavier Bettel bottait en touche. Il faudrait d’abord entreprendre « eng déifgräifend wëssenschaftlech Analys vun deem breede Sujet », répondait-il. En 2022, le ministère d’État signa une convention avec le C2DH, pour lancer le projet « Colonial History of Luxembourg ». (Le premier rapport intermédiaire sera présenté à la fin de l’année.) Les résultats de cette recherche historique devraient guider les éventuels « weider Schrëtt ». C’est du moins ce qu’a promis Xavier Bettel il y a quatre ans. ●

Pim Knaff und die „Machtgeilheit“

IIII Luc Laboulle

„Was das Escher ‚Wintertheater‘ der letzten Monate angeht, so warf Pim Knaff ‚führenden Politikern‘ anderer Parteien vor, ihre eigene ‚Machtgeilheit‘ über die Interessen der Stadt Esch gestellt zu haben. Damit müsse jetzt Schluss sein. Das habe Esch nicht verdient, das hätten die Escher Bürger nicht verdient, so Pim Knaff“, berichtete das *Lëtzebuurger Journal* am 21. März 2000. Fünf Wochen bevor in Esch/Alzette Neuwahlen stattfanden, weil LSAP und CSV sich bei den Koalitionsverhandlungen nicht einig geworden waren, welche Partei den Bürgermeister stellen sollte. Und dem *Jeudi* erzählte Pim Knaff wenige Wochen später: „Il [l’électeur] a pu se rendre compte que les partis n’œuvrent pas tous dans l’intérêt général. Ça montre que la démocratie est fragile quand la politique est faite par des hommes qui ont des ambitions personnelles.“ Als Oppositionsrat hatte Knaff hohe moralische Ansprüche, er nahm kein Blatt vor den Mund, mit seinen politischen Gegner/innen ging er manchmal hart ins Gericht.

Seit einigen Wochen steht Pim Knaff, seit 2017 Schöffe in einer Koalition der DP mit CSV und Grünen, selbst in der Kritik. Vor zwei Monaten war der 58-jährige Rechtsanwalt wegen schwerer Steuerhinterziehung verurteilt worden. Die Oppositionsparteien LSAP, déi Lénk, ADR und Piraten forderten ihn daraufhin zum Rücktritt auf. Knaff weigerte sich, weil es ein privates Vergehen sei, das nicht mit der Ausübung seines Schöffenamts in Verbindung stehe. Sowohl die DP als auch ihre Koalitionspartner stärkten ihm den Rücken. Die Grünen betonten jedoch gleichzeitig, dass sie enttäuscht über die Affäre seien und selbst „andere Schlüsse“ daraus gezogen hätten; der Escher CSV-

Bürgermeister Christian Weis unterstrich in seiner Mitteilung, „que chacun.e doit agir de manière intègre et honorable dans l’exercice de ses fonctions“.

Für die DP und ihre beiden Koalitionspartner ist die Affäre noch nicht ausgestanden. Der linke Oppositionsrat Marc Baum hat für die Gemeinderatssitzung vom heutigen Freitag einen Punkt auf die Tagesordnung setzen lassen, um über die „Deontologie-Regeln des Bürgermeisters und des Schöffensrats der Stadt Esch“ zu debattieren. Häufig werden solche Anfragen der Opposition vom Bürgermeister ans Ende der Tagesordnung gestellt, doch Christian Weis scheint dem Thema größere Bedeutung einzuräumen, denn er will es schon in ersten Drittel der Sitzung behandeln. Pim Knaff wird sich demnach heute erstmals öffentlich zu seiner Affäre äußern müssen, was er bislang stets abgelehnt hat.

Die Escher Sozialisten haben diese Woche erneut darauf hingewiesen, dass es sich eben nicht nur um eine Privatan gelegenheit handle, sondern die Glaubwürdigkeit und die Integrität der gesamten Escher CSV-DP-Grüne-Koalition unter der Affäre leiden würden. Was der LSAP die Oppositionsarbeit künftig „enorm einfach“ machen werde, wie Rätin Liz Braz es am Mittwoch im *100,7* ausdrückte. Tatsächlich steht Pim Knaff schon seit geraumer Zeit auch wegen der intransparenten Finanzverwaltung der von ihm präsi dierten und von der Gemeinde mit Millionen bezuschussten Kulturvereinigung Fresch asbl. in der Kritik. Zwischen 2021 und 2023 habe Fresch in ihren Bilanzen 3,5 Millionen Euro als „frais divers généraux“ aufgeführt, ohne dass bekannt sei, wozu die-

ses Geld benutzt wurde, sagte LSAP-Fraktionssprecher Steve Faltz gestern dem *Tageblatt*. Auch Mitglieder des Verwaltungsrats von Fresch fordern seit Monaten eine detaillierte Auflistung dieser Ausgaben, die jedoch vom Präsidenten und dem ihm als hohem Beamten direkt unterstellten Kassenwart bislang nicht vorgelegt wurde.

Vor einer Woche hatte sich zudem eine überparteiliche Bürgerinitiative gegründet, die den Rücktritt Knaffs mit einer Petition und anderen Aktionen fordern will. Allerdings erwies es sich als nicht so einfach, nicht parteipolitisch engagierte Bürger/innen zu finden, die bereit sind, sich für diese Sache einzusetzen und auch in den Medien aufzutreten. Bislang hat die Initiative noch nicht öffentlich Stellung bezogen.

Der politische Druck auf Pim Knaff, seine Partei und ihre Koalitionspartner in Esch dürfte in den kommenden Wochen hoch bleiben. Es bleibt abzuwarten, wie lange der DP-Schöffe ihm noch standhalten kann und die Parteiführung ihn dabei unterstützt. Umso mehr die Opposition (mit Ausnahme der Piraten) nicht die Auflösung der Koalition oder Neuwahlen fordert, sondern lediglich Knaffs Rücktritt. Mit Amela Skenderovic würde für ihn eine liberale Hoffnungsträgerin nachrücken, die im Oktober bei ihrer ersten Kandidatur zu den Kammerwahlen mehr Stimmen bekam als Pim Knaff und die Escher DP-Rätin Daliah Scholl, und die am 9. Juni den Einzug ins Europaparlament nur knapp verpasste. Ihr vor den nächsten Wahlen nicht mehr Sichtbarkeit durch mindestens ein politisches Mandat zu gewähren, wäre von der DP fast schon fahrlässig. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Vorarbeit

In den Niederlanden führt die Partij voor de Vrijheid die neue Regierung an. In Belgien ist die Nieuw-Vlaamse Alliantie (N-VA) mit der Regierungsbildung beauftragt. So weit zu Benelux. Andernorts regieren Fidesz, Fratelli d’Italia, Občanská demokratická strana, Schweizerische Volkspartei, Sverigedemokraterna. Bei den Europawahlen setzte sich die schleichende Faschisierung fort.

In Frankreich verlor der autoritäre Liberalismus vor zwei Jahren die parlamentarische Mehrheit. Nun löste sein Vollzugsbeamter das Parlament auf. Die Familie Le Pen soll dem Neoliberalismus wieder Autorität verschaffen. Die Börse meldete überraschte Kapitalbesitzer.

Die Rechtsradikalen sind nicht illiberal: „An der Wirtschaftspolitik bekennt d’ADR sech zu enger liberaler Politik an zum fräien Handel“ (Wahlprogramm 2023, S. 293). Sie setzen liberale Politik autoritär-nationalistisch durch. Sie schieben die Verantwortung auf die Hautfarbe, Religion, Nationalität von Sündenböcken. In Luxemburg lautet das Codewort: „Wachstumsdebatte“. In den USA könnte bald wieder ein faschistischer Millionär regieren.

Der Faschismus bekämpfte mit SA und *Camicie nere* die Arbeiterbewegung. Er bekämpfte die staatlichen Institutionen. Seine Enkel haben keine wehrhaften Gegner. Sie benutzen die Institutionen. Sie kämen vielleicht in einer Koalition mit der CSV oder der DP an die Macht.

Konservative, liberale, sozialdemokratische, grüne Parteien erklärten erst dem Terrorismus den Krieg, dann dem Covid. Mit Dutzenden Gesetzen rüsteten sie für kommende Krisen. Auf Kosten der bürgerlichen Freiheiten. Sie leisteten postdemokratische Vorarbeit.

DP, LSAP, Grüne und CSV stockten mit dem Gesetz vom 5. Juli 2016 die Mittel des Geheimdienstes auf. Das Gesetz vom 30. Mai 2005 und sieben folgende erlauben die Überwachung und Auswertung von Handy- und Computerdaten. Zum Schutz der Staatssicherheit. Das Gesetz vom 17. Mai 2017 erlaubt, die Fingerabdrücke, DNA-Profil und Daten von Reisenden zu sammeln.

Nach den Anschlägen in den USA und Frankreich verabschiedeten CSV, DP, LSAP und Grüne Terrorismusgesetze vom 12. August 2003, 27. Oktober 2010, 26. Dezember 2012, 18. Dezember 2015, 3. März 2020. Jedes Mal wurde der Straftatbestand ausgeweitet. Eine rechtsradikale Regierung wird politische Gegner als Apologeten, Komplizen, Terroristen verfolgen können. Wer heute 35 000 tote Zivilisten in Gaza erwähnt, wird als Apologet des Terrorismus eingeschüchtert.

Mit dem Gesetz vom 8. Juni 2004 können außerparlamentarische Proteste, gewerkschaftliche Mobilisierung als „rébellion et sédition“ verfolgt werden. Das Gesetz vom 7. August 2023 verschärft es. Mehr wird eine rechtsradikale Regierung nicht für einen Polizeistaat verlangen.

Das Gesetz ahndet die Autoren von „chansons, pamphlets, figures, écrits, imprimés, dessins, gravures, peintures, emblèmes, images ou par tout autre support“, die „[ont] publiquement outragé les moeurs“. Mehr wird eine rechtsradikale Regierung nicht zur Zensur brauchen.

Diese Gesetze bieten keinen Schutz gegen einen autoritären Staat. Sie dienen ihm als Instrumente. Rechtsradikale würden keine Rechtsbeugung nötig haben. Höchstens einige rechte Richter. Die gibt es immer.

„Souverän ist, wer über den Ausnahmezustand entscheidet.“ Verspruch der Nazi-Jurist Carl Schmitt (*Politische Theologie*, S. 9). Zur endgültigen Machtübernahme verhängten die Faschisten stets den Ausnahmezustand. Artikel 48 der neuen Verfassung erlaubt der Regierung, den Ausnahmezustand auszurufen. Wenn sie „[des] atteintes graves à la sécurité publique“ feststellt. „Ces mesures peuvent déroger à des lois existantes.“ Die radikale Rechte nennt schon Bettlerinnen eine Bedrohung der öffentlichen Sicherheit. ● ROMAIN HILGERT





Die CGFP-Führung bei der Saalkundgebung der Staatsbeamtengewerkschaft am 29. April im Dommeldinger Parc Hotel

Ob die CGFP sich in die LSAP verliebt?

IIII Peter Feist

Vielleicht meinte CSV-Premier Luc Frieden es doch nicht so ernst, als er am Ende der Debatte über den *état de la nation* vorigen Donnerstag im Parlament die Abgeordneten einlud, Fragen an die Regierung in Zukunft spontaner zu stellen: „Tac au tac, wéi am Ausland.“ Denn als Mars Di Bartolomeo (LSAP) das gleich am Premier selber ausprobierte, zog der es vor, nicht zu antworten.

Dabei hätte Luc Frieden die eine Frage, welche gemeinsame Steuerklasse der Regierung mit ihrer Steuerreform vorschwebt – 1, 1a oder 2 –, mit „das ist verfrüht“ beantworten können. Und die zweite, ob eine Rentenreform auch für die Pensionsregimes im öffentlichen Sektor gelten soll, mit „selbstverständlich“. Schließlich unterscheiden sich seit der Reform von 1998 die Regimes im *Public* von dem im *Privé* nur noch in einem Punkt.

So einfach aber scheint das nicht zu sein. Als Frieden in seiner Erklärung zur Lage der Nation die Renten erwähnte und ankündigte, „an der Sich no engem breede Konsens wäerte mir och proaktiv d’Gespréich mat där Generatioun sichen, déi am wäitste vun der Pensiouen fort ass, mee am längsten mat de Konsequenzen vun eisen Decisiounen liewe muss“, schickte die Staatsbeamtengewerkschaft am Tag danach eine „deutliche Warnung“ an die Regierung: Je größer die Diskussionsrunde würde, desto schwerer werde ein „vernünftiger Konsens“ zu haben sein. Oder komme es der Regierung darauf an, „Uneinigkeit herbeizuführen, damit die politischen Entscheidungsträger danach im Alleingang handeln“? Das wäre in den

Für den Privatsektor gibt es 24 Milliarden Euro Rentenreserve. Der Pensionsfonds für den Staat muss noch während Jahrzehnten Fünf-Sechstel-Pensionen finanzieren

Augen der CGFP „unverantwortlich“. Die geeignete Runde für die Rentendiskussion sei „das bewährte Tripartite-Modell“.

Doch so entschlossen, wie die CGFP mit ihrer „Warnung“ wirkte, möchte sie sich über diese Pressemitteilung hinaus nicht weiter zu den Renten äußern, wenn man sie fragt. Und nicht über das Interview hinaus, das ihr Präsident Romain Wolff am Montag dem *Radio 100,7* gab: Es gehe der CGFP nicht darum, die junge Generation von einer Debatte auszuschließen, sondern um die Begrenzung des Teilnehmerkreises. Sozusagen als strategisches Prinzip. Aber damit soll es erst einmal genug sein. Die CGFP hält sich nun ähnlich zurück wie der Premier, der nichts zu den öffentlichen Pensionsregimes sagen wollte. Beide Seiten vermeiden es, die jeweils andere zu reizen. Es sind ja auch bald Sommerferien.

Dass eine erweiterte Rentendebatte politisch unübersichtlich würde, hätte die CGFP vielleicht besonders zu fürchten. Dass dann die *Pensiounen beim Staat* auf den Tisch kommen, ist unausweichlich. Was daraus folgen kann, deutete vor fünf Wochen eine von der Zeitschrift *Forum* organisierte Diskussion mit Spitzenleuten der Partei-Jugendverbände an: Als sie darauf zu sprechen kam, dass ein Drittel der im öffentlichen Sektor (Staat, Gemeinden und Eisenbahner der CFL) ausgezahlten Renten bei 8 000 Euro und mehr pro Monat liegen, meinte der Vertreter der Jonk Lénk, so hohe Renten müssten „runter“. Der Ko-Präsident der Jungsozialisten fragte sich, „ob der Staat diese hohen Renten weiter unterstützen sollte“ (*d’Land*, 17.5.2024).

Dabei sind diese hohen Pensionen Echos der Vergangenheit. Für frühere Staatsbeamte fielen, teilt das Ministerium des öffentlichen Dienstes mit, 94 Prozent der zum 1. Januar dieses Jahres ausgezahlten Pensionen ins „Übergangsregime“. Jenes Regime, in dem die Pension auf den letzten Bezügen berechnet wird und brutto bis zu fünf Sechstel davon erreichen kann. Mit dem Schüren von Sozialneid darauf hatte ADR-Vorläufer Aktionskomitee 5/6 bei den Kammerwahlen 1989 auf Anhieb vier Sitze errungen, 1994 das ADR Fraktionsstärke erlangt. Fünf Sechstel gelten seit der Pensionsreform von 1998 im öffentlichen Sektor für alle bis dahin schon Pensionierten weiter. Bis zu fünf Sechstel bei der Pensionierung können es für Aktive sein, die ihren Dienst bei Staat, Gemeinden oder CFL vor dem 1. Januar 1999 antraten. Je später der Dienstantritt erfolgte,

desto näher liegt die Pension bei 72 Prozent der letzten Bezüge (fünf Sechstel sind 83,33 Prozent). Das Ministerium des öffentlichen Dienstes geht davon aus, dass im Jahr 2046 die letzten Alterspensionen für Staatsbeamte im Übergangsregime neu zuerkannt werden.

Weil es sich dabei um historische Pensionen handelt, wären sie in einer großen Debatte – der Premier sprach im *état de la nation* davon, „all Bierger“ zu beteiligen – vermutlich nicht schwer zu begründen. Nicht so leicht zu handhaben wäre mit dem einzigen Unterschied, der seit dem 1. Januar 1999 die öffentlichen Pensionsregimes von Staat, Gemeinden und CFL vom Regime des Privatsektors noch trennt: In Letzterem werden Rentenbeiträge höchstens auf fünf Mal den Mindestlohn erhoben. Wer brutto mehr verdient, führt nicht mehr an die Rentenkasse ab. In den öffentlichen Regimes gibt es so einen *Cotisationsplaffong* nicht.

Renten ohne Limit aber folgen daraus nicht. Die Berechnung der Beamtenpensionen basiert immer auf statutarischen Bezügen. Die sind sehr wohl begrenzt; die höchste Gehaltsstufe S4 beim Staat gilt für den Premierminister. Allerdings herrscht über die Pensionen im öffentlichen Sektor Intransparenz. Publik gemacht wird nur das Nötigste. Und selbst diese wenigen Informationen können in die Irre führen, wenn Fünf-Sechstel-Pensionen mit solchen aus dem neuen, seit 1999 geltenden Regime zusammengeworfen werden. In einer Rentendebatte „mat all Bierger“ könnte sich das rächen. Denn vielleicht kommt der politische Vorschlag auf, auch in den drei Regimes



Wirtschaft

Die LSAP hört nicht auf, nach den Pensionen beim Staat zu fragen. Vielleicht bringt sie damit die Rentenreform der CSV zum Stillstand

des öffentlichen Sektors ein Beitragslimit einzuführen, und gewinnt im Laufe der Diskussion an Attraktivität.

Gegen so ein Limit hat die CGFP sich immer gewehrt. Zuletzt ihr Präsident am Montag im 100,7: „Das wäre eine Verschlechterung.“ Die wechselnden Regierungen verstanden das. Sonst wäre im höheren Staatsdienst die Forderung nach einem Zusatzrentensystem aufgekommen, ähnlich dem „zweiten Pfeiler“ im Privatsektor, den Betriebs-Zusatzrenten. Weil Zusatzrenten beim Staat kaum etwas anderes sein könnten als ein Extra im schon bestehenden System für besonders viel verdienende Beamte, erschien diese Neuerung politisch viel zu aufwändig. Ausgaben hätten sich dadurch ebenfalls kaum sparen lassen. Der Staat bezahlt ja ohnehin.

Umso verdächtiger muss der CGFP vorkommen, dass die CSV-DP-Regierung in ihren Koalitionsvertrag geschrieben hat, betriebliche und private Zusatzrenten steuerlich stärker zu fördern, werde „analysiert“. Und dass sie das in Verbindung bringt mit der „langfristigen Absicherung“ der Renten. Zwar sind unter den 134 500 privaten Altersvorsorgeverträgen, die Ende 2022 allein bei Versicherungsunternehmen registriert waren, vermutlich nicht wenige von Beamten. Doch wie CSV-Sozialministerin Martine Deprez gegenüber dem *Land* Anfang des Jahres feststellte, „werden die meisten dieser Verträge zur Optimierung der Steuererklärung abgeschlossen“ und nicht zum Rentensparen (*d'Land*, 5.1.2024). Soll das eines Tages anders sein – was am Finanzplatz na-

türlich begrüßt würde – müsste der „dritte Pfeiler“ der Altersvorsorge vielleicht ganz neu entworfen werden. Oder der Anreiz zum Sparen im dritten Pfeiler würde durch Abbau im ersten hergestellt. Zum Beispiel durch die Ausdehnung der Beitragsobergrenze im Privatsektor auf den öffentlichen. Die CGFP müsste das mindestens als Affront auffassen.

Und die Regierung müsste es wollen. Die erste DP-LSAP-Grüne-Regierung dachte darüber nach, weiterzumachen, wo 2012 die damalige CSV-LSAP-Regierung mit der von Luc Frieden und Mars Di Bartolomeo entworfenen Reform aufgehört hatte. Weil sie fand, dass das auch bedeutet hätte, einen *Plaffong* beim Staat einzuführen, ließ sie die Finger davon.

Noch ist nicht klar, was für eine Rentenreform die DP-CSV-Regierung anstrebt. Nach wie vor vermeidet sie es, diesen Begriff zu benutzen. Luc Frieden gebrauchte ihn im *état de la nation*, um zu relativieren: „Egal ob a wéi eng Reformen aus dem Debat ervirginn...“ Wer „ob“ sagt, kann sich sogar vorstellen, dass nichts passiert.

Ziemlich klar ist, dass die Regierung abwarten will, was für eine Stellungnahme der Wirtschafts- und Sozialrat zu den Renten macht. Noch vor den Sommerferien soll sie vorliegen. Zu vermuten ist, dass die Gewerkschaften und der Unternehmerdachverband UEL sich nicht einig sein werden. Dass Erstere sagen werden, es müssten vor allem neue Einnahmen her, Letztere dagegen, dass höhere Beiträge oder neue Steuern zur Finanzierung eines ohnehin

viel zu großzügigen Rentensystems Gift für den Standort seien. 2011 und 2012 waren die Positionen dieselben. Die Rentenreserve für den Privatsektor umfasste damals elf Milliarden Euro. Die CSV-LSAP-Regierung streckte ihre Reform über 40 Jahre. Ende 2022 – der letzte offiziell bekannte Stand – war die Rentenreserve 24 Milliarden schwer. Wer weiß, wie lange die Sozialministerin dabei bleibt, die 2012 beschlossenen 40 Jahre auf 20 Jahre verkürzen zu wollen?

Auch, falls der mit ziemlich vielen Wassern gewaschene Ex-Minister Mars Di Bartolomeo dabei bleibt, nach den „Pensionen beim Staat“ zu fragen. Dass Luxemburg fast ein Einheits-Rentensystem hat, abgesehen vom Übergangsregime mit fünf Sechsteln, ist dabei wahrscheinlich gar nicht der Punkt. Sondern die Unterschiede in der Finanzlage beider Systeme – die groß sind.

Das ergibt sich beim Blick auf den Mehrjahreshaushalt 2023-2027, den CSV-Finanzminister Gilles Roth im März präsentiert hatte: Für den öffentlichen Dienst würden die Pensionsausgaben von 1,2 Milliarden Euro im Jahr 2023 auf 1,5 Milliarden im Jahr 2027 zunehmen. Damit das klappt, muss die Staatskasse dem Fonds de pension, dem staatlichen Spezialfonds, aus dem alle Staats-Pensionen bezahlt werden, dieses Jahr voraussichtlich 904 Millionen zuschießen, 2027 rund 1,1 Milliarden. Denn die Einnahmen schätzt der Mehrjahreshaushalt nur auf 365 Millionen dieses Jahr und auf 382 Millionen im Jahr 2027. Wobei, wie das Ministerium des öffentlichen Dienstes auf

Anfrage präzisiert, der Beitrags-Anteil von acht Prozent auf den Bruttobezügen der aktiven Beamten dieses Jahr 265 Millionen ausmachen dürfte. Weitere 100 Millionen sind Transfers aus der Rentenkasse CNAP für Beamte, früher *salariés* oder Staatsangestellte waren.

Würde man 265 Millionen Euro aus Beiträgen weitere 265 Millionen als *part patronale* und denselben Betrag als Fiskalanteil hinzurechnen, ergeben sich 795 Millionen. 895 Millionen mit 100 Millionen Euro an Transfers. Jene Summe, mit der man die Einnahmen zur Finanzierung der Renten im öffentlichen Dienst mit den Umlageregeln im *Privé* vergleichen könnte. Bei Staats-Rentenausgaben von 1,269 Milliarden dieses Jahr wäre der Fonds de pension tief im Defizit – gliche die Staatskasse nicht alles aus. Natürlich sind die Ausgaben nicht zuletzt deshalb so hoch, weil Fünf-Sechstel-Pensionen mitgeschleppt werden. 2023 machten sie fast 97 Prozent der Staats-Pensionsausgaben aus. Doch liegt das Argument nicht weit, dass nicht die Renten im *Privé* mit 24 Milliarden Euro Reserve ein Problem haben, sondern die Systeme im *Public*, die von der Hand im Mund leben. Vielleicht benutzt die LSAP dieses Argument, wenn es konkreter wird um die Renten. Nach der Pensionsreform 1998 wurde sie ein Jahr später aus der Regierung gewählt. Nun könnte sie ihre Chance zur Revanche wittern. Mag ja sein, dass eine große Reform des Systems angezeigt ist und „eng breet Debatt“ auch. Aber wenn die CSV daran krachend scheitert, während die Sozialisten das Herz der CGFP erringen, wäre das ein historischer Erfolg für sie. ●



Sven Becker

« Friction de marché »

III ENTRETIEN : PIERRE SORLUT

Les problématiques sociétales et environnementales intègrent doucement la réglementation financière

D’Land : À la conférence académique Sustainable Financial intermediation que vous organisez pour l’Uni.lu, seront abordés les thèmes des genres et d’environnement. La finance, plus associée au néo-libéralisme, devient-elle woke ?

Diane Pierret : On ne demande pas à un financier de faire des œuvres caritatives, mais la recherche n’est pas à associer au libéralisme à tout crin. J’ai commencé mon doctorat en 2009 en pleine crise financière et ce qui m’intéressait, c’était de comprendre comment on en arrive là (à la crise des subprimes qui a mené une crise de liquidité des banques, voire de solvabilité, ndlr). Comprendre pourquoi un entrepreneur n’arrive plus à lever des fonds pour poursuivre ses activités.

Vous vous êtes spécialisée dans la réglementation bancaire ?

Oui, dans le champ académique du *banking* qui n’était alors pas si développé en finance. Cela a changé depuis. Le prix Nobel d’Économie a été attribué en 2022 à Ben Bernanke, Douglas Diamond et Philip Dybvig pour leurs travaux sur l’assurance des dépôts des banques. Une théorisation du phénomène de *bank run* qui datait en fait de 1983 et appliquée à la crise de 1929.

Le mois prochain vous vous focalisez sur la *sustainable financial intermediation*, un champ académique en développement ?

Ça l’est devenu un petit peu, un champ de recherche à part entière, mais je pense qu’au départ, il s’agit plutôt d’un enjeu sociétal. Chaque discipline apporte sa pierre à l’édifice. Pas mal de chercheurs viennent du *banking* (et pas forcément de la finance durable). Pendant des années, on a étudié ce concept de réchauffement climatique comme une externalité négative. Le fait de poursuivre son objectif individuel engendre parfois des conséquences négatives sur le reste des agents. Par exemple, les banques maximisaient leur fonction objective, qui est de générer des profits, mais parfois en prenant trop de risques. Les grandes banques bénéficient notamment de ce qu’on appelle les *implicit government guarantees*, la promesse implicite que l’État les sauvera en dernier ressort.

Oui. *Too big to fail*...

Voilà. Cette croyance alimente leur croissance et leur puissance. Si bien qu’une déconfiture aurait un effet dévastateur sur le reste de l’économie. Mais en plus, cela leur donne des incitants à prendre encore plus de risques. Les décideurs de banques, commissionnés, savent qu’ils n’auront pas à subir toutes les conséquences négatives en cas de faillite.

Dans quelle mesure le réchauffement climatique est pris en compte dans la réglementation bancaire ?

Pour les banques, ne pas agir face à une externalité a des conséquences. Voyez, par exemple, quand il neige. Ceux qui ne balaient pas le trottoir devant leur domicile provoquent des désagréments pour les autres. L’État oblige à débayer pour éviter les chutes et les fractures, coûteuses pour la société. C’est là que la régulation fait du sens.

Donc imposer aux banques d’agir contre le réchauffement climatique ferait du sens...

Parfois il n’y a pas besoin d’imposer. Les banques peuvent d’elles-mêmes vouloir se protéger contre le risque climatique.

Quelles réglementations existent pour faire que les banques investissent dans le durable ?

Cela passe pour l’instant par la régulation du capital. Selon les accords de Bâle, les banques doivent détenir une fraction de leur bilan en fonds propres pour se couvrir en cas de dévalorisation d’actifs. Cette fraction est définie en fonction du risque porté par les actifs. Plus les actifs sont risqués, plus la banque doit avoir de fonds propres.

Comment le risque environnemental se matérialise-t-il ?

De deux façons. Par le risque de transition et par le risque physique, climatique. Le premier s’applique aux activités économiques qui vont être de moins en moins rentables, parce que de plus en plus régulées, taxées ou parce qu’elles menacent de disparaître. Par exemple, les entreprises actives dans les énergies fossiles. Le risque climatique ou physique recouvre la probabilité que des activités cessent à cause d’aléas météorologiques liés à la géographie, comme des inondations ou une sécheresse.

Des réglementations imposent-elles de prendre ces risques en compte dans la gestion bancaire ?

Ces risques sont intégrés économiquement. Le risque porté par les sociétés concernées est plus élevé. Le coût du capital sera plus élevé pour toute entreprise pétrolière qui souhaitera développer un projet d’infrastructure. On peut très bien imaginer que s’ajoutent à terme des réglementations qui pénalisent les activités émettrices de dioxyde de carbone.

Et des bonus pour les initiatives vertueuses d’un point de vue environnemental ?

Exactement. On pourrait rendre le prêt à certaines activités vertes plus intéressant pour la banque.

Mais cela n’existe pas encore...

Non. Une partie des contributions soumises pour la conférence des 29 et 30 juillet abordent le sujet. Dans *Capital Regulation in the Presence of Physical Climate Risk*, Kartik Anand et Natalya Martynova considèrent que le risque climatique s’endogénise. Plus les banques financent des projets polluants (*brown assets*), plus ces sociétés continuent à opérer, plus le risque climatique augmente. Et via une régulation du capital qui favorise les *green assets*, on peut inciter les banques à prêter aux entreprises plus vertes et ainsi diminuer le risque climatique.

L’UE, relativement à la pointe de la lutte contre le réchauffement climatique, n’a-t-elle pas lancé d’initiative en la matière ?

Nous en sommes à la collecte de données. La Banque centrale européenne a fait une série de stress tests climatiques pour collecter les données sur ces deux risques-là, de transition et physique, pour voir à quel point les firmes et les banques arrivaient à suivre cette crise.

Quelle a été la conclusion des tests ?

Je pense que le but principal de ces stress tests-là, c’est de collecter les données, de mieux comprendre la sensibilité de certains genres d’actifs aux deux types de risques. De toute façon, les organisateurs des stress tests ont tendance à ne pas se montrer alarmistes. Mais ça, c’est politique.

La CSSF s’est fixée comme priorité de suivre l’exposition du secteur financier au risque climatique. Comment cela se matérialise ?

C’est essentiellement pour sensibiliser les acteurs à collecter des données : élaborer un modèle de données, améliorer leur qualité, travailler sur leur pertinence. Il s’agit de pondérer le risque des actifs sous-jacents du portefeuille des banques. Si l’on veut comprendre quelle politique va fonctionner, il faut déterminer des modèles, comme dans la contribution dont on parlait, mais il faut aussi pouvoir les tester. Il faut des données de qualité au niveau des banques, mais aussi au niveau des entreprises investies ou de l’actif gagé.

Aucun modèle ne fait pour l’instant l’unanimité ?

Pas que je sache. Élaborer un modèle permettant de définir la régulation de capital en fonction de types d’actifs, de leur degré de nuisance pour l’environnement ou, au contraire, leur intérêt... c’est extrêmement compliqué. Puis se pose la question de savoir si on doit aller dans le sens de la taxation (du carbone) et des subsides (des investissements verts). Pas mal d’outils permettraient d’atteindre cet objectif. Mais il faut bien étudier le fonc-

tionnement de ces outils avant de les implémenter car les politiques publiques ont souvent des conséquences inattendues. Deux papiers étudiés à la conférence essaient de développer des mesures de l’empreinte écologique des entreprises. C’est aussi compliqué du fait de l’asymétrie d’informations entre la banque et le régulateur, et entre la banque et la société qui emprunte. La banque aura besoin de moins de capital pour financer si la mesure de risque est plus basse. Elle n’a pas donc forcément intérêt à révéler toute l’information.

Comment on résout ce problème ?

Il y a un champ de recherche dédié : *Mechanism design*. Mais pour l’heure, nous en sommes aux ratios de capitaux (via la directive CRD, ndlr). La plupart de ces ratios se basent sur les actifs pondérés pour le risque (*risk-weighted assets*) des banques, et la régulation qui prend en compte ces ratios exige que les banques financent les actifs par plus de fonds propres si ces actifs sont risqués. Les banques calculent ces « poids pour le risque » (*risk weights*) pour chacune de leurs positions à l’actif elles-mêmes et les communiquent au régulateur. C’est la même logique avec le rating ESG (pour *Environment, Social and Governance*, ndlr) et tout ce qui est informations sur la transition écologique d’une société. Cette dernière n’a pas intérêt à dire : « Non, nous, on ne fait rien. On pollue. » Il faut retrouver l’information. Pour les banques, nous avions retrouvé des mesures qui se basent sur les prix de marché. Le prix des actions reflète les vues de milliers d’investisseurs. La comparaison de la volatilité de l’action d’une banque et des mesures réglementaires offre un début de compréhension.

C’est-à-dire ?

Quand les deux sont désynchronisés, quand les acteurs du marché ont une autre vision du risque porté par une banque que le régulateur, alors cela devient intéressant de comprendre les causes de la divergence. L’article *Market-Based Green Firms* regarde aussi du côté des marchés, ce que les investisseurs pensent vraiment du côté vert d’une firme, pour voir ensuite si cela coïncide, ou pas, avec les notations des agences.

DBRS, Standard & Poor’s ou encore Moody’s prennent en compte les considérations environnementales des entreprises ?

Il y a des ratings ESG. En plus des notations de dette qui prennent en compte le risque économique. Les fonds d’investissement, les fonds de pension ou les fonds durables sont demandeurs de telles notations ESG. Et il y a une demande croissante pour les fonds verts. Mais le problème, c’est, encore une fois, qu’il y a toujours une erreur dans la mesure à partir du moment où l’information est donnée par la firme elle-même. D’où l’intérêt de prendre une autre mesure comme des mesures basées sur le prix du marché.

Dans un entretien publié chez *Paperjam* au sujet de votre étude *Green Collateral*, vous dites que l’immobilier écologique reste inaccessible aux revenus modestes. Est-ce que vous pouvez étayer svp ?

Cette conclusion ne s’applique pas à un certain pays ou dans l’absolu, mais intervient dans le cadre d’un modèle. Un ménage avec des contraintes financières aura plus de difficulté à acheter une maison dotée d’un meilleur rating énergétique qu’une autre identique par ailleurs. Pourquoi ? Parce que le prix de cette maison est plus élevé. Si vous pouviez emprunter ce que vous voulez, soit le prix total de la maison, il n’y aurait pas de *collate-*

Diane Pierret
lundi au campus
Kirchberg de
l’Université du
Luxembourg



Sven Becker

« Les organisateurs des stress tests ont tendance à ne pas se montrer alarmistes. Mais ça, c’est politique »

ral requirements. Les ménages les plus modestes n’ont pas accès à l’immobilier vert parce qu’on leur demande un apport, fraction de la valeur de la maison. C’est une barrière à l’entrée que nous appelons friction de marché. Ces contraintes financières s’élèvent d’autant plus du fait des politiques macroprudentielles qui demandent non seulement un apport initial, mais aussi une limite de remboursement mensuel en fonction du revenu.

Vous avez mené cette étude sur base de données récupérées en Norvège...

Oui. Parce qu’il s’agissait-là des seules données accessibles et suffisamment précises en la matière avec les certificats énergétiques, mais aussi la composition des ménages, leur portefeuille d’investissement, les détails sur les transactions immobilières, etc.

L’étude *Green Collateral* fait partie du programme Green-FinHome. Pouvez-vous svp nous en dire plus sur ce projet mené au sein d’Uni.lu ?

Ce projet a été retenu dans le cadre d’une bourse cofinancée par la France et le Luxembourg. L’idée est d’alimenter le débat et les connaissances pour mieux gérer politiquement le logement

d’un point de vue écologique et bancaire, notamment la question des *green capital requirements*.

Donc vous concluez à ce que les réglementations sur les fonds propres sont contreproductives dans la vocation à généraliser le logement vert ?

Pas forcément, c’est une question compliquée mais il est vrai qu’une réglementation qui favorise l’acquisition d’un logement vert comme dans le cadre de *green capital requirements* peut avoir sa place à partir du moment où cette dimension n’est pas suffisamment prise en compte par la banque. Ce n’est pas pour rien que je passe beaucoup de mon temps dans les banques centrales. Il faut entretenir un dialogue. Certaines choses que l’on propose ne sont pas implémentables politiquement en Europe. Nous découvrons d’autres choses après avoir discuté avec les banquiers centraux et nous travaillons dessus.

Avez-vous des exemples ?

J’ai co-écrit un article sur les stress tests en Europe et aux États-Unis. Nous avons constaté des mesures imparfaites en comparant les deux systèmes. En Europe, on ne regardait qu’un seul ratio, le common tier one ratio basé sur une mesure des actifs pondérés au risque (*risk-weighted assets*). Nous nous sommes aperçus que le risque associé aux actifs critiques dans cette période de crise était anesthésié. Il n’y avait pas de perspective de long terme (*forward looking* basée sur les données de marché par opposition aux données comptables qui sont par définition uniquement centrées sur le passé). Pour se donner une idée, Dexia était considérée comme l’une des banques les plus fiables dans un stress test organisé à l’été 2011, avec l’une des meilleures capitalisations. Le groupe bancaire a fait faillite quelques mois plus tard.

Comment l’avez-vous expliqué ?

Nous avons regardé nos mesures de risques qui se basaient sur des données de marché, des données publiques, et on avait vraiment un classement inverse, une corrélation négative. On s’est rendu compte que le problème tenait à une pondération de zéro sur les obligations souveraines. Or, Dexia était très exposée à la Grèce. Il n’y avait pas de besoin supplémentaire en capital sur ces positions-là. Nous avons ainsi recommandé d’inclure les dettes souveraines avec une pondération dans le calcul des ratios de fonds propres.

Avez-vous des échanges avec les banques ?

Assez peu. Disons que quand on a parlé de *capital requirements*, qu’il fallait les augmenter ou qu’il fallait en ajouter, les banques ont moins ouvert leurs portes. Nous publions aussi en temps réel des mesures de risques systémiques sur les sites web des universités de New York et de Lausanne où je travaillais avant, le V-Lab. Il s’agit d’un site montrant notamment un classement des banques selon leur risque systémique. Cela ne plait pas forcément à toutes les parties concernées.

Aux États-Unis, des Républicains mettent en cause les classifications ESG et les classements des investissements en la matière. La politique européenne est marquée par du green bashing. Sentez-vous, dans le monde académique, les freins à la recherche en finance durable ?

La conférence Sustainable Finance Intermediation

Diane Pierret (Centre for Economic Policy Research et Université du Luxembourg) et Artashes Karapetyan (Essec Business School) organisent les 28 et 29 juillet au Mercure du golf Kikuoka la conférence <i>Sustainable Financial Intermediation in Credit and Housing Markets</i> . Une quinzaine de chercheurs exposeront leurs travaux et les confronteront au public composé d’académiques officiant dans des universités du monde entier, mais aussi issus des centres de recherche des banques	centrales. « C’est une plateforme pour présenter les résultats d’une recherche aux autres experts dans la profession, recevoir du <i>feedback</i> et améliorer son travail », explique Diane Pierret. L’objectif de ces chercheurs : publier dans l’une des trois prestigieuses revues financières américaines : <i>Journal of Finance</i> , <i>Journal of Financial Economics</i> et <i>Review of Financial Studies</i> . Un passage obligatoire pour être recruté par les meilleures universités. Le processus de	publication après la première soumission prend plusieurs années, une période jalonnée par des échanges entre le chercheur et l’éditeur.
		La quinzaine de contributions présentées à Kikuoka mettent en perspective l’efficacité de l’investissement ESG, la réglementation des besoins en capital, les prêts associés à de l’immobilier propre, l’activisme des investisseurs, le lobbying environnemental ou encore les biais de genres. PSO

[Suite de la page 13]

C'est plutôt le contraire. On obtient plus facilement des financements. Des postes spécialisés sont créés. Une filière du master économie et finance de l'Université y est vouée. La green finance n'est pas une discipline en tant que telle mais chacun contribue avec ses propres outils. Les principaux journaux ouvrent leurs pages à ces sujets.

À quel horizon on peut s'attendre à voir des réglementations contraignantes pour ne plus investir dans des *brown assets* ?

Je ne peux pas du tout vous répondre. Il y a une composante éminemment politique.

Une décision politique de la BCE donc qui est censée être indépendante des gouvernements. Pourquoi Francfort tarde à se saisir résolument du sujet ?

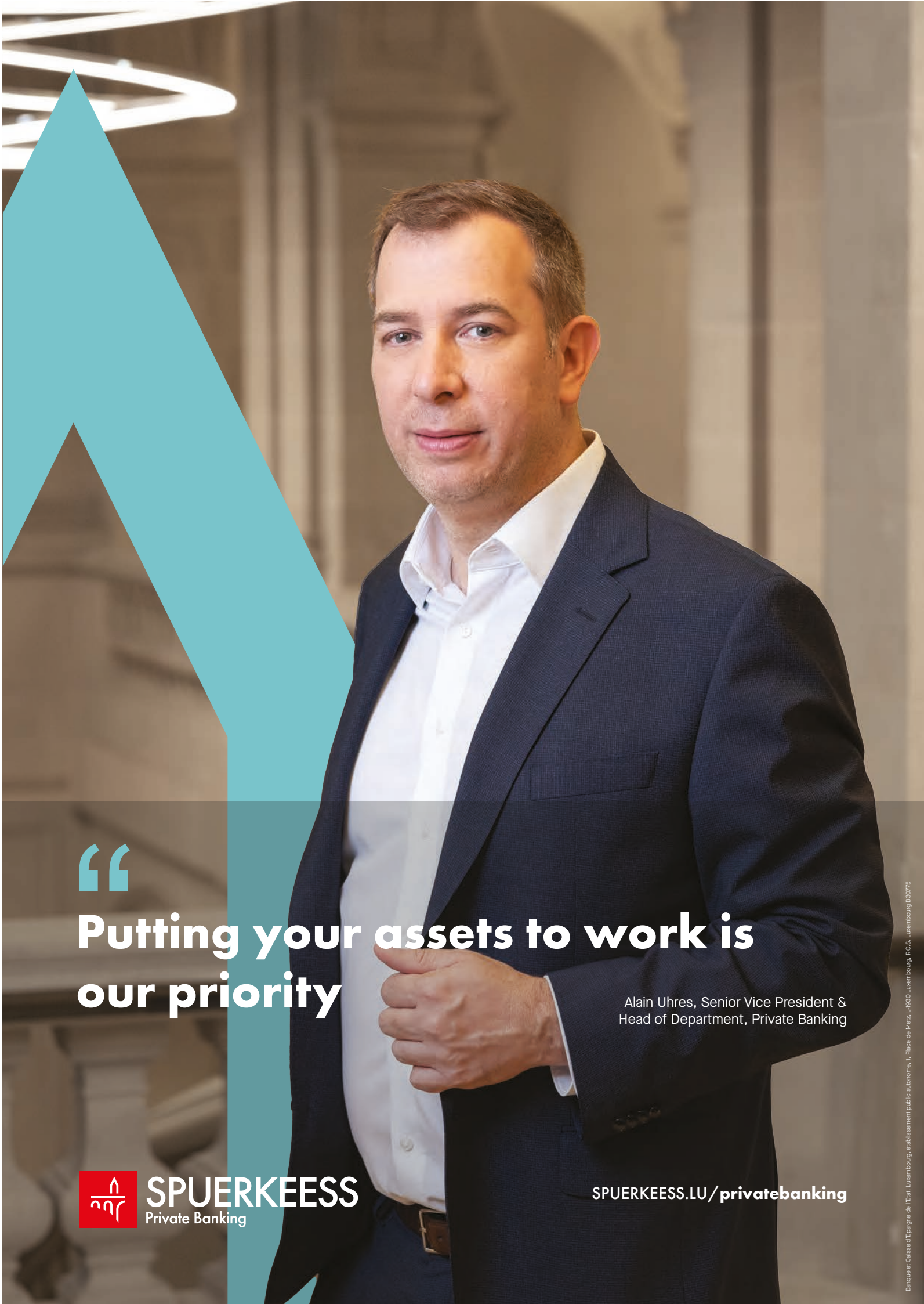
Le problème est que cet objectif n'entre pas forcément dans le mandat de la BCE qui vise exclusivement à maîtriser l'inflation et à assurer la stabilité financière. Maintenant, on parle d'un troisième mandat qui serait lié au changement climatique. Je pense que l'angle sur lequel on peut travailler pour les questions de changement climatique, ça reste la stabilité financière.

Quel levier faut-il activer selon vous pour favoriser la dimension durable en finance ?

Je trouve qu'il y a urgence à mener le débat sur les besoins en capital, comment les banques peuvent contraindre les entreprises à verdir leur production. Les États peuvent aussi réfléchir à de la taxation carbone et, réciproquement, à des subsides pour le verdissement. ●

À propos

Diane Pierret, 38 ans, est assistante-professeure à l'Université du Luxembourg et chercheure au Centre de recherche en politique économique (CEPR). Elle a auparavant travaillé au Swiss Finance Institute et à la Stern School of Business de la NYU. Elle a obtenu son doctorat en statistique à l'université catholique de Louvain. Diane Pierret est par ailleurs violoniste dans l'Orchestre de la place de l'Europe. pso



“
Putting your assets to work is
our priority

Alain Uhres, Senior Vice President &
Head of Department, Private Banking



SPUERKEESS
Private Banking

SPUERKEESS.LU/privatebanking

Banque et Cassa d'Epargne de l'Etat, Luxembourg, établissement public autonome, 1, Place de Metz, L-1830 Luxembourg, R.C.S. Luxembourg B30779



Les inondations au mois de mai à Luxembourg-Ville

ESG : Perpetuum mobile

IIII GEORGES CANTO

L'élaboration de la réglementation financière contre le réchauffement climatique semble un tâtonnement sans fin

Le *greenwashing*, cette pratique qui consiste à donner une image trompeuse des performances ESG d'une entreprise ou d'un produit financier, est la plaie de la « finance verte ». Dans son souci permanent de l'éradiquer, l'Autorité européenne des marchés financiers (mieux connue sous son acronyme anglais Esma) a décidé le 14 mai dernier que les fonds faisant apparaître l'adjectif « durable » ou le sigle ESG dans leurs noms devront gérer au moins 80 pour cent d'actifs respectant effectivement ces critères. Ce qui devrait notamment les conduire à exclure les producteurs d'énergies fossiles.

La tâche n'est pas mince. En mars 2024, l'ONG Claim Finance a révélé que sur 430 ETF (*exchange traded funds*) européens se disant « durables », 70 pour cent sont en fait exposés à des degrés divers à des entreprises développant des projets relatifs au charbon, au pétrole ou au gaz. Bien que les préoccupations liées à l'environnement et au climat soient déjà anciennes (avec comme point d'orgue les Accords de Paris en décembre 2015), c'est seulement en mars 2018 que l'UE a annoncé, sous le nom de « Plan d'action pour la finance durable », un ensemble de mesures visant à encourager les investisseurs à diriger davantage de capitaux vers des activités liées à la transition écologique, grâce en particulier à une meilleure transparence des entreprises et des produits.

Dans la foulée est apparue toute une série de directives et de règlements (SFDR, CSRD, taxonomie verte) tandis que des dispositifs existants (directive MIF 2, DDA) étaient adaptés à la nouvelle orientation. Peu après leur publication, certains textes ont dû être précisés et complétés pour en faciliter l'application. Il en a résulté un « mille-feuille réglementaire » (certains ont parlé de tsunami), complexe et coûteux à appliquer, et quelque peu contradictoire avec l'orientation libérale des institutions européennes. D'autre part, toute réglementation nouvelle incite certains de ceux qui y sont soumis à la contourner ou à en exploiter les failles. D'où la nécessité d'une révision quasi-permanente des dispositions mises en place.

L'interprétation des critères ESG a été laissée aux professionnels concernés, un boulevard pour le greenwashing

Le « cœur du réacteur » est constitué par le règlement sur la publication d'informations en matière de durabilité dans les services financiers (SFDR, pour *Sustainable finance disclosure regulation*), voté en 2019 et entré en vigueur en mars 2021. Il exige que les banques, les compagnies d'assurance, les entreprises d'investissement et les autres institutions financières rendent compte de leurs pratiques d'investissement durable aux investisseurs dans un format standardisé, afin que ces derniers puissent prendre des décisions éclairées concernant leurs investissements.

Sa disposition la plus connue, qui s'applique aux sociétés de gestion, est l'obligation de classer leurs fonds en trois catégories. Ceux qui sont conformes à l'article 6 du règlement ne présentent aucun caractère durable. En revanche les fonds conformes à l'article 8 (« vert clair ») mettent en avant des caractéristiques environnementales et/ou sociales et ceux conformes à l'article 9 (« vert foncé ») ont même des objectifs précis d'incidence positive de l'investissement sur l'environnement et la société. Ces deux dernières catégories sont soumises à des règles très strictes en matière d'information. Ainsi, la communication sur les fonds article 9 doit inclure « un indice de référence » correspondant au but choisi ou, à défaut, « une explication de la manière dont l'objectif doit être atteint ».

Fin 2021, 37 pour cent des encours européens dans la gestion d'actifs relevaient de l'article 8, mais à peine cinq pour cent de l'article 9, le plus exigeant. Ces fonds captaient alors deux tiers des nouveaux encours, selon Morningstar. Cette classification a rapidement rencontré des problèmes. Dès avril 2022, un an à peine après la mise en place du SFDR, un « règlement délégué » a obligé les maisons de fonds à revoir avant la fin de l'année leurs classifications, ce qui a provoqué la rétrogradation d'une partie non négligeable de leurs fonds article 9, au profit de la catégorie article 8. Fin mars 2024, les fonds article 9 ne représentaient plus que 2,9 pour cent des actifs tandis que ceux de l'article 8, bénéficiant aussi du transfert de fonds article 6, pesaient près de 56 pour cent du total.

La qualité de l'information est essentielle à la classification correcte des fonds. Or les données extra-financières fournies par les entreprises n'ont jamais été satisfaisantes. C'était déjà le cas avec la NFRD (Non Financial Reporting Directive) entre 2018 et 2023, et cela le reste avec la CSRD (Corporate Sustainability Reporting Directive) applicable depuis le 1^{er} janvier 2024 aux grandes et moyennes entreprises et aux PME cotées en bourse. Les informations portent trop souvent sur aspects matériels mesurables, donc principalement environnementaux, alors

[...]



Tesla : une moins bonne note ESG que Philip Morris pour S&P

[Suite de la page 15]

que les sociétés de gestion doivent aussi prendre en considération des éléments non matériels, tels que l'engagement social et la gouvernance, qui se révèlent insuffisants.

De façon plus générale, le SFDR a souffert d'un « problème congénital ». Il a été conçu avant tout comme un régime de publication d'informations visant à fournir aux intermédiaires financiers et investisseurs finaux les éléments dont ils ont besoin. Pour cette raison les législateurs se sont abstenus de définir précisément des concepts tels que « investissement durable », « caractéristiques environnementales ou sociales » ou « prise en compte des principales incidences négatives », leur interprétation étant laissée à la discrétion des professionnels concernés. Un vrai boulevard pour le *greenwashing*.

Selon Florent Deixonne, responsable de la stratégie réglementaire ESG chez Amundi, si le SFDR « a contribué à une meilleure transparence, ainsi qu'à accélérer la mobilisation autour de la finance durable au sein de l'UE, il n'a pas nécessairement atteint ses objectifs : mettre de l'ordre dans le marché des fonds durables et donner aux investisseurs, notamment aux épargnants particuliers, les bons outils pour faire des choix individuels ». C'est pourquoi la Commission européenne a lancé en septembre 2023 une vaste consultation sur une refonte du SFDR. Une des questions-clés est de savoir s'il convient de remplacer la classification actuelle par un système plus clair à quatre catégories, inspiré du dispositif britannique publié fin novembre 2023, où les fonds des articles 8 et 9 de l'UE sont répartis entre les labels *Sustainable Focus*, *Sustainable Improvers* et *Sustainable Impact*.

Les acteurs financiers semblent très partagés. Néanmoins, selon la Plateforme européenne sur la finance durable, ils seraient globalement « réticents à abolir les articles 8 et 9, car cela pourrait entraîner des coûts et des changements substantiels », au profit d'une (nouvelle) amélioration de l'existant. ●

Préférences

Entrées en application en août 2022, les révisions de la directive MIF 2 (marché d'instruments financiers) et de la directive sur la distribution d'assurance (DDA) imposent aux intermédiaires « offrant un conseil en investissement ou un service de gestion de portefeuille » de recueillir les préférences de durabilité de leurs clients avant de leur proposer un placement financier intégrant les critères ESG. Le nombre et la forme des questions sont libres à condition qu'elles portent sur trois points : la proportion de l'investissement que l'on souhaite dans des activités considérées

comme durables sur le plan environnemental par la classification européenne de 2020 (« taxonomie ») ; la proportion de l'investissement que l'on souhaite dans des « investissements durables » au sens du SFDR ; les modalités de prise en compte des « principales incidences négatives » de l'investissement (par exemple : émissions de gaz à effet de serre, déchets dangereux, violation des droits de l'homme, etc.).

En France, l'Autorité des Marchés Financiers a publié le 6 juin les résultats de 182 « visites-mystères ». Les préférences en matière de durabilité ne

sont abordées que lors d'un rendez-vous sur deux, plus souvent dans les cas de souscription. Seul un conseiller sur cinq les explique de manière détaillée. Des questions explicites sur ces préférences ont été posées lors d'un rendez-vous sur trois seulement. Dans deux tiers des rendez-vous, il n'y a pas eu d'explications sur la taxonomie, le SFDR ou les principales incidences négatives (PAI). D'autres études ont montré le faible degré de compréhension par les clients ou prospectus des concepts, termes, tableaux ou graphiques qui leur sont présentés. Pour le moment aucune proposition d'amélioration du dispositif n'a été émise. GC

d'Lëtzebuurger Land

Le Land cherche son assistant administratif (F/M)
CDI - temps partiel entre 60% et 100%

Depuis 1954, le Lëtzebuurger Land est un hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant.

Devenez le soutien administratif du Land au sein d'une équipe de 10 personnes.

Tâches :

- Gestion des abonnés ;
- Gestion des paiements ;
- Comptabilité et collaboration avec la fiduciaire ;
- Organisation de la distribution du journal ;
- Gestion des publicités en collaboration avec la régie externe ;
- Gestion des avis officiels ;
- Réception téléphonique ;
- Tâches administratives générales.

Profil :

- Titulaire d'un diplôme de formation supérieure ;
- Une expérience professionnelle de minimum 5 ans dans un poste équivalent ;
- Très bonne maîtrise du français et de l'anglais ; le luxembourgeois et l'allemand sont un atout ;
- Très bonne maîtrise d'un logiciel de gestion ;
- Très bonne maîtrise de l'outil MS Office (Word, Excel).

Vous êtes autonome, rigoureux et organisé.
Vous apportez le sourire, vous aimez le contact avec l'équipe et avez une écoute facile avec l'extérieur.

Début du contrat : 1^{er} octobre 2024

Envoyez votre lettre de motivation avec votre CV à Stephan Kinsch, gérant, au skinsch@land.lu

La notation en question

En janvier 2021, l'Esma s'est émue de la « nature non réglementée et non supervisée » du marché de l'ESG. En cause, les agences de notation extra-financière ESG, critiquées pour leur opacité et souvent accusées d'encourager le « capitalisme woke » ou de favoriser le *greenwashing*. Suite à une proposition de la Commission publiée en juin 2023, le Parlement européen et le Conseil ont conclu en février 2024 un accord provisoire visant à garantir une plus grande transparence et un meilleur contrôle des agences de notation ESG.

Toutes celles basées dans l'UE seront désormais agréées et supervisées par l'Esma. De plus, elles auront l'obligation (qui ne figurait pas dans la proposition initiale de la Commission) de fournir des notations environnementales, sociales ou de gouvernance bien distincte. En effet une note unique est inappropriée, un excellent score dans un domaine pouvant cacher des résultats désastreux dans un autre. Ainsi S&P Global a attribué à Tesla une note ESG globale deux fois inférieure à celle attribuée au fabricant de cigarettes Philip Morris (40 contre 85). Le LSE britannique classe aussi Tesla en-dessous de Philip Morris. Dans les deux cas Tesla reçoit une note ESG plus faible qu'ExxonMobil. Cette législation ambitieuse, qualifiée d'« historique », apportera plus de transparence dans l'attribution des notations ESG dans l'UE, mais faute d'accord sur les méthodologies, ne permettra toujours pas de comparaison entre les notes des différentes agences. GC



Anklage

IIII Sarah Pepin

17

Die feministische Künstlerin Deborah de Robertis dreht seit einem Jahrzehnt den männlichen Blick um. Ein Porträt

Im Limpertsberger Siegfried herrscht an diesem Morgen reges Treiben, die Kaffeemaschine surrt, die Musik ist laut. Hinten an einem Tisch am Fenster sitzt Deborah de Robertis, weißes T-Shirt, stahlblaue Augen mit Katzen-Eyeliner, gestreifter Rock. Am Hals trägt sie eine Kette samt „Evil eye“, ein Symbol, das vor bösen Blicken und unheilvollen Energien schützen soll. De Robertis versteht sich als Performance-Künstlerin und wurde vor zehn Jahren mit einer Aktion im Musée d’Orsay bekannt, als sie ihre Oberschenkel vor Gustave Courbets *L’Origine du Monde* (1866) spreizte und ihre Vulva entblößte. Dadurch kehrte sie den *male gaze* um, eignete sich also den männlichen Blick, der von dem Kanon-Kunstwerk ausgeht, an – und blickte zurück. Bravo, was für ein Mut, schrieben die einen. Was für ein Klamauk, reiner Exhibitionismus, schrieben die anderen.

Die 40-Jährige wuchs in den 90-er Jahren im gediegenen Limpertsberg als Tochter einer französischen Mutter und eines italienischen Vaters auf. Sie hat eine Zwillingsschwester. Über ihre Familie spricht sie ungern. Als Kind und Jugendliche habe sie vor allem mit anderen Luxemburgern mit Migrationshintergrund abgehangen, erzählt Deborah de Robertis. Sie sei damals in die Schublade „Tussi“ gesteckt worden, eine Bezeichnung, die sie als

Deborah de Robertis reiht sich in die feministische Aktionskunst der 60-er und 70-er Jahre ein

Mischung aus Sexismus und Rassismus versteht. Sie erinnert sich an ein Schlüsselerlebnis mit 16 Jahren: Ihre Noten waren nicht gut, die Pubertät in vollem Gange. Sie saß im Klassensaal, habe sich umgeschaut und gewusst, dass sie weg will. Dass sie etwas Eigenes erschaffen will, dass sie auf der Welt sei, um kreativ zu sein. Sie beschließt nach Arlon zu gehen, um dort die Sekundarschule mit einem Fokus auf Kunst abzuschließen. Als sie ihre Berufung findet, verbessern sich ihre Noten schlagartig. Es folgt ein Studium an der renommierten École de recherche graphique (ERG) in Brüssel. Sie sei die erste Generation in ihrer Familie, die studiert, sagt sie. Heute pendelt sie zwischen Paris und Brüssel. Im Ausland wird sich mehr mit ihrer Arbeit auseinandergesetzt als hier – nicht bloß, weil es dort eine Vielzahl an Universitäten und Möglichkeiten der Forschung gibt, sondern auch, weil sie dort wesentlich aktiver ist. Ihre Auftritte, sagt sie, würden monatelange Recherche- und Reflexionsarbeit voraussetzen; sie arbeite dauernd.

In den letzten zehn Jahren trat sie mehrmals in Museen wie dem Louvre und dem Musée d’Orsay in Erscheinung: etwa nackt vor Manets *Olympia* oder vor der *Mona Lisa*.

[...]

[Fortsetzung von Seite 17]

2019 setzte sie sich im Brüsseler Europaparlament als nackte Göttin Europa in Szene, mit einem Ball voller Schweineblut, blau bemalt mit fünf gelb gefärbten Performerinnen um sie herum. Während der Proteste um die Gilets jaunes ließ sie die französische Marianne symbolisch auf den Champs-Élysées aufleben, auch das in Zusammenarbeit mit anderen Frauen. Vor drei Jahren setzte sie sich im Rahmen einer antikolonialistischen Aktion mit dem Titel *Le viol du pouvoir* mit fünf Performerinnen auf der Pariser Place de Vauban auf den Sockel von Joseph Gallieni, einem französischen Kolonialherren. Auch hier hatte sie sich einen synthetischen schwangeren Bauch angeheftet; sie schnitt ihn auf, Blut floss über den Sockel. Bei einer Reihe ihrer Aktionen trägt sie eine Go-Pro-Kamera, die das Geschehen um sie aus ihrer Sicht aufnimmt; etwa wenn die Polizei einschreitet. Denn eines ihrer zentralen Anliegen sei die Umdeutung der Frau als Subjekt statt als passives Objekt, im Gegensatz zum Großteil der Kunstgeschichte. Neben der Abwesenheit von Künstlerinnen in der Szene gehe es ihr auch darum, die Kunstwelt als ein von Männern dominiertes, ausbeuterisches System zu entlarven, das Frauen bewusst benutzt, benachteiligt und marginalisiert, erklärt sie im Gespräch. Die Kritik der Institutionen ist ebenso zentral. Da sie nicht ausstellt, lebt sie vor allem durch die sozialen und traditionellen Medien. Durch ihre Aktionen, in denen ihr nackter Körper wiederholt die Hauptrolle spielt, gerät sie häufig und wenig überraschend mit dem Gesetz in Konflikt.

So auch bei ihrer letzten Aktion, die knapp über einen Monat zurückliegt. Anfang Mai taggte sie im Centre Pompidou in Metz mit zwei Performerinnen Courbets Werk *L'Origine du Monde* (durch eine Glasscheibe geschützt), ihr eigenes Bild *Miroir du Monde*, das während der Performance im Musée d'Orsay entstand, ebenso wie andere Reinterpretationen von Courbets Werk mit den Worten „Me Too“. (De Robertis erläutert, es habe sich um wasserlöslichen Marker gehandelt; das Musée d'Orsay schreibt, es könne unwideruflichen Schaden am Rahmen des Gemäldes nicht ausschließen.) Weitere Werke von Rosmarie Trockel und Louise Bourgeois wurden getaggt, ebenso wie *Aktionshose: Genitalpanik* der österreichischen Künstlerin Valie Export, eine Fotografie aus dem Jahr 1968, auf dem die Künstlerin mit einem Gewehr auf einem Stuhl sitzt, ihre Vulva sichtbar. Die Werke waren im Rahmen einer Ausstellung zu Lacan und der Psychoanalyse zu sehen. Im Zuge der gleichen Performance endete De Robertis auch die Häkelei *Je pense donc je suce* (1991) der Künstlerin Annette Messager.

Dabei ist die Vorgeschichte entscheidend. Zu Beginn hatten der Kurator der Ausstellung, Bernard Marcadé, und seine Frau und Ko-Kuratorin Marie-Laure Bernadac nicht geplant, Deborah de Robertis' Werk auszustellen. Für Letztere war dies eine bewusste Entscheidung des Kurators. Nach einigem Hin und Her mit dem Museum und etwas, was Deborah de Robertis einen „bras de fer féministe“ nennt, wurde ihr der Platz gerechterweise zugestanden. Denn Deborah de Robertis und Bernard Marcadé kennen sich schon länger. Davon zeugt ein Video mit dem Titel *On ne sépare pas la femme de l'artiste*, das die Künstlerin zeitgleich mit der Performance veröffentlichte und das vor circa 15 Jahren gefilmt wurde. Darin zieht sie sich aus und filmt den Kurator, der angezogen auf einem Bett liegt. Er weiß, dass er gefilmt wird, stimmt zu. „Je veux que tu me suces“, sagt er. Auf das Geflüme angesprochen, entgegnet er, natürlich könne sie das benutzen, doch er „vertraue ihr“. „Ah mais tu penses que je ne vais pas m'en servir, que je filme pour mettre ça dans le tiroir?“, fragt Deborah de Robertis. „Mais qu'est-ce que tu vas faire de ce putain de film?“, fragt Bernard Marcadé. Dann hält de Robertis die Kamera auf Annette Messagers Häkelei, die über Marcadés Ehebett hängt. Marcadé ist deren Besitzer. Wo Sex, Macht und Kunst sich treffen.

In einem offenen Brief beschuldigt sie neben Bernard Macardé fünf weitere Männer der Szene des sexuellen Machtmissbrauchs und spricht von institutionalisierter Hypokrisie. Ähnlich wie die Frau in Courbets Werk, der der Kopf wortwörtlich fehlt, hätten diese Männer sich nicht für ihre Kunst, sondern für ihren Körper interessiert, sagt de Robertis. Jahrelang lag das Material für dieses Video wohl tatsächlich ungenutzt in der Schublade. Bis jetzt. Deborah de Robertis sagt, Messagers Häkelei gehöre ihr, sie habe sie sich nun wieder angeeignet; aufgrund von Bernard Marcadés Unterdrückung, „seiner Bitte nach Oralsex, als schulde ich ihm das“, wie sie auf *Instagram* schreibt. Jahrelang habe er von seiner Machtposition profitiert. Seit diesem Vorfall muss sie sich den Vorwurf

des Opportunismus anhören. Ihn, und jenen einer Ra- cheaktion weist sie von sich: Es gehe darum, eine radikale Geste zu finden, die den Dreck der Institutionen hinter dem sauberen Image einer hübschen Ausstellung anprangert. Am 29. Mai wurde Deborah de Robertis wegen Sachbeschädigung und Diebstahl angeklagt, die Ermittlungen laufen. Die rechtlichen Schritte empfindet sie als „völlig disproportional“. (Für ihre nackte Verkörperung der Jungfrau Maria vor der Pilgerstätte in Lourdes 2018 wurde sie zu 2 000 Euro Geldstrafe verurteilt; im Jahr davor waren es 35 Stunden gemeinnützige Arbeit.)

Valie Export wusste nicht Bescheid, dass ihr Kunstwerk getaggt werden würde. De Robertis schickte ihr am Morgen vor der Aktion eine E-Mail, um sie darüber zu informieren. Valie Export antwortete mit einem trockenen Statement: „Jedes Kunstwerk hat seine eigene Sprache, diese Sprache geben die Kunstschaffenden ihren Kunstwerken. Es ist eine autonome Sprache, eine eigenverantwortliche Sprache in die ohne Einverständnis des Kunstschaffenden nicht eingegriffen werden kann. Wird diese autonome Sprache durch einen, nicht von den Kunstschaffenden autorisierten Eingriff verletzt, ist es ein nicht gestatteter Eingriff, die Autonomie des Kunstwerks wird zerstört.“ Was bedeuten Deborah de Robertis Solidarität und Schwesterlichkeit mit anderen Künstlerinnen? Sie verteidigt sich. Eine vorherige Absprache sei bei solchen Aktionen unmöglich, es gehe hier nicht um Höflichkeit. Ist es nicht kontraproduktiv, die Werke von anderen Feministinnen zu beschädigt? „Ein Werk verletzt man nicht. Es handelt sich um eine symbolische Kunstgeste, sicherlich ist sie etwas *punk*.“ Ihre Aktion sei auch als radikaler Appell an die vorangegangene Generation von feministischen Kunstschaffenden zu verstehen. Sie sollen sich gegenüber einem übergriffigen Kurator positionieren, es sei gewissermaßen ein „Test“. Die Aktion sei in der Kontinuität eines Werkes zu verstehen, das immer wieder „die Grenzen auslotet“. „Die Institution hat bisher kein einziges Wort zur strukturellen Gewalt der Kunstwelt gesagt. Totales Schweigen.“ In den sozialen Medien (15 000 Follower) erfahre sie nicht nur Ablehnung, sondern auch viel Zuspruch der jungen Generation. Schwesterlichkeit liege darin, zwischen einem rassistischen, antisemitischen Tag und einer anprangernden Kunstaktion unterscheiden zu können, erklärt de Robertis. Den Diebstahl der Häkelei rechtfertigt sie als „klare Botschaft“ an den Kurator.

Für die meisten Menschen ist die Beschädigung eines Kunstwerks zurecht ein Sakrileg. Wenige Tage nach der Aktion schrieb Arthur Dreyfus in *Libération*: „Nicht das Talent zu haben, ein Antwort-Kunstwerk herzustellen, erlaubt es einem nicht, ein existierendes zu zerstören.“ Die Soziologin Anne Bessette erklärt den Aufschrei der Bevölkerung bei solchen Vorkommnissen in *Œuvres d'art ou vandalismes? Légitimité et appropriations artistiques* mit Émile Durkheim: „S'ils ont toujours été appréhendés comme une forme de vandalisme, c'est aussi parce que le contact physique avec les œuvres muséalisées est hautement proscrit – ou réservé aux initiés : la mise en musée marque le passage du domaine du profane à celui du sacré.“ Und weiter: „Les artistes-vandales qui décident de réinvestir ou de compléter une œuvre exposée dans un musée déclarent parfois avoir pensé que son auteur aurait compris leur démarche: c'est le cas (...) de Pierre Pinoncelli.“ Letzterer urinierte in ein Exemplar des legendären Pissoirs *Fontaine* von Marcel Duchamp, bevor er ihn mit einem Hammer beschädigte. Bessette unterscheidet in ihrem Essay auch zwischen Aktionen, die den Wert des Originalkunstwerks erhöhen und jenen, die das nicht tun. Dies sei auf die Position und den Stellenwert der Person, die die Aktion ausführt, zurückzuführen. Ob eine Aktion als Vandalismus gelesen werde, ist in der Kunstgeschichte also auch eine Sache von Relevanz und Geld. Die Idee, durch Zerstörung etwas Neues zu erschaffen, zieht sich durch diese Art der konzeptuellen Kunst. Das ändert jedoch wenig daran, dass ein Akt der Beschädigung einem Akt der Kreation untersteht. Und dass sich Selbstgerechtigkeit schlecht mit Gesellschaftskritik verträgt.

Zweifellos reiht sich Deborah de Robertis in die feministische Aktionskunst der 70-er Jahre ein, neben Valie Export oder Orlan. Sie nutzten ihren Körper als radikales Ausdrucksmittel, um auf Sexismus aufmerksam zu machen. Auch besteht eine Verbindung zu den anonymen Guerrilla Girls aus den USA, die 1989 ironisch fragten: *Do women have to be naked to get into the Met Museum?* Auch das ukrainische Kollektiv Femen ist eine Referenz. Der Kunsthistoriker Quentin Duhal untersucht in seinem Essay *Deborah de Robertis: l'impertinence contre le pouvoir* den „subversiven Charakter ihrer Werke, die einen Bruch mit der moralischen Ordnung darstellen“. Die Performance vor Courbets Gemälde zeuge von einer

Selbstgerechtigkeit verträgt sich schlecht mit Gesellschaftskritik

gewissen Art Mut, ihr Intimstes zu offenbaren und in den Dienst ihrer Kunst zu stellen. „L'artiste semble faire de l'audace un impératif moral selon lequel elle se fait une responsabilité d'artiste d'examiner le conditionnement qui façonne le savoir“, schreibt Duhal. Die Provokation, die sie stetig nutzt, sei jedoch „weder werbewirksam noch finanziell interessant“ für die Kunstschaffende. Mit anderen Worten: Reich wird sie damit jedenfalls nicht.

Ein Portrait über de Robertis zu schreiben, ist eine Übung voller Fallstricke, da sie ständig in der Anklage verharrt. Benutzt man das Wort Einvernehmen im Bezug auf die Begegnungen, die sie mit den Männern der Kunstszene hatte, geht sie in die Defensive, zeigt sich schockiert. Das Gespräch zu öffnen über Nuancen bei Treffen zwischen Mann und Frau, die trotz des starken Machtgefälles existieren können, interessiert sie nicht. Ihre Methoden im Fall Pompidou findet sie gerechtfertigt. Der Zweck, die Intention heiligt die Mittel. Man wird den Eindruck nicht los, dass sie nichts weniger als die totale Affirmation ihrer Position erwartet – auch von anderen Frauen. Das vermittelt mitunter den Anschein, der Feminismus sei eine monolithische Bewegung. Dabei liegt sie mit ihrer Anklage der Kunstwelt ja richtig. Doch die Künstlerin behält gerne die Kontrolle über das Narrativ. Mit dem Blick und der Analyse von anderen tut sie sich schwer – insbesondere mit kritischen. Das führt zu Zerwürfnissen mit Weggefährten, etwa Kurator/innen und anderen Verantwortlichen der Kunstwelt. In Luxemburg hat sie sich durch diese Art des Miteinanders einige Türen verschlossen.

Ein Jahr nach der Performance im Musée d'Orsay beschloss das Casino Luxemburg, ihr eine monografische Ausstellung anzubieten. Im September 2015 sollte sie stattfinden, drei Monate vorher wurde sie abgesagt. De Robertis warf der Institution Zensur vor und dem Direktor Kevin Muhlen Frauenfeindlichkeit. Bettina Heldenstein, Kunsthistorikerin und Kuratorin, möchte nach fast zehn Jahren etwas richtigstellen: Kevin Muhlen sei kein Frauenfeind und Deborah de Robertis habe mit ihr als Kuratorin Probleme gehabt. Auch habe es sich keineswegs um Zensur gehandelt. De Robertis' Arbeit sei drei Monate vor der Ausstellung nicht fertig gewesen. „Im Nachhinein war es zu früh, ihre Arbeit zu zeigen.“ Vielleicht eigne sie sich auch nicht, um in Institutionen gezeigt zu werden – was völlig in Ordnung sei. Heldenstein versteht de Robertis eher als Aktivistin.

In der Abtei Neumünster bot die Direktorin Ainhoa Achutegui der Künstlerin eine einmonatige Residenz an, die sie im Sommer 2023 wahrnahm und für die sie sich mit Jean Eustaches Film *Une sale Histoire* (1977) auseinandersetzte. Auch diese Zusammenarbeit sei kompliziert gewesen, vernimmt man aus dem Kulturmilieu. Gegen Ende wollte Deborah de Robertis mehr, als ihr angeboten worden war, nämlich eine Ausstellung. Vom *Land* kontaktiert, wollte Ainhoa Achutegui sich nicht mehr zur Angelegenheit äußern. 2019 hatte sie in einem langen Essay im *Forum* das Werk von de Robertis analysiert, kommentiert und ihre Unterstützung für die Künstlerin dargebracht.

Im Gespräch erinnert sich Deborah de Robertis an Aussagen, die sie in ihrem Werdegang gehört hat. Etwa, dass ihr Lehrer an der Sekundarschule sie lobte: Das verdient es, woanders ausgestellt zu werden. Oder an die Worte einer Luxemburgerin, die sich über sie lustig machte und ihr einen Mangel an kämpferischem Geist unterstellte. „Es ist immer gleich: Zu Beginn sind alle Feuer und Flamme für meine Arbeit. Dann plötzlich kommt etwas dazwischen und die Projekte kommen nicht zustande, werden abgesagt.“ ●



Plötzlich steht Claude Frisoni auf der Bühne und hält die Laudatio auf Frau Mestre Batista

LÄSTERLITANEIEN

Philharmonischer Schreckmoment

III Guy Rewenig

Notizen zu einer Kulturmissbrauchsorgie

Ja, es ist immer wieder schön, wenn sich in der Philharmonie die Schickeria trifft, um ihre neuesten Garderoben vorzuführen. Zu diesem Zweck wurde Portzamparc's Edeltempel schließlich gebaut. Das gesamte Gebäude ist ein architektonisch tadelloser Laufsteg für die betuchten Wohlgesinnten. Also für jene, die sich allein aufgrund ihrer Privilegien für geborene Kulturaktivisten halten.

Seien wir nicht ungerecht. Selbstverständlich dürfen in der Philharmonie auch jene Minderbemittelten aufkreuzen, die nichts anderes als den Kunstgenuss suchen. Diese Menschen hüllen sich naturgemäß nicht in wahnsinnig teure Gewänder. Sie bringen nur ihre Ohren mit. Leider sehen diese Ohren ziemlich nackt aus. Statt sie als Aufhänger für glänzenden Schmuck zu nutzen, verwenden die aufrechten Melomanen ihre Löffel nur zum andachtsvollen Lauschen. Das sei ihnen unbenommen. Aber so jedenfalls werden sie nie zu grandiosen Kulturpartygängern.

Die veritablen Portzamparc-Klienten haben ein ganz anderes Kaliber. Sie lassen sich ihre Philharmonie-Auftritte etwas kosten. Kulturkarnevalsprinzen sind eben überzeugt, dass sie zunächst die Haute Couture abgrasen müssen, bevor sie die Treppe zum Tempel emporschreiten. Genau so sehen sie aus: über und über mit betörenden Tüchern garniert, spektakulär geschminkt, geliftet und parfümiert, allesamt mit der Ich-bin-so-unendlich-wichtig-Grimasse. Sie stellen sich auf, um reihum fotografiert zu werden. Ein Horrorkabinett, würde der griesgrämige Melomane kommentieren, ein Aufmarsch von Geisterbahnfiguranten, zu besichtigen in der Fotogalerie auf RTL, wo denn sonst? Das wollen wir aber gleich mal zurechtrücken. Warum sollten Kulturmarionetten nicht gut gekleidet sein? Aus den echten Melomanen spricht nichts als der pure Neid. Sie sollten still und bescheiden ihre Musik konsumieren und sich ansonsten kleinhalten. Denn von der pompösen Oberschichtkultur haben sie keinen blassen Schimmer.

Zum Glück lassen sich die Guten und Schönen nicht beirren. Wundervoll blasiert paradiere sie durch die heilige Halle. Alles ist auf Festlichkeit getrimmt. Denn heute wird der Europäische Kulturpreis überreicht. Mensch, das klingt gut. Europäisch! Kultur! Preis! Das philharmonische Orchester liefert den kongenialen Sound. Berauschend! Umwerfend! Übersinnlich! Und schon erscheinen die Preisträger: Musiker mit schwergewichtigen Namen, eine gefeierte Dirigentin, die berühmten Wiener Sängerknaben und sogar die Wiener

Selbstverständlich dürfen in der Philharmonie auch jene Minderbemittelten aufkreuzen, die nichts anderes als den Kunstgenuss suchen

Chormädchen (ja, tatsächlich, die Mädels haben den jahrzehntelangen Emanzipationskampf gegen das verstockte Gesangspatriarchat gewonnen), und dann – Herr Juncker? Ist das wirklich Herr Juncker? Wir wussten gar nicht, dass er ein preiswürdiger Kulturbolzen ist. Das liegt aber nur an unserer hartnäckigen Ignoranz. Wir sind bedauerlicherweise nicht in der Lage, aufmerksam in die Seele ehemaliger EU-Kommissionspräsidenten hineinzublicken. Dort, tief in der Seele, sind die geheimen Talente gelagert. Zum Beispiel die überbordende Kulturaffinität. Sind wir denn blind und taub? Zur Buße gratulieren wir dem unvermuteten Preisträger aufs Herzlichste.

Gar nicht erwartet haben wir die angebliche Kulturmatadorin Maria Teresa vom Schloss Berg. Wir hätten uns im Traum nicht ausmalen können, dass ausgerechnet sie auf dieser prachtvollen Bühne preisgekrönt würde. Da steht also eine Frau, die gerne Großherzogin wäre, es aber nicht sein darf, weil beamtete staatliche Haarspalter ihr den Titel absprechen. Sie lässt sich trotzdem von ihrem Gatten Großherzogin nennen, das passt perfekt zu ihrem Außerirdischenstatus. Ja, die Monarchie ist nicht von dieser Welt, denken wir klammheimlich.

Und da wir einigermaßen rührselig aufgelegt sind, können wir gleich noch einen Zahn zulegen: Zugegeben, Frau Mestre Batista hat unbestreitbare Verdienste. Es ist schon eine tolle Leistung, sich mit einem Baxter blauen Bluts adelsmäßig assimilieren zu lassen. Zuvor war sie ein kubanisches Mau-erblümchen, hineingeboren in eine Familie von politisch Verfolgten. Ihren Eltern, edelmütigen und selbstlosen Wohltätern der Menschheit, wurden die schlimmsten Vergehen

angedichtet. Sie mussten aus Kuba flüchten, weil der Gewalttäter Fidel Castro partout nicht anerkennen wollte, wie herzzerreißend solidarisch sich Familie Mestre Batista für die Armen und Geschundenen aufopferte. Naja, diese Kurzbiografie klingt ein bisschen nach dem Adelsexperten Stéphane Bern. Wie dem auch sei: Die zutiefst menschenfreundliche Maria Teresa hat sich mit einem verblüffenden privaten Befreiungsschlag in die Herzen der Luxemburger hineinkapultiert. Hasta la victoria siempre! Dazu schrieb das französische Wissenschaftsmagazin *Point de vue*: „À chacune de ses apparitions au balcon du palais grand-ducal, elle envoie des baisers à la foule qui l'acclame à tout rompre.“

So weit, so gut. Die märchenhafte Story lässt uns nicht kalt. Aber massenhaft verschickte Küsse allein sind ja noch keine Kulturleistung. Oder doch? Wir sind da sehr altmodisch. Wenn Kultur und Monarchie in einem Atemzug genannt werden, schrillen bei uns die Alarmglocken. Das Prinzip der Monarchie fußt auf institutioneller Ungleichheit. Kultur hingegen verteidigt die Gleichheit aller. Die einen stehen unter dem Schutz und Schirm von Herrn Gott persönlich, die anderen dürfen sich in den Niederungen der Gesellschaft vom Teufel ausnehmen lassen.

Aber übertreiben wir da nicht maßlos? In der Philharmonie ist doch alles so weihevoll und emotionsgeladen. „Brücken bauen“, „Menschen zusammenführen“ – es blüht das übliche Wischiwaschi-Geschwafel. Ehrlicher wäre, einfach einzugehen: Für unseren Hauptsponsor aus Österreich, den steinreichen Immobilieninvestor Herrn Hallmann (privates Vermögen: 5,6 Milliarden Euro), genau wie für seine Gesinnungsgenossen, ist die Investition in Kultur nichts weiter als ein billiger Anlauf zur Steuerbilanzenerleichterung. Wenn sie effektiv das Reizwort „Europa!“ intonieren, meinen sie nichts anderes als ihr Geschäftsterritorium.

Wir möchten uns übrigens von Herzen entschuldigen. Einen Augenblick lang haben wir Herrn Hallmann mit seinem berüchtigten österreichischen Konkurrenten verwechselt, der ihm auf allen Ebenen wie ein Zwillingbruder gleicht: Das ist doch Herr René Benko, der hier mit einem Pseudonym getarnt die Philharmonie aufmischt! Wie konnten wir nur so leichtgläubig sein? Wir lagen leider voll daneben. Herr Benko ist ein aktunkundiger Verbrecher, der sein Immobilienimperium krachend gegen die Wand gefahren und damit weltweite

[...]

[Fortsetzung von Seite 19]

Erschütterungen ausgelöst hat. Herr Hallmann hingegen ist ein lupenreiner Kulturdraufgänger, der nur danach lechzt, in glanzvollen Häusern wie der Philharmonie seine unendliche Mäzenengroßzügigkeit unter Beweis zu stellen. Wir klopfen uns reumütig an die Brust und geloben, uns künftig bei Investment-Fragen sorgfältiger zu informieren.

Zurück zu unserem chronischen Misstrauen. Kultur ist in diesem Kontext nicht länger nur ein „Feigenblatt“, wie Marc Thill im *Wort* schrieb, sondern ein kompletter Lendenschurz. Und zudem ein schillernder Paravent, hinter dem man allerlei verstecken kann. Der Herr Großinvestor hat den Bogen raus, seine Geschäftspraktiken kulturell zu verbrämen und zu veredeln. Er muss nur pfeifen, und schon steht die Philharmonie – immerhin ein staatlich subventionierter Betrieb – ihm devot zu Diensten. Diese merkantile Taktik lässt er sich gern etwas kosten.

Nach dem gleichen Modus wurde 2022 in Esch-Alzette unter dem trügerischen Etikett „Europäische Kulturhauptstadt“ ein ganzjähriges Blendprogramm abgespult. Die gnädigen Unterstützer aus der Wirtschaft setzten ein Jahr lang ihre Heiligenscheine auf, die kirchenmausarmen Künstler mussten sich vorschreiben lassen, was Sache ist. Europa! Völkerverständigung! Humanität! *And the winner is:* die neoliberale Unverfrorenheit. Es entbehrt übrigens nicht der Ironie, dass als strahlende Ikone dieses „Kulturjahres“ ein jüngst verurteilter Steuerhinterzieher übrigbleibt, der die Klaviatur der kulturellen Camouflage beherrscht wie kein Zweiter. Der maßgebliche „Kulturchef“ als überführter Finanzgauner: Wenn das mal kein bedenkliches Omen ist.

Doch da schauen die sogenannten „europäischen Kulturpreisträger“ wohl nicht so genau hin. Lieber streichen sie diskret ihr Preisgeld ein und kommen sich ganz brückenbauerisch vor. Im Grunde ist die Masche erstaunlich einfach: Herr Hallmann muss all diese Preiswürdigen nur bei ihrer Eitelkeit packen, und schon kommen sie angetanz. Umso besser, wenn er für seine Zwecke auch noch eine vermeintliche Großherzogin aufreißen kann, die sehnsüchtig darauf wartet, ihre Selbstverliebtheit öffentlich auszustellen. Darauf ein gediegenes Adagio vom Luxembourg Philharmonic Orchestra!

Achtung! Unser eigentlicher Schreckmoment kommt erst. Plötzlich steht Claude Frisoni auf der Bühne und hält die Laudatio auf Frau Mestre Batista. Was zum Teufel ist das? Eine abrupte Sinnestäuschung? Hoffnarrenkunst in höchster Vollendung? Ein Undercover-Coup à la Günter Wallraff? Ein Anfall von weltanschaulicher Altersschwäche? Oder einfach nur ein frecher Doppelgänger, der das Original ausgetrickst hat? Wie vom Himmel gefallen steht er da und verpasst der Fake-Großherzogin einen klebrigen Zuckerguss. Was um alles in der Welt wird hier gespielt?

Das kann doch gar nicht wahr sein. Claude Frisoni! Der Schutzpatron des Kulturprekariats! Der rebellische Spross aus der Lothringer Arbeiterklasse, ein linker Agitator von echtem Schrot und Korn, der kein noch so akrobatisches Wortspiel scheut, um die schamlosen Kapitalisten zu geißeln! Der ewige Fürsprecher der Ausgesonderten, Ausgestoßenen und Verfemten! Wieso macht sich dieser wortgewandte marxistische Volkstribun ausgerechnet mit Frau Mestre Batista gemein? Warum lobt er sie über den grünen Klee? Hat er nicht mitbekommen, wie diese Frau auf der Hochzeit ihrer Tochter mit einem rechtsextremen französischen Bischof

kungelt? Wie sie in obskuren christlichen Sekten Verschwörungsmmythen teilt? In all seinen Schriften hat Claude Frisoni doch genau diese Kreise zu Kleinholz verarbeitet! Wieso nun dieser dramatische Sinneswandel? Herr Hallmann, klären Sie uns auf!

Vielleicht sind wir einfach nur im falschen Film. Vielleicht gibt es den „Europäischen Kulturpreis“ gar nicht, wir wären demnach nur Opfer einer unverdaulichen Fata Morgana. Aber dieser schlechte Traum hört nicht auf. Da muss es also einen ganz anderen Zusammenhang geben. Gott bewahre! Vielleicht verhält es sich ja so: Claude Frisoni ist und bleibt Claude Frisoni, unbeugsam und aufrecht, doch Frau Mestre Batista ist ein mit allen Wassern gewaschener schillernder Kolibri. Könnte es sein, dass der krasse Bösewicht Fidel Castro sie als Agentin in die Luxemburger Dynastie eingeschleust hat? Mit dem Ziel, unser Steuerparadies und alle anderen demokratischen Errungenschaften nachhaltig zu sabotieren? Oh Horror, oh Graus! Das würde immerhin Sinn machen: Der linke Denkatlet verbündet sich auf offener Bühne mit einer kubanischen Nachfolgerin von Mata Hari!

Was reimen wir uns da zusammen? Alles nur wirres Zeug. Wir wissen gar nichts. Schluss jetzt! Die rauschende Kulturveranstaltung in der Philharmonie sollte jedenfalls nicht dazu führen, Hirngespinnste auszugraben. Im *Luxemburger Wort* lesen wir: „Claude Frisoni, sans préciosité ni fausse pudeur“ (Pierre Gerges, 10.6.24). Noch pathetischer: „Toutes les notoriétés décorées nèurent sans doute pas la faveur accordée à la Grande-Duchesse Maria Teresa qui, en la personne de Claude Frisoni, rencontra non seulement un orateur doué ...“, und dergleichen mehr. Und jetzt? Uns bleibt nur, mit Bertolt Brecht zu klagen: Der Vorhang zu und alle Fragen offen. ●

|||||

Autant en amasse le vent

||||| Lucien Kayser

Pour le dernier volet, façon fin de partie, du triptyque *A Model* : interrogation sur l’institution muséale avec Jason Dodge au Mudam

Quiconque a suivi avec tant soit peu d’attention, ou de curiosité, les tribulations de l’art (contemporain) depuis une cinquantaine d’années, se rappelle sans doute telles déconvenues du pauvre Joseph Beuys. Telles mises à mal de quelques-unes de ses œuvres, une baignoire d’où l’on arrache bandages et pansements pour mieux pouvoir y rincer des verres, peu de chose par rapport au sort fait à la *Fettecke*, à l’académie de Düsseldorf, détruite en partie, pour ce qui en restait distillée dans un alambic. L’art court tous les dangers, d’autant plus qu’il a pris le tour de tourner le dos à l’espace protégé des musées, se hasarde de plain-pied dans la vie, ou alors en ouvre toutes grandes les portes.

Pour quoi ces rappels, ces anecdotes qui ne devraient même pas susciter de sourire ? C’est qu’à l’entrée du Musée d’art moderne Grand-Duc Jean, au Kirchberg, le visiteur se trouve confronté à une pancarte qui l’avertit que tout ce qu’il voit par terre y est parfaitement à sa place, pour éviter qu’il n’y touche, ou qu’il ne lui vienne l’idée que le service de nettoyage fait mal son travail, voire est en grève, le désordre pourrait y pousser, avec toutes sortes de déchets, détrit, accumulés le long des murs, aux marches des escaliers. Un esprit plus indulgent conclurait qu’ils y sont soigneusement ramassés et rassemblés en attendant d’être enlevés.

Nenni, l’artiste américain Jason Dodge en a fait une exposition, l’épilogue du triptyque *A Model*, interrogation sur l’institution muséale. Il est poète, en premier, pour preuve le titre donné à l’exposition : *Tomorrow, I walked to a dark black star*. Au Mudam, pour le moment, on dirait qu’il a laissé le vent apporter et amas-

ser feuilles mortes, plumes, bouts de papier, et j’en passe, alors que dans tels coins, s’alignent des flacons industriels, sous la garde d’un balai ou d’une raclette. La vie dans sa banalité, l’activité muséale n’en est pas absente quand même, avec des caisses par exemple remplies de projecteurs, ont-ils déjà servi ou vont-ils le faire à une prochaine exposition.

J’aime le contraste entre ce bric-à-brac, cet amas qui avec un peu de bonne volonté tient du temps qui fuit, du memento mori, et le côté solidement solennel de l’architecture de Ieoh Ming Pei. La récupération (anobl)ie de tous ces résidus qui jonchent le sol, d’objets laissés à l’abandon. Pour un peu, on y verrait un reflet, une image de la société.

À chacun, c’est ce à quoi l’art sert également, à quoi il invite, d’y aller avec ses propres idées ou aspirations. Ce qui amène, au-delà de l’interrogation sur le musée lui-même, à la relation avec le public, avec les visiteurs. Et là, il est un qualificatif, on le trouve aussi dans le dépliant, qui fait fureur, incontournable de nos jours : toute exposition, tout musée, doivent être immersifs ; il est même à Paris, aujourd’hui, un Grand Palais immersif, dans le prolongement de l’Opéra-Bastille, c’est dans l’air du temps, avec des technologies de production et de diffusion digitales. On oublie un chose. L’immersion peut être le passage dans un environnement nouveau pour le comprendre mieux, elle est aussi une plongée au risque de noyade. Alors que la culture est faite de distanciation, celle qui appelle la réflexion qui n’empêche pas le plaisir (esthétique), voire la jouissance. Allez, on en reviendra toujours à Bergotte, au précieux petit pan de mur. ●

La banalité de la vie entre au musée



Laboratoires du réel

IIII Jeff Schinker

Il y a deux semaines, la conservatrice et écrivaine Fatoş Üstek expliquait, au cours d'un des panels du Mudam qui (ré)imaginait le musée de demain, que ce dernier devrait devenir un espace autorisant toutes sortes d'expérimentations et d'échecs. Elle disait conjointement qu'en Angleterre, ce sont les investisseurs privés, dont la tolérance envers l'échec laisse probablement assez peu de marge de manœuvre, qui subventionnent les musées. Deux heures plus tard, je me retrouvais dans un tel laboratoire d'expérimentation qui permet, chose en processus de raréfaction quoique nécessaire, le fourvoiement et montre l'œuvre en cours de construction, quoiqu'en réalité, les créations montées au Monodrama fussent en général assez accomplies.

Comme l'était *Toute vérité n'est pas bonne à dire*, monologue autofictionnel de Nora Zrika au cours duquel l'actrice incarne la jeune Nora, aux origines un peu plus complexes que celles des braves têtes blondes de sa classe, toutes nourries au catéchisme basique dont on assimile les leçons avant de se contenter d'aller vérifier, une fois par an, pour Noël, comment le sauveur se porte, sur sa croix un peu solitaire. Car son père est marocain, arabo-berbère et musulman non pratiquant et sa mère est franco-luxembourgeoise et catholique tout aussi non pratiquante, et un des ancêtres aurait de surcroît signé de le décret d'arrestation de Louis XVI. De sorte que la narratrice se trouve comme tiraillée entre une double, voire une triple appartenance qui se traduit, du côté maternel, par ces pulsions révolutionnaires à l'origine des valeurs républicaines que la France d'aujourd'hui bafoue sans cesse, et, du côté paternel, par des valeurs aux antipodes du quotidien que cette famille non pratiquante met en pratique, raison pour laquelle on leur dit, à la jeune Nora et à son frère, qu'il faut un peu se taire sur la vie qu'on mène, en Europe, quand on va au Maroc. Sauf que la jeune fille n'a pas compris que ce mensonge par omission s'applique aussi aux coups de fil qu'on y passe, où le régime alimentaire peut devenir sujet de dissensus.

Racontant de manière chronologique son enfance, son adolescence et sa vie de jeune adulte, l'actrice dénonce le racisme de tous les jours, celui qu'on dit structurel comme pour déresponsabiliser l'individu qui le pratique. Celui qui devient tout d'un coup exacerbé après les attentats de *Charlie Hebdo*, les élèves de sa classe étant tout d'un coup devenus de fervents exégètes du Coran. Elle s'étonne qu'ils aient pu lire le texte intégral en une seule nuit et qu'ils incitent à la haine et la violence à travers des citations tronquées. Loin de ne faire que pointer du doigt, elle admet sans concession avoir eu du mal à se retrouver, dans cette appartenance multiple, fascinée qu'elle était, elle qui se lissait sans cesse les cheveux et qui commence d'ailleurs la pièce avec une perruque blonde, par les cheveux de Marine Le Pen. Elle réapparaît au détour d'un de ces rêves dont on se demande qui les met dans nos têtes et à quoi bon, relatant avec tout autant d'humour ses voyages annuels au Maroc ou encore une première expérience masturbatoire.

Le ton est souvent drôle, Zrika faisant de son texte une sorte de stand-up qui peut à tout moment basculer dans

quelque chose de plus grave, de plus angoissant, de plus poétique aussi tout en réussissant, à travers cet humour, qui s'observe aussi dans des idées de mise en scène encore assez minimalistes, de tenir à distance la complaisance exhibitionniste ou les tendances voyeuristes qui souvent imprègnent les récits autofictionnels. Cela se vérifie notamment quand, à la fin, une vidéo de son enfance vient rappeler que cette autofiction est tout entièrement tissée d'un passé complexe, parfois douloureux, souvent beau, dont elle transcende la matière première en quelque chose d'où le tragique et la colère passent toujours à la moulinette de la drôlerie et de la subversion.

Une semaine plus tard, c'est au tour de Valérie Bodson de montrer ses premiers pas dans l'écriture, suivant en cela une certaine tendance, avant tout féminine, de la comédienne qui devient écrivaine et au rang desquelles on peut compter, au-delà de celles dont on évoque ici les premiers travaux, Katharina Bintz, Marie Jung, Gintare Parulyte ou encore Anouk Wagener. Là où Nora Zrika avait pris le parti du monologue intime, Valérie Bodson choisit, elle, de se mettre dans la peau, à travers l'écriture et le jeu, de tous ceux et celles que les partis politiques au pouvoir au Luxembourg ont il y a peu de temps choisi de marginaliser encore plus : Valérie est une SDF qui passe ses jours aux

musées afin de se raccrocher encore à sa vie d'avant alors qu'en réalité, comme elle dit, elle habite en bas de chez vous et passe ses nuits sur un banc, dans un parking. Ce banc qu'elle dresse, en début de pièce, pour un banquet, en mémoire à la période qui précédait celle des vaches maigres qu'elle traverse. Et l'actrice de dire, une peu comme Max De Paz dans son excellent premier roman *La manche*, la solidarité dans la rue, l'invisibilisation, le manteau de l'espoir, ce sac de couchage qu'on revêt comme une seconde peau, une peau du désespoir, mais aussi les expos d'art contemporains qui critiquent sans jamais rien changer à la marche du monde, allant jusqu'à insérer une lettre d'une amie, une réfugiée ayant traversé les océans, rencontré des passeurs violeurs et ayant survécu en Europe par le biais de tours de passe dégradants.

Si elle fait s'appeler Valérie son personnage, c'est non pas, comme le faisait Nora Zrika, pour se raconter elle-même mais plutôt pour dire que ce qui arrive à son personnage, ça pourrait nous arriver, à nous tous. Les lieux communs ne sont pas toujours évités et le texte s'interrompt au milieu de l'action. *Vous connaissez Dior* est, en l'état, une ébauche prometteuse d'un spectacle qu'on aimerait découvrir en version longue – peut-être dans une future édition du Monodrama ? ●

Là où Nora Zrika a pris le parti du monologue intime, Valérie Bodson choisit de se mettre dans la peau, à travers l'écriture et le jeu, d'une SDF

© Patrick Sautour // l'habitu

Supports / Surfaces

Notre collection à l'affiche

21.06.2024 – 23.02.2025

Archaeology History Art
National musée
um Fëschmaart

 LE GOUVERNEMENT DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture

 cargolux

Und der Eisbär hat keine Zähne ...

IIII Anina Valle Thiele



An die Erderwärmung haben wir uns gewöhnt, dem Schwinden der Artenvielfalt und dem Untergang von Inseln schauen wir weitgehend teilnahmslos zu. Die damit verbundenen Bilder lösen so wie die Aufnahmen überfüllter Boote kaum mehr etwas aus. Dabei sind wir der Kahn, der absäuft, weiß Calle Fuhr. Seinem Klima-Alphabet hat er Fragen vorangestellt: Wie von der Klimakrise erzählen? Wie ihre schwer zu bebildern Drastik in Worten und Szenen einfangen?

Vor zwei Jahren schrieb Elizabeth Kolbert, mit dem Pulitzer-Preis ausgezeichnete Wissenschaftsjournalistin für den *New Yorker*, einen Essay, der für diesen Abend Pate steht: „Climate Change From A to Z“. In 26 Begriffen spannt sie einen großen Bogen und führt all die Geschichten auf, die wir uns über die Zukunft dieses Planeten erzählen.

Calle Fuhr setzt dem Klimakrisen-Alphabet von Kolbert nun sein eigens für das Kasemattentheater Geschriebenes entgegen und betitelt es im Faltblatt zum Stück mit „Hyperobjekt im Schweinsgalopp“. Fuhr nutzt hier den vom Philosoph Timothy Morton geprägten Begriff des *hyper object* – er beschreibt Phänomene, die so stark Raum und Zeit durchdringen, dass sie das Fassungsvermögen übersteigen.

In 26 Situationen und Szenen springend ist ein Panorama über die Gegenwart der Klimakrise entstanden – „Theaterminiaturen über eine sich erwärmende Welt“. Tatsächlich saust das Ensemble bestehend aus Alexander Wanat,

Eugénie Anselin, Laura Talenti und Pitt Simon durch das Klima-Alphabet.

Die Anfangsszene setzt direkt auf Emotionalisierung: In A wie Ahrtal telefonieren Renate und Christian miteinander nach einem weihnachtlichen Streit. Christian ist besorgt wegen der Überschwemmungen im Juli 2023. Die Überflutungen des Ahrtals kosteten damals 135 Menschen das Leben, 17 000 Menschen verloren ihr Zuhause. Renate und ihrem Partner ist nichts passiert, aber sie berichtet von Senior/innen, denen das Haus weggeschwommen ist und von Leichen.

Laura Talenti, die seit 2019 Schauspiel an der Ernst-Busch-Schule studiert, ist ein neues Gesicht auf der kleinen Bühne in Bonneweg. Ob als Renate oder Politikerin der Lega Nord überzeugt sie durch eine starke Bühnenpräsenz.

In B – wie Bergführer Saul – geht es um den Rechtsstreit eines peruanischen Kleinbauern aus den Anden gegen den Großkonzern RWE. Der Pegel des Gletschersees Placacocha sei durch die beschleunigte Schmelze rasant gestiegen. „Im vorliegenden Rechtsstreit Saul Luciano Lliuya gegen RWE fordert der Kläger: Der Energiekonzern RWE soll sich finanziell an den erforderlichen Schutzmaßnahmen beteiligen“, erklärt Eugénie Anselin bestimmt als adrette Anwältin. Der Anteil von RWE am menschengemachten Klimawandel betrage rund 0,5 Prozent. Diesen Anteil der Kosten, die auf den Kläger zukommen, solle RWE deshalb übernehmen.

Das Ensemble mimt satirisch Situationen, die mitunter in Ironie und bisweilen in Sarkasmus ausarten, über die Erfindung des CO₂-Fußabdrucks, über klimaleugnerische Lobbyverbände, bis hin zu (vermeintlichen) Lösungen, die seit Jahren auf dem Tisch liegen.

So trommelt bei C wie CO₂ die Chefin einer Werbeagentur ihre Mannschaft zusammen, um das Image von RWE aufzupolieren. Ein Pitch muss in Windeseile her, und zwar innerhalb von fünf Minuten!

Ein rechtschaffener Mitarbeiter schlägt vor, der Klient könne in erneuerbare Energien investieren, verwirft diesen Weg jedoch rasch und setzt auf D – wie Dekarbonisierung. „Unser Klient pumpt nicht nur Kohlendioxid in die Luft, er holt es auch wieder heraus. Kreislaufwirtschaft quasi. Wir erschaffen unseren eigenen Markt, indem wir CO₂ hineingeben und dann holen wir es wieder heraus.“ Die Forderung nach einem CO₂-Staubsauger sorgt für Gelächter im Publikum.

Doch ernsthafte Lösungen sind gar nicht erwünscht. „Wir müssen unsere Gesellschaft nicht vor dem Kollaps bewahren. Wir müssen dafür sorgen, dass es nicht mehr so scheint, als sei unser Klient verantwortlich“, schärft die Chefin ihrem Team ein. Und weiter geht es von E – wie Exxon über F wie Fossile Lobby hin zu G wie Greenwashing. Der Song *Im Zweifel für den Zweifel* von Tocotronic führt über in den nächsten Akt.

Beim Buchstaben H wie Hoffnung mimen die Schauspieler/innen eine Szene vom 21. Weltklimakongress in Paris. Der Klimagipfel und sein Abkommen markierten einen historischen Wendepunkt, hieß es seitens der politischen Verantwortungsträger: Man schreibe damit Geschichte, verkündete François Hollande staatstragend.

Doch schon im nächsten Kapitel I wie Ignoranz hört man Stimmen aus dem Europäischen Parlament, von Vertreter/innen der Lega Nord oder Sylvia Limmer (AFD), die den Klimawandel herunterspielen und den Green New Deal ablehnen.

Im dritten Akt wird im Kapitel M wie Medien eine Redaktionssitzung nachgespielt. Da sitzen vier überforderte Journalist/innen um einen Tisch, es wird geraucht und über Schlagzeilen

gebrütet. Sie durchforsten Zeitungen und verlesen die reißerischen Titel: „Eisbären. Die Lebensgrundlage schmilzt“ oder „Doch noch Hoffnung für die Eisbären?“. Bis Journalist David feststellt: „Überlegt mal, wann gab es eine Klimaschlagzeile, die einen tatsächlich noch getroffen hat. Also so Al Gore-mäßig?“

Ein befremdendes Gurgeln aus dem Off lässt die Zuschauer/innen aufhorchen: „Wir hören gerade einen Ausläufer des isländischen Gletschers!“ Vielleicht klingt die Klimakrise ja so?

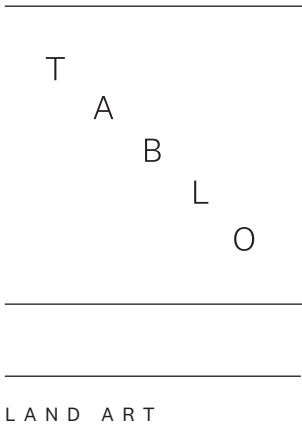
Zum Piepen schließlich in Q – wie Quereinsteiger – die Szene, in der invasive Arten vorkommen. Pitt Simon tritt als gigantische Süßwasserqualle, Eugénie Anselin als Borkenkäfer und Laura Talenti als Tigermücke auf. „Macht, was ihr wollt. Erfindet neue Pestizide“, wirft die Tigermücke irgendwann resigniert in den Raum.

Unter V wie Visual Utopias wird ein Werbespot vom Mouvement Écologique eingespielt: die Verwandlung und Begrünung eines Platzes in Esch/Alzette, stylish entworfen durch eine Werbeagentur.

Satirischer Höhepunkt ist schließlich unter X wie Xenophobie eine Szene, in der Giorgia Meloni Asyl in Luxemburg ersucht, man ihr ihr eigenes fremdenfeindliches Gequatsche spiegelt und sie auf der Behörde abblitzen lässt: „Tut mir Leid, Fräulein Melone, wir haben keinen Platz für Sie!“

Die 26 Theaterminiaturen sind kreativ geschrieben, unterhaltsam und szenisch gut gespielt. Furios saust das Ensemble durch das Klima-ABC und reflektiert ironisch die zum Teil abgedroschenen Diskurse der Klima-Idealist/innen wie ihrer Gegner/innen und spart dabei kaum ein Klischee aus. Das ist amüsant und doch streckenweise etwas wohlfeil, bedient es doch ein rot-grünes Publikum in seinem Behagen: Im kollektiven Unrechtsempfinden über den Klimawandel kann man sich moralisch überlegen fühlen und dabei noch beherzt lachen. ●

Alphabet. 26 Theater-Miniaturen für eine sich erwärmende Welt. Text, Regie und Bühne: Calle Fuhr. Dramaturgie und Textmitarbeit: Matthias Seier; Kostüme: Michèle Tonteling; Regieassistentz: Sarah Goeres; Kostüme: Michèle Tonteling; Licht & Technik: Pascal Klein



Belongings

La page d'artiste est confiée ce mois-ci à Annick Wolfers. Née au Luxembourg en 1976, elle réside et travaille aujourd'hui à Londres. Lors de ses études aux beaux-arts à Strasbourg, elle a découvert sa passion pour la



photographie. Cela l'a amenée à poursuivre des études à Central St. Martins à Londres. Captivée par l'effervescence multiculturelle de cette ville, elle a décidé de s'y installer définitivement. D'abord photographe et cinéaste dans les domaines de la mode et

de la musique, Annick Wolfers s'est ensuite orientée vers une approche plus documentaire et plus axée sur la recherche. Ainsi, son travail s'intéresse aux liens entre les gens et les paysages qu'ils habitent. Récemment, la photographe a réalisé la série *Common Ground* qui traite de l'écologie urbaine et de l'inclusion sociale. La série *Belongings*, présentée ici, utilise la photographie comme moyen d'entrer en contact avec la terre. « Ces dernières années, j'ai pris des photos au Luxembourg et au Royaume-Uni en utilisant des pellicules périmées. En trouvant un lien entre les deux pays, j'explore ce que cela signifie d'appeler un endroit 'chez soi'. » FC

ENCHANTIER

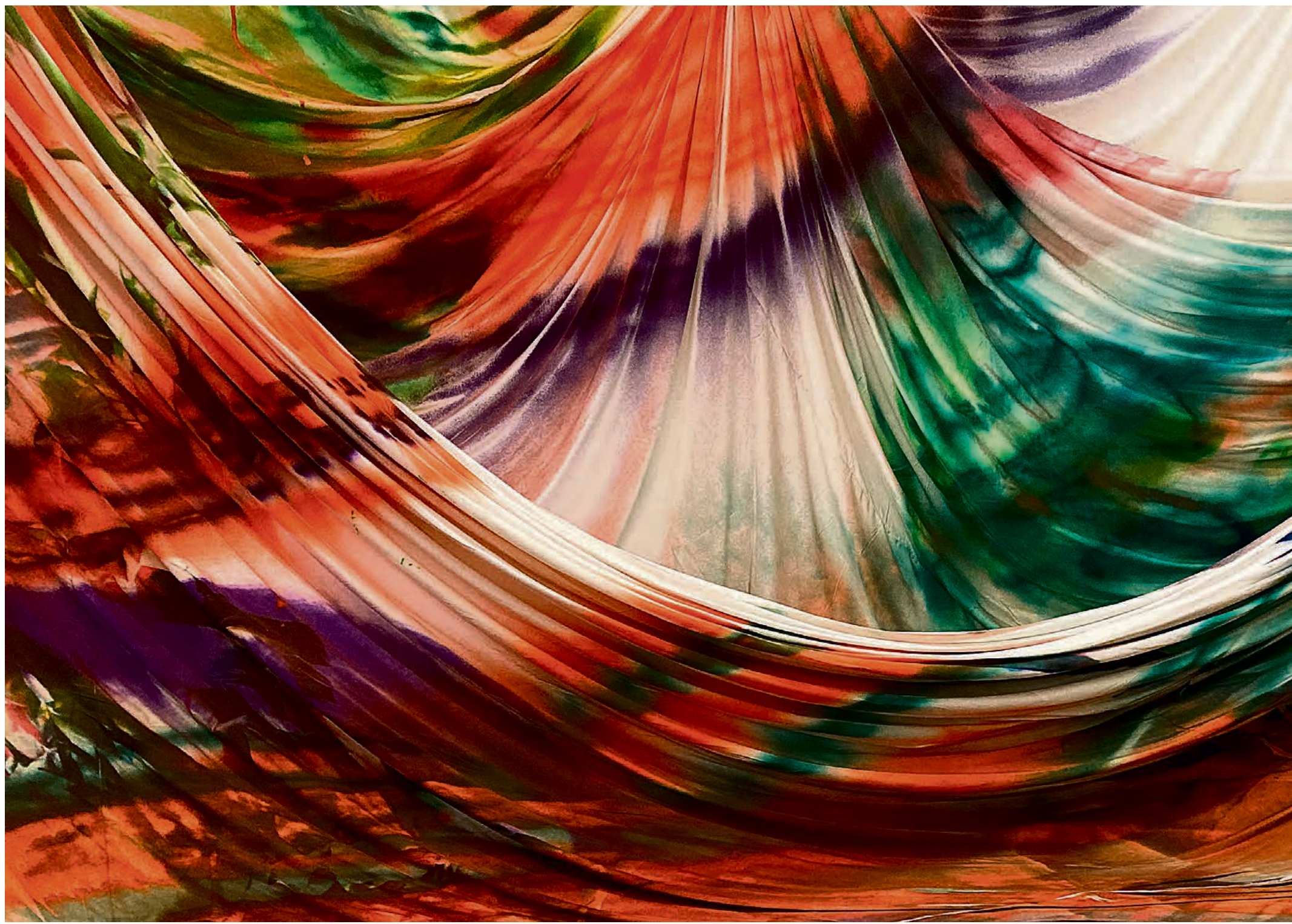
Rotondes qui roulent

Les Congés annulés qui démarrent dans un mois seront les derniers dans la configuration actuelle des Rotondes. Un chantier commencera début 2025 avec de très grandes ambitions. « L'évolution, l'adaptabilité, les mutations, font partie de notre ADN », avance le directeur Steph Meyers. La première phase de travaux sera peu visible pour le public. Il s'agit d'améliorer la performance acoustique et thermique de la Rotonde 1 et d'y ajouter stock et loges. Le gros morceau concerne la

Rotonde 2. Elle bénéficiera d'une rénovation générale qui, bâtiment historique classé oblige, préservera sa patine et son aspect extérieur. Le concept de « box in a box », développé par les architectes Teisen-Giesler, autorise une approche horizontale et multifonctionnelle. On annonce quatre étages, avec une grande agora, « prolongement du parvis lors de la saison froide », plusieurs espaces aux fonctions multiples, une salle de répétition et de création, des lieux participatifs, des bureaux et les studios de Radio Ara. La troisième phase concernera le pavillon central et le parvis. L'actuelle Container City sera

remplacée par un nouveau bâtiment où un restaurant, un bar et un espace d'accueil trouveront place. Tout cela prendra « au moins quatre ans », pendant lesquels la programmation sera « adaptée, avec de la place pour l'expérimentation ». Finalement, l'idée maîtresse est de faire des Rotondes « un lieu de vie où il se passe toujours quelque chose », rêve le directeur. Il insiste sur la « perméabilité » avec la gare et Bonnevoie. Steph Meyers fait l'analogie avec des centres culturels emblématiques comme le Cent-quatre à Paris, le Lieu Unique à Nantes ou la Belle de Mai à Marseille, « mais à notre sauce, avec notre style ». FC





Grosse exposition

III Loïc Millot

Son nom la prédestinait sans doute à voir les choses en grand. Les installations au format XXL ont en tout cas largement contribué à faire connaître l'œuvre de Katharina Grosse dans le monde entier. Au tour du Centre Pompidou-Metz de lui consacrer une exposition d'envergure, *Déplacer les étoiles*, où la peinture excède les limites matérielles du lieu.

Née en 1961 à Fribourg-en-Brisgau, Katharina Grosse évolue dans un milieu éclairé, au sein d'une région industrielle, la Ruhr, marquée par la présence de la classe ouvrière. Sa mère est artiste et son père, recteur de la toute récente université de Bochum, construite au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. La jeune fille évoluant dans un environnement familial qui encourage la curiosité intellectuelle, elle fait un séjour à Paris où elle découvre les toiles de Géricault et Delacroix, sans oublier Matisse, dont l'emploi des couleurs lui fera forte impression. Ce n'est qu'à l'âge de 19 ans, qu'elle se décide à entreprendre une carrière artistique. Elle rejoint alors l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf, où ont enseigné les plus grands artistes allemands de ces dernières décennies, comme Joseph Beuys, Sigmar Polke, Gerhard Richter ou Anselm Kiefer, avec lequel elle

La volonté de dépasser le périmètre du lieu, se lit dans le titre de l'exposition : Décrocher les étoiles

partage le sens de la monumentalité. Insatisfaite de sa pratique, elle a le sentiment que les possibilités de la peinture sont réduites par la tradition du cadre et des cimaises. Pour elle, la peinture peut offrir une expérience sensible de l'espace qui se distingue de celle de l'architecture. Une réflexion que la jeune femme approfondit dans les années 1990 au contact de l'Italie et de ses fresques murales, mais qui aurait pu très bien être alimentée par d'autres occurrences au sein de l'histoire

des cultes et des arts, des grottes de Lascaux au muralisme mexicain en passant par les iconostases orthodoxes grâce auxquelles le fidèle marche littéralement dans les images. Conséquence de cette réflexion critique : Katharina Grosse troque ses pinceaux pour la bombe aérosol, et le canevas pour une intervention réalisée directement sur les murs. Ce virage dans son œuvre se manifeste en 1998 avec le *Green Corner* pour la Kunsthalle de Berne (Suisse), où le vert vire au noir dans l'angle de la pièce, comme calciné. De nouveaux principes techniques et esthétiques sont ainsi posés et mis en pratique dans son œuvre future : absence d'intermédiaire entre l'artiste et le lieu, recours à des couleurs industrielles, utilisation d'un pistolet pulvérisant qui lui permet d'atteindre des endroits inaccessibles et, plus encore, de mettre en relief les irrégularités d'une surface.

Synthétisant cette approche, l'exposition du Centre Pompidou-Metz se déroule en trois temps. On pénètre dans la chambre à coucher que l'artiste occupait dans son appartement de Düsseldorf et qu'elle s'est résolue à repeindre à la bombe en 2004. La pièce, à échelle 1, est installée dans le hall d'entrée : autour d'un lit découvert, couvertures et draps retournés,

froissés, comme si Grosse venait de le quitter, reposent une pile de livres accumulés (on y reconnaît notamment des ouvrages de Virginie Despentes), des fringues étendues au sol. Autant d'indices prélevés dans la vie intime de l'artiste puis mises à l'épreuve (sensible) de la peinture, des jets de couleurs qui les recouvrent, en atténuent la familiarité, tracent de nouvelles découpes au sein d'un espace matériel déterminé. Le parcours se poursuit à l'intérieur de la Grande Nef, l'espace idéal pour accueillir les deux autres propositions spectaculaires de Katharina Grosse. La première, particulièrement poétique, consiste en un arbre suspendu, toutes racines déployées, qui se tient magiquement comme en apesanteur devant nous (il aurait été transporté tel quel depuis une forêt de Moselle). Comme pour *Bedroom*, Grosse superpose des univers disparates, mêlant le vivant au goût de l'artifice et de l'artefact, l'arbre étant enveloppé ici de tentures blanches, grandes voiles déployées en promesse d'un envol. L'installation, particulièrement troublante à l'ère de l'anthropocène, rappelle aussi le travail d'Henrique Oliveira au Palais de Tokyo.

Puis se découvre l'installation née à Sydney que la plasticienne a actualisé au Centre Pom-

MAUX DITS D'YVAN

Sur tous les fronts

IIII Yvan

La maire de Paris avait à peine annoncé qu'elle allait se baigner dans la Seine le 23 juin, que fleurissait le hashtag *#jechiedans laseinele23 juin*. Mais plutôt que de déshonorer notre Fête Nationale, les Français, impatients, préféraient faire leurs besoins dans le fleuve dès le 9 juin, jour des élections européennes. Depuis, la Seine charrie des eaux brunâtres et le caca facho *y fluctuat, nec mergitur*.

C'est bien connu, mais plus actuel que jamais : la France a la droite la plus maladroite, la plus gauche et la plus bête du monde. Ainsi c'était bien la peine de virer du parti LR Eric Ciotti qui prônait une alliance avec l'extrême-droite, pour, dès le lendemain, entendre un François-Xavier Bellamy, tête de liste des mêmes LR aux élections européennes, claironner qu'au deuxième tour, « bien sûr », il voterait pour l'extrême-droite face à l'union des gauches. Avez-vous remarqué d'ailleurs que l'union de la gauche et leur programme commun des années 1970 et 1980 a fait place aujourd'hui à l'union des gauches et à leurs programmes pas si communs ? Mais à côté de la droite ou de ce qu'il en reste, la France possède une extrême-droite dont l'adresse n'a rien à envier à celle de sa consœur italienne. À croire que le RN aurait chargé un psychiatre de disséquer la personnalité de Macron, afin d'utiliser ses traits de personnalité pour qu'il continue d'aller de faute en erreur, de bourde en maladresse. Gageons que ce psychiatre n'aurait aucun mal à diagnosti-

quer chez l'occupant de l'Élysée une mégalomanie constitutionnelle. Cette mégalomanie était plutôt utile au début du premier quinquennat pour redorer le blason de la fonction présidentielle, lourdement amochée après les présidences « normale » de Hollande et bling-bling de Sarkozy. Mais teintée de perversité, elle s'avérait dangereuse dès le début du deuxième quinquennat. Car le sujet pervers considère l'autre non pas comme un sujet individuel et autonome, mais comme un objet qu'il est incapable d'investir d'amitié, d'amour, de haine même, de reconnaissance et d'estime aussi. Et c'est ainsi que Macron, incapable d'éprouver de l'empathie pour ses électrices et ses collaborateurs, peut jeter à la meute électorale les (rares) députés qu'il avait installés il y a moins de deux ans et abandonner comme un vieux godillot son premier ministre qu'il vient à peine d'adoubé. Mais les foudres que le Jupiter pervers mégalomane a jetées sur le pays en dissolvant l'Assemblée Nationale, risquent de se retourner, tel un boomerang, en balle qu'il s'est finalement tirée dans le pied. Et Jupiter, comme Vulcain, va se traîner en boitant jusqu'à la prochaine présidentielle. En *lame duck*, comme disent les Américains.

Depuis la Révolution, la France avançait tant bien que mal sur ses deux jambes, s'appuyant souvent sur la droite, parfois sur la gauche. Elle se reconnaissait dans un parti, un syndicat, une Eglise qui se disputaient le pouvoir. Cela s'appelait la politique et la démocratie.

Macron, aujourd'hui, se veut un manager apolitique. Son *en même temps* ayant cassé la jambe droite et paralysé la jambe gauche, la France est désormais condamnée à claudiquer à trois pattes, croyant devoir prendre appui sur une canne appelée Rassemblement National. Elle est livrée de front à une politique frontale. Les neurologues savent bien que le cerveau frontal ne fonctionne pas avec la raison, mais avec l'impulsivité. Le front républicain est bel et bien mort, le Nouveau Front Populaire espère un *remake* de son ancêtre et le Front National est droite dans ses bottes. Car en voulant débattre avec la seule Le Pen, en envoyant Attal au combat contre le seul Bardella, Macron a installé le RN comme son seul adversaire, bardellisant littéralement la France en collant un sparadrap sur sa canne. Un *Yes, we canne* à la française avec un bâton qui ne tardera pas à battre la main qui s'y agrippe. Macron, in fine, ne semble pas peu fier d'avoir imposé le degré zéro de la politique, en privant son pays du nécessaire débat avant les élections, en clamant aussi que les Jeux Olympiques seront un facteur important dans ce non-débat. On ne saurait mieux signifier que le peuple ne mérite guère mieux que des jeux et des pains. Reste à savoir si Macron tient du *gambler* de poker ou du joueur d'échecs. Il y a fort à parier que c'est un joueur de poker qui court à l'échec. Ce que Mbappé, le capitaine des joueurs français, a très bien compris en déclarant que l'Europe est plus importante que l'Euro. À bon entendeur, salut ! (À suivre). ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Am Geesch vun der Zäit

Jacques Drescher

„D'Plénière ass souwisou den Zirkus vun der Chamber“ (Liz Braz, 100,7, 19.06.24).



Dat Meedchen ass ganz äerdeg;
Säi Brout ass scho gebak.
Politesch fest am Suedel,
Ganz schnësseg, awer vag.

Wat huet him da gehollef?
„Dat Jonkt, de frësche Wand!
Den Numm war sécher wichteg.“
Et bleift dem Papp säi Kand.

Wie fréi wëllt Karriär maachen,
Duerchkuckt dat Spill vu wäit.
Déi nächst Relève muss kommen –
Am Geesch vun eiser Zäit.

Al Männer an der Chamber,
Passt op, et mécht iech platt!
Mee klot net iwwert d'Wëllef;
Dir waart genee wéi hatt.

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics

Administration des Ponts et Chaussées
Division des travaux neufs

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte

Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 18.07.2024 10.00 heures

Lieu : Les offres sont obligatoirement à remettre via le Portail des marchés publics avant les dates et heures

fixées pour l'ouverture. Il n'y aura pas de séance d'ouverture publique de la procédure ouverte.

Intitulé : Echangeur Pontpierre sur la N13 – phase 2.

Description :

- Les travaux prévoient la construction d'une bretelle autoroutière du nouvel échangeur de Pontpierre avec raccordement au giratoire de l'échangeur Pontpierre et le réaménagement du terre-plein central de l'autoroute A4 sur une longueur d'environ 1 500 m.

Réception des plis :

Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures

N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2401319

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte

Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 16.07.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot chapes, réf. CO1-8.

Description : – L'exécution des travaux de chapes de deux immeubles résidentiels à Contern.

Conditions d'obtention du dossier :

Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis :

Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures

N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2401321

Administration communale de Wormeldange

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte

Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 28.08.2024 10.00 heures

Intitulé :

Construction d'un atelier communal à Wormeldange.

Description :

- Travaux de cloisons sèches, plafonds suspendus, isolation et travaux d'enduit.

Conditions d'obtention du dossier :

électronique par l'intermédiaire du Portail des marchés publics.

Réception des plis :

électronique par l'intermédiaire du Portail des marchés publics.

N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2401328

Le Collège des Bourgmestre et Échevins

Les travaux consistent notamment en :

- Des travaux de voirie ;
- Des travaux de réseaux ;
- Des travaux d'ouvrages d'art.

Quantités approximatives des travaux :

- Déblais : 18 000 m³ ;
- Fouille en tranchée : 4 700 m³ ;
- Remblais en concassé de carrière 0/45 type 2 : 1 000 m³ ;
- Remblais en laitier HF 0/45 type 1 : 4 000 m³ ;
- Remblais en grave-laitier 0/32 GL : 9 500 to ;
- Enrobé bitumineux : 4 800 to ;
- Mur de soutènement en L : 600 m.

Délai d'exécution des travaux : 400 jours ouvrables.

Début prévisible des travaux : octobre 2024.

Conditions d'obtention du dossier :

Les documents de soumission sont à télécharger à partir du Portail des marchés publics (*www.pmp.lu*).

Réception des plis :

La remise électronique des offres est obligatoire. Les offres sont à remettre via le Portail des marchés publics conformément à la législation et à la réglementation sur les marchés publics avant les dates et heures fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2401294

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte

Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 16.07.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot menuiserie intérieure, réf. B13-2.

Description : – L'exécution des travaux de menuiserie intérieure d'un immeuble résidentiel à Esch-sur-Alzette.

Conditions d'obtention du dossier :

Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Poste vacant

Il est porté à la connaissance des intéressé(e)s que

l'Administration d'évaluation et de contrôle de l'assurance dépendance

se propose d'engager à durée indéterminée

Un médecin

Vous êtes affecté(e) au Service évaluation et détermination de l'Administration d'évaluation et de contrôle de l'assurance dépendance qui est notamment responsable pour :

- L'évaluation de la situation de dépendance des demandeurs de prestations ;
- La détermination des prestations requises ;
- L'amélioration de façon continue des outils d'évaluation et de détermination ;
- L'information et le conseil de tous les interlocuteurs dans le cadre d'un dossier individuel.

Profil souhaité :

- Vous avez de bonnes connaissances informatiques et vous maîtrisez les logiciels courants ;
- Vous disposez d'une aisance en communication orale et de compétences rédactionnelles développées ;
- La maîtrise des langues luxembourgeoise, allemande et française est obligatoire. Le cas échéant, un contrôle de la connaissance de ces trois langues administratives est réalisé par l'Institut national d'administration publique.

Missions :

- Au sein d'une équipe pluridisciplinaire vous êtes chargé(e) d'évaluer la situation de dépendance d'un assuré demandeur de prestations.

Evaluation de la dépendance :

- Préparer l'évaluation en tenant compte des documents, expertises, évaluations préalables et commentaires existants ;
- Assurer le recueil des informations nécessaires auprès du demandeur, de son entourage, des prestataires ou autres intervenants pour évaluer l'état de dépendance du demandeur de prestations ;
- Réaliser l'évaluation médicale comportant un examen clinique du demandeur ;
- Émettre un avis sur l'état de dépendance de la personne évaluée et sur ses besoins en aides techniques et/ou adaptation de logement ;
- Donner son avis sur demande dans les cas de recours introduits suite à une décision.

Détermination des prestations requises :

- Déterminer les prestations requises sur base des différentes pièces constituant le dossier de demande de prestations en appliquant les critères et standards de détermination établis ;
- Traiter les dossiers en rapport avec des experts médecins oto-rhino laryngologues, des experts médicaux ophtalmologues et de divers médecins spécialistes.

Conseil, expertise et confidentialité :

- Informer, conseiller et orienter les parties prenantes concernant la dépendance, sa prévention en général et le système de l'Assurance dépendance en particulier ;
- Conseiller et orienter les personnes concernées sur tout autre moyen de prise en charge et d'intervention ;
- Être la personne de référence interne et externe pour toute question spécifique en relation avec un dossier traité ;
- Veiller à l'intégrité du dossier d'une personne ;
- Etre l'interlocuteur des médecins des centres de rééducation pour toutes les questions spécifiques en rapport avec les assurés en rééducation stationnaire ;
- Emettre des avis médicaux, sur base du « Rapport du médecin traitant dans le cadre de l'instruction d'une demande en obtention de prestations de l'assurance dépendance » quant à un changement fondamental des circonstances de l'assuré.

Vous possédez un permis de conduire.

Les candidatures écrites sont à adresser à *rh@ad.etat.lu*

Administration d'évaluation et de contrôle de l'assurance dépendance
Norbert Lindenlaub
Conseiller
Chef du Service de la gestion administrative
4, rue Mercier
L-2974 Luxembourg
Tél. (+352) 247-86063 . Fax (+352) 247-86061
E-mail : *rh@ad.etat.lu*
www.assurance-dependance.lu

d'LetzebuengerLand

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d'Letzebuenger Land s.à r.l., R.C. B 19029, N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Stephan Kinsch (48 57 57-1; land@land.lu). **Rédacteur en chef** Peter Feist (48 57 57-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (48 57 57-26; fclarinval@land.lu), **Luc Laboulle** (48 57 57-28; llaboulle@land.lu), **Stéphanie Majerus** (48 57 57 35; smajerus@land.lu), **Sarah Pepin** (48 57 57 36; spepin@land.lu), **Pierre Sorlut** (48 57 57-20; psorlut@land.lu), **Bernard Thomas** (48 57 57-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (48 57 57-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (48 57 57-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Zoubida Belgacem (48 57 57-32; zbelgacem@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 48 57 57-1 **Fax** 49 63 09 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d'Letzebuenger Land **Instagram** letzebuenger_land **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,00 € **Abonnement annuel** 200,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Wählerevidenz

IIII Michèle Thoma

Das hätten Sie im März machen müssen! Also bis März, spätestens! Das müssen Sie ja beantragen! Ohne Antrag geht so was doch nicht! Das Kopfschütteln das aus dem österreichischen Innenministerium mein Handy-Ohr heimsucht ist geradezu dröhnend.

Was habe ich mir auch wieder vorgestellt! So was Utopisches! Einfach wie Bonjour! Einfach in ein Wahlbüro reinmarschieren. Einfach den Ausweis zücken, einfach sich ausweisen als jemand Toller, jemand Doppeltoller. Zunächst einmal als Bürgerin eines selbstbewussten Landes, das nur noch Sitzengebliebene Schurkenstaat nennen und in dem Migrant/innen und Ureinwohner/innen wie im Paradies nebeneinander leben ohne sich allzu sehr mit gegenseitigem Interesse zu belästigen, in vielen Sprachen nicht miteinander reden und die paar Rechten eher komisch als bedrohlich rüberkommen. Und als Teil des tollsten Weltteils überhaupt. Klar, wegen der Freiheit und der Demokratie, sie kostet nichts, nicht mal das Leben, wegen des Regenbogens, der schmucken Ruinen, der Neubauviertel mit umweltfreundlichem Unkraut. Und, ja, verhungern tut hier auch keine/r, theoretisch, und es gibt Anti-Depressiva auf Krankenkasse.

Dass ich dann, so habe ich mir das vorgestellt, nachdem ich meinen Ausweis gezückt und einen Wahlzettel in Empfang genommen habe, mich in die Wahlkabine zurückziehe um dort höchst Intimes, vermutlich gar Analoges zu treiben. Etwas, was mich als valides Mitglied dieser Gesellschaft bestätigt. Zum ersten Mal seit... Jahrzehnten! Ich gehöre zu euch, zu uns! Zu den Wertevollen! Europa, hier bin ich!

Zwei Mal habe ich immerhin die luxemburgische Botschaft in dem Land, in dem ich meinen verlängerten Auslandsaufenthalt absolviere, angerufen um sicherzugehen. Dass es wirklich klappt, dieses Mal! Zu viele Flash Backs habe ich von Wähler/innenlisten, auf denen ich nie registriert bin, von den skeptischen Blicken der Wächter/innenfront in den Wahlbüros, vor der ich regelmäßig abpralle um mich dann zu schleichen, wie es hierzulande so charmant heißt. Zwei Mal bestätigt mir die nette Botschaftsdame, ich könne zwar nicht für Luxemburg wählen, für Österreich aber sehr wohl. Nur hingehen, reingehen, wählen, alles gut.

Um noch sicherer zu gehen, rufe ich das österreichische Innenministerium an. Das sieht mein Vorhaben nicht so locker. Aber ich bitte Sie! Da hätten Sie sich in die Wählerevidenz eintragen müssen!

Eintragen. Müssen. Bis März. Wählerevidenz. Neues Wort. Für das man schon jenseits der deutschen Grenze ein Wörterbuch braucht. Aber die haben sicher auch ein passendes parat. Die Luxemburger/innen sicher auch, und die Rumän/innen und Portugies/innen, so ein glattes abweisendes Wort das alle kleinen braven europäischen Streber/innenträume platzen lässt. Ja, ich wollte wählen, aber es ging nicht!

Wie oft habe ich das dann gehört. Der junge Österreicher, der in Deutschland wählen will. Aber Sie hätten sich bis April eintragen lassen müssen! Ja, ok, jetzt ist Juni. Dann halt nicht. Der junge Luxemburger, der in seinem Wohnsitz Arlon wählen möchte. Ja, dann halt nicht. Die Spanierin in Paris, die Holländerin in Luxemburg, der diese Wahl nicht spätestens 86 Tage davor eingefallen ist. All diese



Ja, ich wollte wählen, aber es ging nicht!

pflichtbewussten europäischen Bürger/innen, denen man die Ohren voll getönt hat während Monaten. Demokratie. Teilhabe. Verantwortung. Wahrnehmen. Rechtsruck. Verhindern. All diese Europäer/innen, die verstreut in Europa leben, hier, dort, eine kurze Zeit, aus der vielleicht eine lange wird, eine Ewigkeit, ein Leben. Die aus irgendeinem, vielleicht ihnen selbst unbekannten Grund ihre Nationalität nicht abstreifen wie eine alte Haut, und das Land in dem sie leben hat die Doppelstaatsbürgerschaft noch nicht erfunden. Sie bleiben Ausländer/innen, Jahre, Jahrzehnte lang, lebenslänglich.

Allein in Deutschland wären über vier Millionen EU-Ausländer/innen wahlberechtigt gewesen. Ganze fünf Prozent haben dieses Recht in Anspruch genommen. Warum die andern nicht? Könnte es sein, dass es außer mir noch Menschen gibt, die nicht schon im Februar im Sommer stattfindende Wahlen im Kopf haben? Blöd nur, dass es sich bei ihnen ausgerechnet um die vermutlich europäischsten Europäer/innen handelt. ●

DROIT DE RÉPONSE

Pour en finir avec les coups de gueule

L'exposition de Marc Henri Reckinger, en automne prochain, ne portera donc pas de titre déshonorant. On en est heureux. Cette décision n'était pas connue le 30 mai dernier, on ne sait quand elle a été prise, ni à l'initiative de qui. Le site web du MNAHA, les jours précédents, disait toujours le contraire, et internet étant aussi têtue que les faits, des traces y restent encore au-

jourd'hui (au moment de ces lignes). Rien qui permette de parler d'« informations délibérément fausses » quant à la protestation parue dans le Land, je traduis : de me traiter de menteur, et de reprocher à la rédaction de ne pas avoir donné de coup de fil à qui que ce soit. Les pages web du MNAHA et de la Ville de Luxembourg étaient éloquentes. ● LUCIEN KAYSER



Découvrez chaque vendredi ce qui fait bouger le pays.
Sur papier et en digital.
Gratuitement pendant un mois.
Faites le test.



zbelgacem@land.lu
(+352) 48 57 57 . 1

Kriegsbilder als Bilderkrieg

IIII Marc Trappendreher

Alex Garlands neuer Film *Civil War* ist nicht nur ein Kriegsfilm, er ist auch ein Film über die Kriegsbilder. In den USA tobt ein verheerender Bürgerkrieg. Es geht dabei nicht so sehr um die destruktive Waffengewalt, sondern um mediale Gewalt, die von einer Gruppe von Kriegsreportern gestiftet wird. Dass der Film bereits vor seinem Kinostart in den Vereinigten Staaten kontrovers diskutiert wurde und mitunter hitzige Reaktionen hervorrief, dürfte nicht weiter verwundern. Es fehle ihm an entschiedener Positionierung, an Transparenz, an Eindeutigkeit in Bezug auf die Darstellung eines neuen, fiktionalen amerikanischen Bürgerkriegs.

Dabei ist genau die Verwischung alles Eindeutigen das erklärte Ziel von Garlands neuem Film: Ausgehend von einem kriegerischen Ausnahmezustand formt er eine subversive Medienkritik, die danach verlangt, selbst moralisch Stellung zu beziehen. Zunächst aber muss da eine Rede einstudiert werden, der Präsident tritt in den Schärfefokus der Kamera; er lügt, der Sieg seiner Regierungstruppen sei unmittelbar in Reichweite. Kalifornien und Texas nämlich sind als „Western Forces“ gegen eine Regierung in den Krieg gezogen, deren Präsident faschistische Züge aufweist. In Wahrheit ist es der Sieg seiner Gegner, der kurz bevorsteht.

Um diese Ereignisse einzufangen, begibt ein Team aus Reportern sich nach Washington – *Civil War* bedient auffällig die Elemente des *road movies* –, um die Schilderung der Kriegsumstände jedoch nicht vordergründig werden zu lassen. Dieser Reise trägt der Film Rechnung, nicht so sehr der kriegerischen Handlung. Die Auflösung des FBI und die verlängerte, dritte Amtszeit des Präsidenten sind die verfassungswidrigen Verweise, die Garland liefert, es aber auch dabei belässt. Garland entzieht sich so nicht nur einer gegenwartsbezogenen Lesart der US-Gesellschaft, die vor den im November anstehenden Wahlen immer tiefer gespalten scheint. Er entgeht auch der Reduktion auf eine bloße tagespolitische Botschaft. Als Britte entwickelt er freilich eine europäische Sicht auf US-Amerika, die stört, die aneckt. In mal leisen und mal lauterem Tönen wird eine Kritik an der amerikanischen Demokratie mit dem absoluten Mehrheitswahlrecht, dem Zweiparteiensystem und einer eigenwilligen Interpretation von Rechts und Links spürbar. Dennoch ist darin kein Konflikt über die aktuelle politische Lage, über Trump gegen Biden, ausgedrückt, zumal Garland den Blick öffnet auf Fragen der medialen Reproduktion des Krieges, auf Bilder, die

nach Deutung rufen und nach Kontext verlangen. Damit rückt er die Frage nach dem Vertrauen in die Medien in den Mittelpunkt der Erzählung.

Garland interessieren in *Civil War* nicht die Ursprünge des innerstaatlichen Konfliktes. Nicht einmal interessieren ihn die einzelnen Kriegsparteien – Kalifornien und Texas sind als Repräsentanten liberaler und konservativer Bundesstaaten in einer politischen Allianz ohnehin nur schwer vorstellbar. Wenn Garland vom Krieg berichtet, nimmt er die Berichterstatter in den Blick, will den Krieg aus der Sicht der Reporter erleben lassen. Damit ist das implizite Selbstverständnis getroffen, dass eine Kriegsfotografie, die die absolute und objektive Wahrheit behaupten will, selbstredend äußerst fragwürdig ist.

Civil War bedient eine Zentrierung auf den medialen, kollektiven Bilderkatalog: Ikonische und historische Bilder werden sozusagen für immer verankert, sie werden abgespeichert im kollektiven Gedächtnis: Noch heute gelten die Terroranschläge des 11. September 2001 in dieser Hinsicht als prägend. Bilder eines einschneidenden Ereignisses zirkulieren plötzlich global, ein Ereignis, dessen Ausmaße nicht mehr zu greifen und zu begreifen waren – den Nährboden für Verschwörungstheorien bereitend. Aber auch aktuelle Ereignisse, wie den Ukraine-Krieg oder den im Gazastreifen, rückt *Civil War* schmerzhaft ins Bewusstsein. Es ist dieses persönliche Bildarchiv, das wir mit uns und in uns tragen, das *Civil War* nachdrücklich mit seiner Schlusseinstellung adressiert. Die mediale Abbildung von Geschichte und die damit erwachsende Erinnerungskultur sind eng mit der Kriegsfotografie verknüpft.

Zunächst aber beobachtet der Film ein allumfassendes Absterben der Rationalität. *Civil War* entwickelt in seinen treffendsten Momenten ein Gespür für den Wahnsinn des Krieges, den er an die Frage knüpft, wie man diesen überhaupt noch über den Verstand und mithin in einer medialen Form erfassen kann. Es geht um die Selbstbefragung des Medienschaffenden im Verhältnis zu der äußersten Entmenslichung einer verrohten Welt im Kriegszustand. Die eigene Funktion des Bildermachens in dieser Grenzsituation wird dabei hochgradig subversiv mitgeführt, die Gedanken der amerikanischen Autorin und Kulturkritikerin Susan Sontag aus ihrem einflussreichen Artikel *Über Fotografie* (1977) in Erinnerung rufend. Darin äußert sie unter anderem ihre Bedenken

Civil War von Alex Garland nimmt einen fiktiven Bürgerkrieg in den USA zum Ausgangspunkt für eine subversive Medienkritik

gegenüber den Bildern aus dem Vietnamkrieg und fragt sich, ob und wie diese Darstellung des Krieges für die Öffentlichkeit einen konstruktiven Sinn stiften kann. Diese Position relativierte sie in ihrem anderen bedeutenden Werk *Das Leiden anderer betrachten* (2003): Hier nun sieht sie, geprägt von den medialen Bildern des ersten Irakkriegs und des Jugoslawiens-Konflikts, durchaus Vorzüge eines derartigen Bildersturms, der eine Gesellschaft sinnvoll aufzurütteln vermöge.

Garland legt auch dieses Spannungsverhältnis komplex an und verhandelt es anhand zweier Generationen von Fotografen: Da gibt es die ältere, traumatisierte Kriegs-journalistin Lee (Kirsten Dunst), deren Name Assoziationen zu Lee Miller weckt, und die zukunftsorientierte, ambitionierte Jesse (Cailee Spaeny), die sensationslüsterner vorgeht, dabei doch eine Zuversicht wiedererlangt hat, die Lee abhandengekommen ist. Ebenda macht der Film eine weitere Ebene auf und fragt nach der Kunstfertigkeit der Kriegsfotografie. In *Civil War* – und damit grenzt der Film sich von anderen Vertretern dieses Subgenres der Kriegsfilmreportage ab, wie Oliver Stones *Salvador* (1986) oder *The Killing Fields* (1984) – reicht es nicht mehr, vor Ort und unmittelbar am Geschehen dran zu sein. Nein, das Material muss auch ästhetisch aufbereitet werden. Garland deutet so das Kriegsbild auch als einen Bilderkrieg: immer noch näher an der Action muss man sein, den besten Blickwinkel muss man einnehmen, bevor das Bild geschossen und der Moment eingefroren wird. Dabei verwischen sich auch für die Reporter die Grenzen zunehmend. Längst nicht mehr sind sie stille Beobachterinstanz, sondern werden aktiv ins Kriegstreiben hineingeworfen. Sie nehmen teil an Schusswechseln, die sie aus nächster Nähe betrachten, sie fragen nach den Kriegsparteien, ja sie beteiligen sich sogar an der Erstürmung des Weißen Hauses – totale Verrohung, die völlige Auflösung der Grenzen.

Dieses Leitthema durchzieht *Civil War*: Wie verhält man sich ethisch zum Krieg, auch zu seiner Abbildung? Ist diese Form der Berichterstattung oder des Kunstschaffens noch legitim? Garland zielt auf eine komplexe Selbstreflexion. Er ist der Künstler, der die Außenposition auf die des Bildermachens ständig mitführt und sein Publikum damit konfrontiert. Garland zeigt in seinen Filmen immer den Kippunkt, wo die Grenze erreicht ist – es geht immer um eine Überschreitung. Er beschreibt in seinen Filmen immerzu apokalyptische Szenarien; er ist ein zweifelnder Beobachter des menschlichen Fortschritts: des technologischen in *Ex Machina* (2014) sowie des Anthropozäns in *Annihilation* (2018) – und des gesellschaftlichen Rückschritts: in Form der patriarchalen Hegemonie in *Men* (2020) und in Form der innerstaatlicher Kriegsgewalt in *Civil War* (2024) hin zu genuin bildtheoretischen Überlegungen. Was sagen in der Folge die Bewegtbilder, die das Kino produziert?●

Kirsten Dunst und Cailee Spaeny



S

T

|

L

Le bazar de la charité royale

IIII France Clarinval

La jeudi dernier, la grande-duchesse Maria Teresa a annoncé via son compte Instagram, le lancement de la Royal Collection Luxembourg, « des objets uniques inspirés par l’univers de la famille grand-ducale ». Tasses, foulards, bijoux, cravates ou encore bougies, il y en a pour tous les goûts. La plupart des objets se déclinent dans les couleurs orange et bleu de la Maison de Nassau et tous sont estampillés avec monogramme HMT (pour Henri – Maria Teresa). Le texte de présentation vante « un esprit résolument contemporain », alors qu’on n’échappe pas au classicisme bon teint de boutons de manchette en forme de couronne. Couronne qui figure aussi sur les cravates (en taille adulte ou enfant !) ou sur un carré de soie.

Certains produits sont fabriqués en France, en Italie ou en Allemagne, mais des efforts ont été menés pour travailler le plus localement possible. Des artisans luxembourgeois ont été sollicités pour apporter leur touche personnelle. Ainsi, Jack Zazzera (déjà présent sur des objets de la Luxembourg House) a redessiné un *Roude Léiw* riant qui orne une montre. Les ateliers d’inclusion Yolande Coop réalisent les savons liquides. La céramiste Claire Royer a revisité le design d’une coupelle « qu’affectionne particulièrement la Grande-Duchesse ». Les choix personnels de Maria Teresa sont aussi mis en avant sur un foulard à l’effigie de Toffee, sa petite chienne yorkshire, annoncé comme un « objet bientôt culte » par le magazine *Point de vue*.

Outre les incontournables crayons, cahiers, vide-poches ou porte-clés, on découvre des charentaises, un tablier de cuisine (« confectionné par les ateliers qui fournissent le chef cuisinier du Château de Colmar-Berg », ce qui justifie sans doute le prix de 93 euros). Une cuvée exclusive de Bernard Massard, une autre du Château des Crostes, géré par le prince Felix – un coup de pouce au fiston ne peut pas faire de mal –, et des chocolats Oberweis, complètent la collection.

Les prix vont de 10 à 180 euros et les bénéfices seront reversés à deux associations: la Fondation du Grand-Duc et de la Grande-Duchesse et Stand Speak Rise Up! fondée par la Maria Teresa. La présentation ne précise pas quelle part du prix de vente est concernée, ni comment seront répartis les gains entre les bénéficiaires.

Le merchandising des têtes couronnées connaît un grand succès dans divers pays. La Cour d’Angleterre montre l’exemple depuis plusieurs dizaines d’années. Le Palais possède sa propre marque de produits dérivés, vendus dans les boutiques officielles ainsi qu’en ligne. Ils sont commercialisés par le Royal Collection Trust. Cette organisation gère la collection d’œuvres d’art de la famille royale et les bâtiments ouverts au public, comme Buckingham Palace ou le château de Windsor. À chaque grand événement lié à la Couronne, les ventes de produits dérivés créés spécialement pour l’occasion s’envolent. Un gin infusé avec des framboises cultivées à Windsor, une gamme de produits inspirés du Japon ou des accessoires pour chiens ont été ajoutés en 2023. Très transparent, le rapport annuel du Royal Col-

lection Trust annonce un chiffre d’affaires de 25,4 millions de livres (plus de 30 millions d’euros), rien que pour la partie boutique, l’année dernière.

Dans le même état d’esprit, le Royal Gift Shop, à côté du palais royal de Stockholm propose des souvenirs populaires tels que les cartes postales et les porte-clés, mais aussi « des articles de décoration intérieure uniques, basés sur des motifs issus de

Pour un foulard avec Toffee, il faut déboursier 85 euros



Royal Collection

matériaux originaux des années 1600, 1700 et 1800 ». Pareil chez les Danois, avec une boutique de souvenirs intégrée au Amalienborg qui promet de « ramener chez vous un morceau de l’histoire royale ». Livres, bijoux, mais aussi t-shirts à l’effigie de la couronne royale ou décorations de Noël, connaissent un grand succès. La famille royale belge est plutôt discrète en matière de merchandising de produits à son effigie. Elle préfère les réserver à certains événements ou à des occasions telles que l’ouverture des Serres royales de Laeken ou celle du Palais royal de Bruxelles. Tout au plus, des cartes postales (une nouvelle série de portraits royaux a été éditée à l’occasion des dix ans de règne du roi Philippe), des pins et des livres sont vendus au Palais.

Il ne faut pas forcément être une monarchie pour proposer des objets dérivés. En 2018, le Président français Emmanuel Macron a fait déposer le nom « Élysée - présidence de la République » à l’INPI, l’institut national de la propriété intellectuelle. Tasses, boules-à-neige avec le palais présidentiel, cahiers de coloriage, montres ou t-shirts étaient mis en vente avec un effort sur le design et une dose d’ironie. L’ambition était d’allouer les fonds récoltés à la restauration du palais présidentiel. Aux États-Unis, la boutique officielle de la Maison-Blanche propose des centaines d’objets à l’effigie de l’imposant édifice, d’institutions officielles ou inspirés des présidents actuel et passés y compris de leurs animaux de compagnie. ●

land

21.06.2024

L’ASSOCIATION

Union de la Sommellerie luxembourgeoise

Existe déjà l’Association luxembourgeoise des Sommeliers. Elle organise notamment le concours du meilleur Sommelier de



Luxembourg, ce depuis 1988. Un des anciens tenant de ce titre prestigieux et ancien président fait dissidence avec la création de l’Union de la Sommellerie luxembourgeoise. Niels Toase (photo) avait remporté le concours en 2014 et fut à la tête de l’ASL de 2019 à 2022. Il préside aujourd’hui la nouvelle association, rejoint par le tenant du titre actuel, Grégory Mio (remporté en 2022) ainsi que d’autres professionnels et amateurs. La volonté de l’UDSL, qui affiche un dynamisme et une ouverture qu’on croyait perdus, est de rassembler « tous ceux qui s’intéressent et

travaillent dans le vin », les professionnels de la sommellerie mais aussi les œnophiles et gastronomes. Trois axes sont mis en avant. Le partage et la convivialité sont érigés en maître-mots avec des rencontres, des dégustations et des événements informels. Des visites de domaines et de caves renforcent la promotion de la culture du vin, en particulier du vignoble luxembourgeois. Il en va aussi d’un soutien et d’un lobbying pour la profession. Masterclasses thématiques autour de cépages ou de terroirs, formations ou certifications permettront aux

professionnels d’approfondir leurs connaissances et leurs compétences pour progresser dans leur carrière. « Tout ce qui a trait au service des boissons nous intéresse, pas seulement le vin. Cocktails, thés, cafés, sakés, bières, boissons sans alcool... », s’enthousiasme Niels Toase. FC

L’OBJET

963 collection

À l’occasion de la Fête nationale, la marque luxembourgeoise de prêt-à-porter vol(t)age, crée la collection « 963 Luxembourg Varsity », inspirée par les logos et typos des universités américaines. Le résultat est une alliance entre l’esthétique athlétique classique et des clins d’œil à l’histoire du Luxembourg. 963 fait référence à la date de fondation de la ville, évoquée avec des mots floqués comme Fortress City ou

Lucilinburhuc. Sur d’autres pièces, on peut lire des rappels aux régions du pays comme si c’était des noms d’équipes de foot : Minett Boars, Sauséi Ducks ou Bambesch Foxes. Siggys et Melusina ne sont pas oubliés et deviennent les capitaines de ligues imaginaires. Le tout décliné en T-Shirts, polos et sweat-shirt. FC





HANNERLAND

Ein Produkt von Richtung22

D’WOURECHT HANNERT DEM LAND

LÉIF LIESENDER,

Et sinn onsécher Zäiten dobaussen an der Welt an d’Aussicht sinn net besser. Wat maachen? Eisen Nationalfeierdag weist de Wee.

Et ass ee mënschleche Reflex. Mee mir trauen eis nach net esou richteg et auszuschwätzen. Eist Land fir d’Éischt. Den Iwwerliewens-Instinkt ass aktivéiert, mir mussen elo mol no eiser Famill an no eis selwer kucken. Éischt duerno kéinte mer aneren hëllefen. An zu dësem „duerno“ wäert et vläit net méi kommen. Et geet elo an haut ëm d’Iwwerliewen vun eiser Kultur. Et geet ëm eist Heemechtsland, dat mir sou déif an onsen Hierzer droen. Et geet ëm alles dat, wat mir un Nationalfeierdag zelebréieren. Et geet a gewësse Sënn, wéi och an der Monarchie, ëm d’Weiderbestoen vun eise Blutlinnen. Ëm eis Rass.

Dir entschëllegt, wann dat lo e bësselchen ze direkt wor. Mee kommt, mir sinn éierlech. Wann et haart op haart kënnt, wäerten och mir zu deenen gehéiere, déi eis Familljen géint d’Horden vu entmënschlechte Kreaturen verdeedege mussen, déi wäerten ugelaft kommen. Maacht net sou, wéi wann net och dir insgeheim dësen Albdram vun der Zukunft am Kapp hätt. D’Schluecht ass jo scho voll amgaangen a mir wäerten an Zukunft nach vill méi Ukrainer opferen a Russen erschéissen, Palästinenserkënncherer zerbomben a Sudanesen am Mëttelmier ersaufen loossen mussen.

Mir hu jo glécklecherweis genuch Politiker*innen, déi dës Schluecht zur Verdeedegung vun eise Privilegien mat engem Vokabular ausstafféieren, dat méi liicht ze erdroen ass. Vokabular fir dei Feig, déi sech nach net trauen, d’Konzept Rassismus nees positiv ze besetzen. Also schwätze mer vu Sécherheet, kontrolléierter Migratioun, strategesche Partnerschaften an eben och: Nationalfeierdag. D’Iddi vum Nationalstaat ass zeréck.

Wa mir also dëst Joer eise groussen, nationalen Rassemblement feieren, dann maache mer dat net just fir e puer lëscht Stonnen ze verbréngen, mee als patrioteschen Zukunftsdeingscht.

An dësem Sënn a mat engem dräifache Vive eng gutt Lektür gewënscht!

F.P.

ONSEN HEEMECHTSBUER

Mir vermessen en alleguer; de Fausti. Nodeems hien onerwaart virun dräi Joer verstuerwen ass, gëtt et zu Lëtzebuerg net méi vill ze feieren. Mee duerch modernst Technologie ass et engem Lëtzeburger Start-Up elo gelongen, dem Fausti seng Séil mat KI anzefänken. Als éischt Optragsaarbecht schreift eis FausKI eng Variatioun op d’Nationalhymne, déi dann och op Nationalfeierdag mat der Hëllef vun engem Hologramm opgefouert gi wäert.

Deslescht huet mech ee Preiss gefrot, wat Lëtzebuerg da wier? Wou schwëmmt namol dem Lentz säi Boot? Wou kommen ech well hir?

Duerch eist Ländche fléisse Flëss, ech mengen t’sinn dären dräi Se zéie, brieche, bléien a si maan ons doduerch fräi?

...

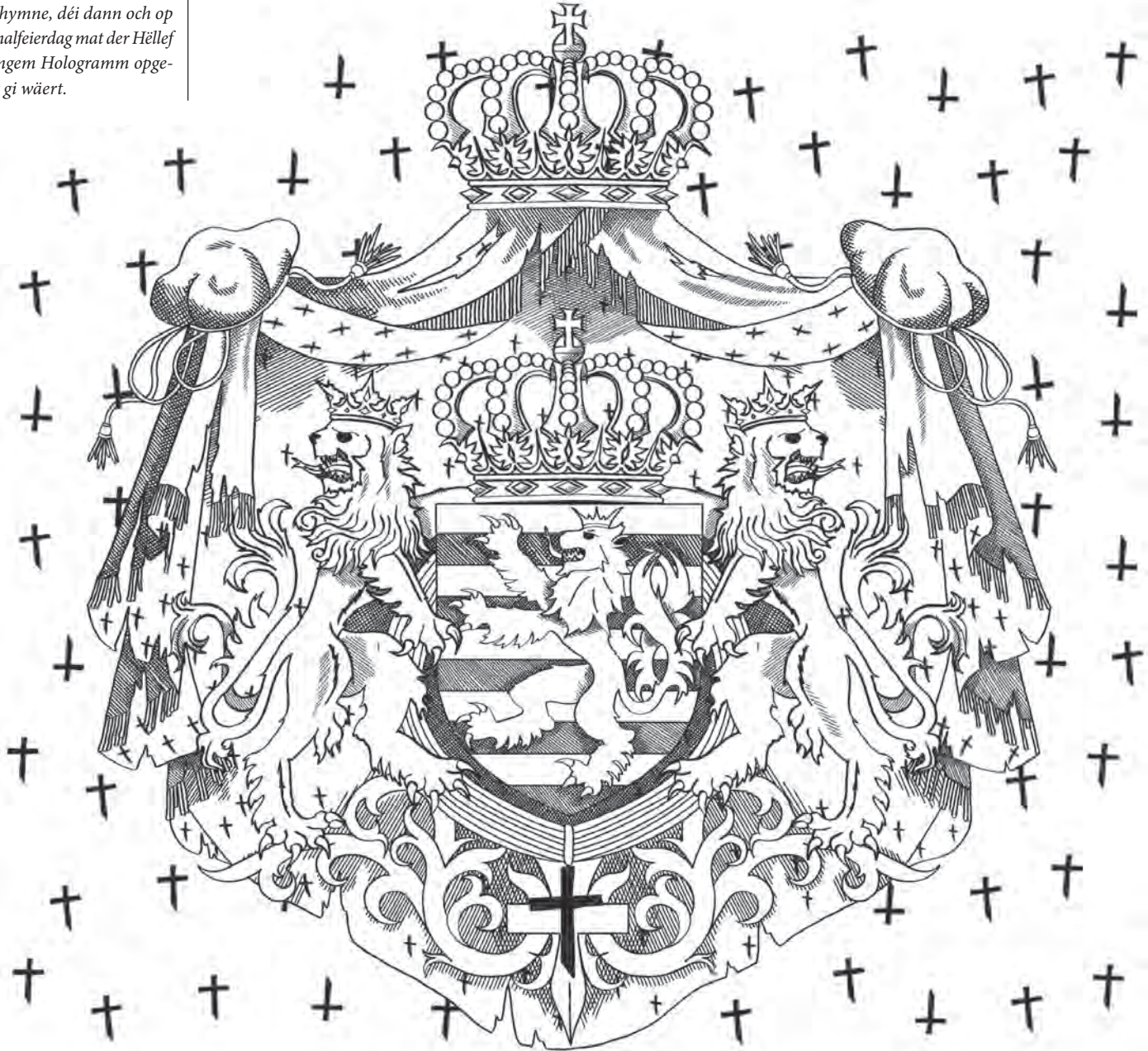
Iwwer d’Uelzecht kann ech Iech och leider net vill soen D’Sauer hu mer nawell oft bis an de Keller stoen Genee gesinn ass d’Musel schonn eise léifste Floss Fuer rop a rof an der praller Sonn, ei wat ee Genoss

Mee eppes fléisst duerch Lëtzebuerg, an dat och net ze knapp Mécht eise Mini-Staat ganz grouss, bei all Fest fest am Grapp Heinidde fällt Gléck an däi Schouss, dofir lauschter op däi Papp

Wat mir an eisen Hierzer droen, geet direkt an de Kapp

...

Béier, Béier, Béier, géff mir séier nach ee Béier Eier, éier, éier, mir d’Liewe gëtt ze schwéier Béier, Béier, Béier, fir d’Heemescht eng grouss Eier fréier, fréier, fréier, gouf et nach méi Béier!



ET GRATULÉIEREN FIR NATIONALFEIERDAAG

Lex Roth

„Ech wënschen all deenen, déi déi richteg Sprooch zu Lëtzebuerg schwätzen, ee schéinen Nationalfeierdag.“

Norbert Campagna

„Ech wënschen all deenen zu Lëtzebuerg mat de richtige Geschlechter ee schéinen Nationalfeierdag.“

Simone Beissel

„Ech wënschen all deenen zu Lëtzebuerg mat der richteger Hautfaarw ee schéinen Nationalfeierdag.“

Fernand Kartheiser

„Ech wosst net, dass ech dofir op Stroosbuerg misst fueren.“

PUER WIERDER VUM HENG

Här Chamberpresident, Här Staatsminister, Excellenzen...

... An... äh... Ah! Léif Matbierger.

Haut, op dëse Nationalfeierdag, sti mir hei, well et eng speziellen Dag ass. An dësen haarden Zäiten sollte mir eis méi wéi jee bewosst sinn, datt mir als Gesellschaft mussen stoen zesumme. Dir kënnt dat besser wéi Mir: Dicht gedrängt stitt dir hei virun Eis. Fir Eis sinn esou duerchgeschweesste Mënschemassen näischt.

Elo muss ech natierlech nach eppes iwwer dat vergaangent Joer soen. D’Chamberwale waren am Hierscht an d’Europawale virun e puer Wochen. Fir mech als Monarch huet dat alles éischer ee folkloristesche Charakter. Wann ech doheem aus menge Waldokumenter Pabeier-

fliger maachen, ass dat awer eng sënntstëfend Aktivitéit. Dës wichtegt Fundament vun eiser Demokratie gëllt et an Zukunft ze erhalen.

À propos vun déi Zukunft an Demokratie. Viläicht hutt dir schonn déi eng oder aner Rumeur iwwer mäi Fin de Carrière héieren. Ma Mir verkënnegen iech haut héchstperséinlech:

Et ass eriwwer. Mir ginn an d’Pensioun. Et soll een ophalen, wann et am schéinsten ass. Gemeinsam hu Mir déi eng oder aner konstitutionell oder infektiounell Krise iwwerstan, een Divorce verhënnert, e puer Skandalen begrüewen, souwéi mäi Papp. Ee gudden Rapport mat Staat gehal an Neiwalen ageleet. Mir blécken houerfeg op ee Vermächtnis zeréck a sinn der Iwwerzee-

gung, Lëtzebuerg besser ze verloossen, wéi Mer et kruten. Mir feieren also haut déi lëschte Kéier mäi Gebuertsdag als Grand-Duc. Dat nächst Joer, si mir Ur-Grand-Duc a mäi Fils iwwerhëlt d’Zepter als Staatschef vun dem schéinsten Land op der Welt.

Mir kucke voller Freed an d’Zukunft. D’Grande-Duchesse an ech, mir sinn erëm Grousseltere ginn. De Prënz François-Charles ass d’Valeur ajoutée vu sengen Elteren, dem Prince Guillaume an der Princesse Stéphanie. D’Lëtzeburger hunn onsen Enkel direkt an d’Häerz geschloss – wéi eng selwer ugeluechten Action. Mat der Grande-Duchesse an onser Famill wënsche Mir iech all e schéinen Nationalfeierdag.

Vive Lëtzebuerg! Vive d’Valeur ajoutée!

Wetter:



Liebesbriefe an die Redaktion: hannerland@richtung22.org

Preis: 240 LuF.





DEN ERIC OP COOL-TOUR



„Eric, You Cannes.“ Dat wier dach mol e Slogan fir déi nächst Walen, duecht ech mir, wou ech deslescht beim Filmpräis um Ligestill luch a gesinn hu, wéi d’Filmwelt ëm sech selwer dréint. Et wor eng gutt Zäit, den Guy Daleiden huet mir een Drink noom aneren mat der Visas-Kaart vum Filmfong spendéiert, an ech hu mäi Look ouni Brëll getest. Op de Lëtzebuerger Deeg hunn ech dunn geléiert, dass meng Li-blings-Jangli-Filmer anscheinend just akaft wieren, aus der Tschechoslowakei. Bei Cannes zielt dat awer och als Lëtzebuerger Koproduktioun, oder?

Anyway, iergendwann hunn ech awer rëm zeréck op Lux an de Ministère missen an do krut ech e kleng Schock: de Luc, mäi Chef vun der Lëtzebuerger Grammatik, war net méi do. Deen hat seng siwe Saache gepak fir nees bei RTL schaffen ze goen (iergendwéi kritt een do nach méi Sue vum Staat wéi beim Staat. Bon, ech hunn dat net ganz gecheckt, sorry). Elo hunn ech mussen eng nei Face eraussiche fir dee Posten.

Et ware schonn eng ganz Partie CVen op mengem Dësch gelant. Beworben hate

sech de Serge, dee gäre Fakte checkt, ee Fred, deen seng Bewerbung awer op Däitsch geschriwwen huet, a soss u sech keen.

Ech muss admitten, ech war e bësse rothlos, wéi mir hautdesdaags an der Regierung soen. Do huet bei mir um Büro den Telefon geschellt. Also normalerweis schellt e jo bei menger Sekretärin, déi da seet, dass ech net do wier, mee hei ass d’Sonnerie Nationale gelaf. Fir d’éischt duecht ech, de Grand-Duc Jean wier erëm gestuerwen. Aus dem Apparat héieren ech awer: „De Luc hei.“

Ech war sou: hä? Luc, du frech Sau, fir d’éischt mech mat der Aarbecht setze loossen an dann nonchalant vum Kierchbiereg erof telefonéieren. „Wëllste rëm zrëck? Sinn ech awer méi cool wéi de Roy?“ Dunn ass et mir äiskal de Réck erofgelaf, ech hu mäi Schal e bësse méi enk gezunn. Et war net mäi Luc. Et war den Luc. De Grand-Luc.

Hien huet mir erzielt, dass hien d’Kultur leider just eng eenzeg Kéier a senger Ried zur Lag vun der Natioun erwinne wäert, an zwar bei der Agrikultur. Nee, d’Blumen déi ech mer am Gaart vum Grand-Duc ugekuckt hunn, géifen net an déi Kategorie falen, d’Martine Hansen wier

fir de Ressort zoustänneg. Hien géif meng gutt Aarbecht awer trotzdem schätzen. Ech muss soen, dat huet mir schonn ee kleng Confidence-Boost ginn. Ech hat een Tunnelbléck wéi nach ni a wosst, wat ze maachen wier. Dëse Summer gëtt eng eenzeg Zelebratioun vun der Lëtzebuerger Kultur. D’Leit wëlle saufen, an dat net just op der Fouer am Stall, mee och beim Barragematch an der Buvette a beim Jangli-Film am Sunset Cinema. Ech sot menge Leit: Et ass Summer, et dierf keen eng Luc, ehm Lück a sengem Kalenner hunn, da kënn och keen op domm Gedanken. Ech këmmere mech ëm den Norden, dir iech ëm de Rescht vum Land. A bestellt eng extra Liwwerung Alkohol bei de Fournisseurs de la cour!

Nodeems ech alt rëm d’Situatioun richtig erkannt a gemanaged hunn, hat ech och de Kapp fräi fir déi Entscheedung mat der Lëtzebuerger Grammatik. Bei den CVen war keen gudden dobäi, also hunn ech déi op den Archivdeeg verschwanne gelooss. Villäicht ass dat einfach e Posten, deen ech muss selwer beleëen, duecht ech, wéi ech an de Boulodrome erakomm sinn. Deen hat ech nach als Buergermeeschter vu Schiere baue gelooss an weihen en elo als Kulturminister an. Jo Eric, you cannes.



EIS GËLLE GENERATION

Mir hunn hinnen esou vill ze verdanken. Op Nationalfeierdag wëlle mer dowéinst besonnesch och Plaz an Opmierksamkeet fir déijéineg schafen, déi ze dacks vergiess ginn an hiert Dasein um Rand vun der Gesellschaft fristen. Déi eeler Generatiounen. Si waren et, déi dëst Land opgebaut an de Räichtum geschaf hunn, andeems si Leit aus Portugal d’Land opbauen a Banken aus aller Welt hei de Räichtum schafe gelooss hunn. Ouni eis eeler Generatiounen wieren vill vun eis emol net gebuer. Amplaz an hier wuelverdängten Pensioun ze goen, offeren eis onersetzlech Oldien sech nach ëmmer fir d’Land, an dat ouni dass een hinne Merci seet oder si dofir gefrot hätt. Huele mer zum Beispill de François Bausch (67) oder och de Jeff Engelen (70), Mars di Bartolomeo (71) an de Gusty Grass (66), déi déi néideg Stëmme bei de Walen u Land gezunn an domat der jonker Generatioun de Sprong an d’Europaparlament erméiglecht hunn. Also dem Tilly Metz (57), Fernand Kartheiser (64), Marc Angel (61) a Charel Goerens (71). Wéi onersetzlech déi politesch Erfahrung vun deenen eelere Generatiounen nach ëmmer am politeschen Alldag ass a wéi wichtig hier Ënnerstützung an hier Leedung, dovunner soll eis haut am Hannerland eng vun deene jéngsten an onerfuerenste Membere vun der Regierung beriichten. Déi delegéiert Medieministesch Elisabeth Margue ass nach ganz nei am Amt an huet vu Tuten a Blosen kaum Anung. Mir treffen déi dankbar jonk Politikerin virum Centre Piscatore.

Hannerland: Moment, Dir sidd jo guer net d’Madamm Margue, Dir sidd d’Lydie Polfer!

Lydie Polfer: Ech sinn nëmmen Ersatz hei an dëser Kommission, mee ech profitéieren awer elo vun der Präsenz vun sou ville Spezialisten, fir Iech eng Fro ze stellen, déi ech elo gestallt krut a wou ech net wierklech eng Äntwert drop weess, a wat ech awer keng flott Situatioun fannen.

Ah, ehm...

Wann een eppes siche geet, ob dat elo op Google ass oder sou, loosst mer soen, ech weess net, en Swimming Pool oder ech weess net, iergendeppes, eng Decken, di waarm mécht, an datt een dann dono direkt lauter Cookien kritt, déi engem dat ubidden am kommerzielle Punkt. Et si besonnesch och jonk Leit, déi, wéi et schéngt, do vill Saachen sou versichen ze kafen. Gëtt et do eng Méiglechkeet, fir dat ze ënnerbannen? Well ech hunn dat vu puer Leit héieren an hannendru gesot, ajo, dat ass mir och scho geschitt, dann hunn ech no eppes gesicht, ob dat e Vëlo ass, an da krut ech dono sou vill Publicitéiten, fir dat eben ze kafen. Gëtt et do eng Méiglechkeet, fir sech ofzedecken, also fir dat, datt dat net ka ginn?

Also dat do ass à priori iwwert de GDPR gereegelt. Dir gitt jo meeschtens dann och gefrot, wann Dir op e Site gitt, sidd Dir d’accord Cookien ze akzeptéieren, Jo oder Nee.

Wann een do seet, neen, ech wëll keng, wann een dat ofleent, gesäit een dann awer de Grond, dat Grondbild, wat ee gesicht huet.



Jo, jo, also ...

Ech wëll mer, ech wëll mer e Vëlo kafen. Kënnst een dann awer op de Site, wann een Nee dréckt?

Jo, jo, jo, Dir kommt awer op de Site, mee et huet een d’Tendenz, Jo ze drécken.

Fir do nach méi ze gesinn.

Jo, fir de Site ze gesinn.

Dat heescht, wann een Nee seet...

Dann dierft et theoretesch net virkommen.

Mir riskéiert dat weéng ze geschéien. Merci villmols.

Dëse wichtige Bäitrag vun der Madamm Polfer ass och als Video um Site vun der Chamber ze fannen: Reunioun vun der parlamentarescher Mediekommis-sioun vum 4. Juni 2024, ënnert „Divers“ vu Minutt 38 un.



21 SALUTSCHÜSSE SUCHEN IHR ZIEL

„Eng Knappefreed“, wie der Volksmund sagt, darf an Nationalfeiertag nicht fehlen: die 21 Kanonenschüsse zu Ehren des Großherzogs. Die Schüsse über die Stadt werden gleich im Anschluss an das eher „softe“ Event in der Philharmonie abgefeuert: Wer dort also nicht mit den B-Promis aus Luxemburg nah genug an das „Géblëss“ des OPL rankommt, darf sich danach von der Luxemburger Armee das Trommelfell durchschütteln lassen.

In einer Zeit, in der Böllerei (eigentlich) verboten ist, wird uns die Inszenierung auf dem „Fetschenhaff“ dieses Jahr wohl hauptsächlich an die vielen Kriege erinnern, die zur Zeit in

der Welt wüten. Ursache der Kriege ist laut Kriegsministerin Backes auch die Abrüstung nach dem Kalten Krieg. In anderen Worten: Der Pazifismus ist Schuld am Krieg. Konsequenterweise werden jetzt astronomische Summen investiert vor allem auch mit dem Ziel, Munition anzuschaffen.

Damit wären wir wieder auf dem „Fetschenhaff“: Warum wird eigentlich 21 Mal geschossen? 21 ist nicht nur das Lieblingsalter für George Mischos Affären und die Anzahl der Kurven hinauf nach Alpe D’Huez: Historisch gesehen, stammt die Anzahl der Salutschüsse aus einer Zeit, in der das Pulver

für Kanonen wesentlich zugänglicher wurde. Anstatt Sieben Schüsse, als höchste Ehrdarbietung auf See, konnte die dreifache Anzahl in die Luft geschossen werden, ohne die Kriegsvorräte allzusehr zu belasten.

„Der Krieg in der Ukraine ist zu einer Schlacht um Munition geworden“ so Backes Ende April. Neben 6 000 Granaten lieferte Luxemburg rezent auch 500 000 Einheiten 12,7 mm Munition an die ukrainischen Scharfschütz*innen, zur gezielten Hinrichtung der Feinde. Da sich die Front seit über einem Jahr nicht wesentlich verschoben hat, entsteht der bereits aus dem Ersten Weltkrieg

bekannte und erfolgreiche Fleischwolf. Schlussendlich entscheidet jetzt der Nachschub an Munition (und Menschen) den Kampf um die ausgebombten Städte und blutdurchtränkten Boden.

Heute muss deshalb die Frage erlaubt sein, ob die Luftschüsse in Zeiten der Munitionsknappheit angebracht sind. Wäre nicht jeder der 21 Salutschüsse in den luxemburgischen Mittagshimmel besser an der Ostfront aufgehoben, wo damit vielleicht insgesamt 21 Russen in Stücke gerissen werden könnten?





EXTRA FIR D’FEIERLECHKEETEN

D’Muttergottes hannert dem Altor vun der Cathedral ass grad plakeg, wou ech erakommen. Ee Grupp u Massendénger ass amgaangen hir en neit Kleed unzedinn, énnert dem opmierksame Bléck vum Kardinol J-C. De rouden Tapis läit, d’Päife vun der Uergel si frësch gebotzt an d’Priedegt scho geschriwwen. No all deene Jore vun agnosteschem Modernismus a weltlecher Enthalsamkeet ass den Te Deum dëst Joer endlech nees de Mëttelpunkt vun Nationalfeierdag. De Poopst soll jo am Summer laanscht kommen, dowéinst ass et dem Bistum wichteg, ee gudden Androck ze maachen a ganz séier nees zu aler Gréisst ze fannen.

„Et ass ee besonnescht Joer fir eis. Dowéinst hu mer dës Kéier och mol méi déif an den Afersäckche gegraff. Als kréinenden Ofschloss hu mir eng Surprise. Wien ass dat bescht Symbol fir Nächsteléift a Barmhärzegkeet, egal vu wou a wien een ass?“

Mäi Bléck wandert zur Muttergottes, mee de J-C weist mer säin Handy. Eng Foto vun enger jonker Fra mat engem Mikro.

„Mir hunn den ESC-Star Tali agelueden, fir an der Mass de Kyrie zesumme mat mir ze sangen.“

Den J-C ass zimmlech nervös, et ass ëmmerhin säin éischten Optrëtt mat sou engem weltleche Star an hie weess, de Vatikan kuckt ganz genau op Lëtzebuerg den 23. Juni.

No enger privater Kommunioun verloossen ech d’Kathedral duerch de Säitenagang Richtung Gëlle Fra. D’Lydie Polfer prouft grad mat dem Sprengmeeschter vun der Stad d’Freedefeier um Pont Adolphe. Hatt dréckt fir seng Prouf eemol

op ee grouse bloe Knäppchen. An e puer Deeg wäert dann d’Freedefeier ufänken a gläichzäiteg iwwee gigantesch Boxen d’Nationalfeierdagslidd vun dësem Joer lafen. All Joer duerf iergendee Bierger sech ausdenken, wéi Lëtzebuerg kléngt. Ech froen, ob een dat iwweehaapt héiert, wa gläichzäiteg ee Freedefeier knuppt.

„Genee, dofir hu mer dat jo! Dann ass et och egal, wann dat langweileg ass. Haptsaach, mir ginn e bëssen eppes aus fir lokal Héichkultur. Mee fir de kréinenden Ofschloss hu mir dëst Joer awer eng besonnesch Iddi! Wat kéint besser den nationale Stolz an Zesummenhalt duerstellen, wéi eng Ikon, déi eist Land och no bausse repräsentéiert?“

Mäi Bléck wandert no uewen, bei d’Gëlle Fra. Mech trëfft ee Schock. De Sockel ass eidel. D’Gëlle Fra ass fort. „Um Héichpunkt vun der Zeremonie erschéngt uewen um Sockel vun der Gëlle Fra eis lëtzebueresch Hoffnungsdréierin Tali. Vun do uewen aus wäert hatt dann e bësse gutt Stëmmung maachen. Uewen am Himmel eis Gëlle Fra, do driwwer Freedefeier an do driwwer de Fliger vun der Arméi, deen ee roude Léif an den Himmel moolt.“

An deem Moment lant een Helikopter op der Kräizung virun eis. Ech kämpfe géint d’Loft vum Propeller un, klammen an d’Maschinn a wénken dem Lydie Äddi. Ech fléie mam Chef d’État-Major iwwert d’Bréck a Richtung Gare. Iwwert d’Kopfhörer am Helm erkläert de Generol mer der Arméi hire Schluechtplang fir Nationalfeierdag. Bei der Parade kommen als éischt Panzer, dann d’Päerdsstaffel, direkt gefollegt vun der Hondstaffel an als lëscht d’Policestaffel.

„D’Parlament huet eis jo alt nees unanime méi Budget ginn. Mir hunn also nees méi Geschier kaf, wéi mer Leit hunn. Mee do hu mer ewell eng Léisung. Wa Jonker elo bei d’Arméi kommen, da kënnen si bei eis de Führerschäi gratis maachen. Wien mam Panzer fuere kann, dee kann och SUV fueren. D’Jugend bleift eis Zukunft. Wien soll soss an de Krich? A wien ass déi perfekt Metapher, fir jonk Leit, déi fir hir Natioun géint aner Länner an de Kampf zéien?“

Ech ane, wat kënnst, do strëppt de Generol scho säi Parment erop. Op sengem Aarm sinn lauter Tattoos: #LETZ MAKE IT HAPPEN – GLADIO – TALI 4 LUXEMBOURG.

„Um Héichpunkt vun der Zeremonie klëmmt aus dem éischte Panzer d’Sängerin Tali eraus. Hatt steet dann um Gefier a sängt d’Nationalhymne. Lëtzebuerg als Bockfiel an der Brandmauer géint déi international Bedrohungen aus aller Welt.“

Op eemol ertéint een haarden Alarm an iwwe-rall blénken rout Luuchten. „Alarmstufe Rot! Noutfall bei RTL!“, bläert de Generol an am nächste Moment geet den Helikopter an ee Sturzflug. Mir brausen duerch d’Avenue de la Gare a landen nawell ferme ruppeg virun der Gare.

Hei huet RTL säi Produktiouns-Camion de queesche Wee iwwee d’Strooss geparkt. Am mobillen Tëlees-Studio waart den neie Chef vun RTL op eis. Hien ass net eleng. Och den J-C an d’Lydie Polfer si schonn hei. Nieft hinnen ass eng jonk Fra un ee Stull gefesselt, iwwert där hire Kapp eng Ökostuut gezu gouf.

„Eng vun eise Kënschtlerinnen spillt ee falscht Spill.“ Mat dëse Wieder zitt de Chef vun RTL d’Tut erof. Viru mir sëtzt d’ESC-Sängerin Tali. Ech hat mer dat scho geduecht a froen no: „Hat RTL him net erlaabt, fir d’Kierch, d’Stad an d’Arméi gläichzäiteg ze sangen?“

De Chef kuckt mech irritéiert un. „Nee, dat ass net de Problem. De Gewinn lant souwisou bei eis. Nee, hat ass net Lëtzebueresch! Hat ka mol net d’Sprooch.“ „Dach!“, seet d’Tali. De Chef vun RTL pecht him de Mond nees mat Gaffer zou.

Dat war et mat Nationalfeierdag. Keng Surprise beim Te Deum. Keen epeeschen Héichpunkt beim Freedefeier. Keng explosiv Finall op engem Panzer. Den J-C an d’Lydie stinn niddergeschloe virum Camion an deele sech eng Zigarett. De Chef d’État-Major gétt ee klengen Interview, wou hien erkläert, wéi wichteg et ass d’Demokratie ze schützen. Dowéinst sollt een Diskussiounen iwwee Krich och besser net ëffentlech féieren.

De Chef vun RTL ass grad um Telefon, an op eemol stralt hien. Ech äusseren mäi Verdacht: „Dir hutt grad eng aner Persoun, déi Der wëllt pushen, oder? Dowéinst misst Der d’Tali lassginn?“

Den neie Chef vun RTL dréint sech bei mech. „Dir sidd nawell zolidd op Zack. Hutt Dir net Loscht, bei eis ze schaffen? Mee lo mol énnert eis Journalisten! Mir hunn ee Star, dee perfekt ass fir Nationalfeierdag. Am ganze Land stinn d’Zeechen op ‚Gutt al Zäiten‘. Politesch, wirtschaftlech a kulturell gi mer nees Back to the roots. Dëst Joer kritt de Grand-Duc säin Happy Birthday vun der berüümtester Lëtzebuergerin gesongen. Um Héichpunkt vun der Zeremonie, präsentéiert RTL nees d’Desirée Nosbusch.“

Te Deum, Freedefeier, Militär – mat Schampes, Pain Surprise an dem Sound vu fréier. Dëst Joer feiere mer de Comeback vu Lëtzebuerg. Ech freeë mech op déi schéinste Party zanter laangem.

SO FEIERT ESCH: MEHR ARME, MEHR ARMEE!

Es war ihnen jedes Jahr peinlich, jetzt haben die beiden endgültig die Nase voll: Kronprinz Guillaume und Gattin Stéphanie werden dieses Jahr nicht, wie die Tradition es eigentlich verlangt, zum Nationalfeiertag nach Esch reisen.

Die Armut kotze sie an, wird Prinzessin Stephanie zitiert. Portugiesisch verstehen beide nicht und zudem könnte die „Pride“ den erzkatholischen Kronprinzen in Verlegenheit bringen. Auch müsste nach dem Besuch aufwändigst Kulturschöffe Pim Knaff aus allen Bilder rausretuschiert werden, um jegliche Verbindung zum lokalen Mobster auszuschließen. Nachdem retuschierte Monarchen-Fotos in England vor Kurzem für Negativschlagzeilen sorgten: besser gar nicht erscheinen.

Damit trotz Nicht-Besuch was los ist, verlegte man das Armeefest kurzerhand an die Südfront nach Esch. Das Event dient nun einerseits der Abschreckung, falls bei den kommenden Wahlen in Frankreich die Falschen an die Macht kämen – also die Kommunist*innen. Andererseits kann die Escher Jugend nun direkt aus dem Elend herausrekrutiert, in Uniformen gesteckt und nach Litauen transferiert werden. Es fehlt trotzdem noch ein Freiwilliger der Royals.

Das Kronprinzenpaar entschied kurzerhand, den Nächsten der Blutlinie zu entsenden. So wird der fotogene Charles (4, ledig) erstmals im Zentrum der Zeremonien stehen und im olivgrünen Mäntelchen die Menge mit seinem Charme begeistern. Charles wird den Salutschüssen beiwohnen, die dieses Jahr nicht vor, sondern auf die Escher Gemeinde abgegeben werden. Vive!

